

AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

UN MONDE EN GUERRE

Questions sur le **DÉBARQUEMENT**

De Gaulle a-t-il
été tenu à l'écart ?

Pourquoi **les Alliés**
ont-ils bombardé la France ?

Les Allemands **pouvaient-ils**
gagner la bataille des plages ?

SIGNAL ▶ un monument de la propagande nazie

HITLER ET MUSSOLINI ▶ gloire et misère d'une alliance

PACIFIQUE ▶ les Japonais ouvrent les hostilités

FRANCE 1940 ▶ le choc de la défaite et l'Occupation

France met : 5,95 € - Belg et lux : 6,80 €
D : 6,80 € - Can : 9,95 \$ - cad - Tom/S : 700 XPF

L 15356 - 3 - F : 5,95 € - RD



QUESTIONS SUR LE DÉBARQUEMENT



DIRECTEUR DE PUBLICATION :
Théophile Monnier

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT :
Boris Laurent
laurent@axeetallies.com

RÉDACTRICE GRAPHISTE :
Shan Deraze

RÉALISATION DU SITE :
Arnaud Baillivet

ABONNEMENTS, RÉDACTION, PUBLICITÉ :
AXE ET ALLIÉS est une publication
des Éditions du Paladin,
SARL au capital de 20 000 €
625, route d'Aix, 13510 Eguilles
www.axeetallies.com
contact@axeetallies.com

PRINCIPAUX ACTIONNAIRES :
Théophile Monnier,
Histoire & Collections,
François Vauvillier

VENTE EN KIOSQUE : MLP

DIFFUSION POUR LA BELGIQUE :
Tondeur Diffusion, 9 avenue Van Kalken
B-1070 Bruxelles. Tél. : 02 55502 21

IMPRESSION : Léonce Deprez
Zone industrielle, 62620 Ruitz

N° ISSN : 1955-8589

COMMISSION PARITAIRE : 0312K88794

© éditions du Paladin 2006

Printed in France
Imprimé en France

Reproduction interdite
sans accord écrit préalable



Abonnez-vous en ligne sur notre site
www.axeetallies.com

Rejoignez notre forum pour débattre sur les sujets du magazine
et donnez vos avis dans un esprit modéré et constructif.

« Car le destin de la France se jouerait dans le choc prochain.
C'est son territoire qui servirait de théâtre aux opérations ».

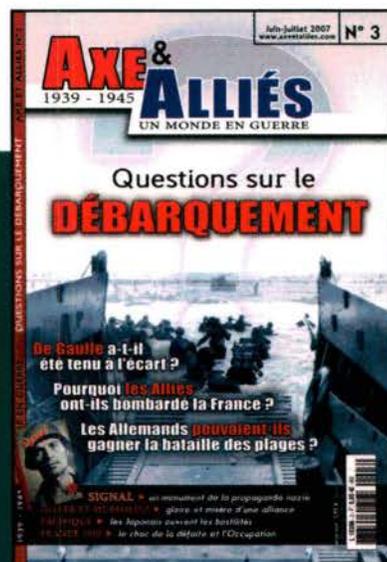
Général de Gaulle,
Mémoires de guerre, L'Appel (1940-1942)

Rien dans l'Histoire ne peut se comparer au Jour-J. Pour donner à comprendre ce débarquement, il ne suffit pas de se cantonner à l'étude de l'assaut sur les plages et des batailles qui suivirent et menèrent les Alliés jusqu'au cœur du Reich, mais bien de replacer le sujet dans sa globalité. Cet assaut contre la « forteresse Europe » ne fut pas qu'une simple équation militaire et de nombreuses questions demeurent. On croyait tout connaître du Jour-J mais c'était oublier la dure réalité des rivalités stratégiques entre Alliés, des tensions politiques entre Français et Anglo-Saxons et des premières tentatives sanglantes qui choquèrent durablement les combattants de l'alliance mais qui forgèrent pourtant *Overlord*.

Bonne lecture,

Boris LAURENT

6 juin 1944. Le 1^{er} bataillon du 16^e
régiment d'infanterie américain tente
de prendre pied à Omaha Beach.



Les articles

- 16 **Diplomatie**
**Hitler et Mussolini :
gloire et misère d'une alliance**
- 22 **Vie quotidienne**
**Un quotidien à repenser :
Les premiers temps de l'occupation**
- 32 **Stratégie**
**L'impérialisme japonais :
Les Nippons ouvrent les hostilités**
- 40 **Stratégie**
**Les secrets du Jour- J :
Les dessous du débarquement**
- 54 **Stratégie**
La résistance intérieure : un engagement total
- 60 **Stratégie**
**La "forteresse Europe" :
La stratégie allemande à la veille du Jour-J**
- 68 **Propagande**
Signal : un monument de la propagande

N°3

Les rubriques

- 4 **Actualités**
- 6 **Hommage à René Rémond**
- 8 **Les fiches lecture**
- 10 **Interview : Olivier Wiewiorka**
- 14 **Les inventions de la guerre**
- 78 **La guerre à l'écran**
- 81 **Des clefs pour comprendre**
- 82 **Abonnements**

Centre d'histoire de la résistance et de la déportation de Lyon

L'originalité de la galerie des expositions permanentes réside dans la mise en œuvre de plusieurs principes muséographiques novateurs autour de trois concepts fondamentaux : Engagement, Opinion et Propagande, Espace et temps. Chaque thème historique est illustré par des vidéogrammes, diaporamas, photos et documents d'archives. Tout au long du parcours, deux métaphores s'imposent : la nuit et les murs. Elles servent à la fois de base et d'unité au décor. C'est la nuit de la clandestinité et du secret, la nuit noire de la peur, de la trahison et de l'abandon, la nuit des wagons plombés mais aussi celle, plus claire de la Résistance et de l'espoir. Les murs quant à eux emprisonnent et séparent, mais ils abritent aussi et cachent. Fédérant à lui seul dix-huit thèmes, le concept d'engagement répond à une problématique très actuelle d'ordre culturel politique et philosophie. Tout en reflétant l'évolution des comportements et leurs motivations entre 1940 et 1944, cette première partie de l'exposition renvoie à des notions de choix individuels ou collectifs se traduisant par des actions et des attitudes dont la typologie est esquissée. La dernière partie de l'exposition permanente replace les événements les plus importants survenus à Lyon et en France sous l'Occupation.

**Centre d'Histoire de la
Résistance et de la Déportation**
14 Avenue Berthelot, 69007 Lyon
Tel : 04 78 72 23 11
Fax : 04 72 73 32 98
chrd@mairie-lyon.fr

Jusqu'au 27 janvier 2008

A l'occasion du vingtième anniversaire de la mort de Primo Levi le **Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation** rend hommage à l'écrivain et fait (re)découvrir la diversité de son œuvre.

Primo Levi est une figure majeure du témoignage sur le système et l'expérience concentrationnaires. Sa volonté de donner au savoir sur les camps une portée universelle caractérise son action et son engagement. Mais ne voir en lui qu'un témoin, fût-il exemplaire, serait limiter son importance parmi nous et reviendrait à nier le discours critique qu'il a lui-même développé sur le statut de témoin.

De plus, il est d'autres dimensions qui demeurent peu connues : Primo Levi est un véritable intellectuel qui s'est engagé sur des questions politiques et littéraires et a su produire une pensée. Ecrivain, poète, romancier, nouvelliste, dramaturge, essayiste, il nous a laissé une œuvre que la seule catégorie du témoignage ne suffit pas à circonscrire.

Cette exposition explore ses différentes facettes de Primo Levi, intellectuel, écrivain et témoin. L'exposition ne donne pas à voir un ensemble clos et résolu, mais elle maintient ouvertes des questions et leur débat tels que Levi lui-même les a entretenus.

Philippe Leclerc à l'honneur à Montauban

Philippe Leclerc de Hauteclouque

1902-1947

Un héros de légende

Jusqu'au 10 juillet 2007

A l'occasion du 60^e anniversaire de la mort du général Leclerc, le musée de la Résistance et de la Déportation de Montauban présente l'exposition réalisée par l'Office National des Anciens Combattants sur cette figure française de la Seconde Guerre.

Des panneaux illustrés relatent la vie du maréchal Leclerc, ses années de formation, puis son ralliement au général de Gaulle dès juin 1940, l'épopée de la 2^e DB et la libération de Paris et Strasbourg. L'accent est mis sur la légende entourant Leclerc, qui en fait un héros de bande dessinée montré en exemple aux jeunes Français, dès 1948, dans des journaux comme *Tintin* ou *Bayard*. Chaque panneau est ainsi conçu dans un esprit « bande dessinée » propre à attirer même les plus jeunes.

Musée de la Résistance et de la Déportation
33, Grand'Rue Villeneuve
82000 Montauban Tel : 05 63 66 03 11



D-Day festival

*Du vendredi 1^{er}
au samedi 9 juin 2007*

Pour la première année, l'Office de Tourisme Intercommunal Bayeux Bessin organise un grand rendez-vous du 1^{er} au 9 juin 2007 : c'est le « D-Day Festival ». L'événement propose de fêter l'arrivée des Alliés dans la ferveur populaire et l'ambiance de l'époque, entre Bayeux et



les plages du Débarquement, en passant par le site historique de la Batterie de Longues-sur-Mer. Le programme riche et varié s'adresse à tous les publics. Il s'articule autour d'un événement phare « La nuit où ils sont arrivés » le mardi 5 juin à partir de 21h30 sur la Batterie de Longues-sur-Mer. Le 7 juin à Bayeux, 1^{ère} ville libérée de France, un grand concert du « Big Band sur Mers » célébrera la liberté retrouvée !

Le 6 juin 1944, l'arrivée des Alliés en Normandie a changé l'histoire du monde... et a permis à la France de retrouver la liberté. Plus de 60 ans après, à l'heure où les acteurs du Débarquement disparaissent peu à peu, emportant avec eux

leurs témoignages, il est primordial de se souvenir de l'Histoire et de transmettre aux jeunes générations le prix de la liberté.

Le « D-Day Festival » propose de compléter les commémorations par un événement festif et familial. Normands, touristes, vétérans... chacun est invité à participer. Il y en aura pour tous les goûts : de l'exposition au concert en passant par la reconstitution ou le feu d'artifice et bien d'autres animations... Un public nombreux, venant de divers horizons est attendu.

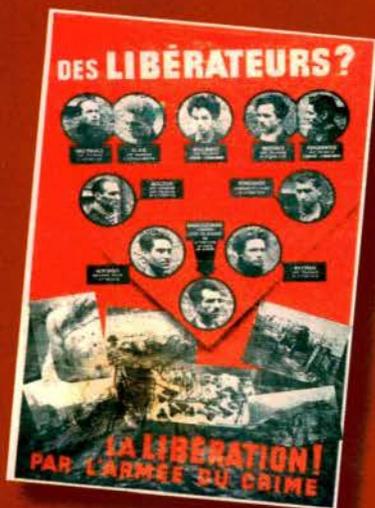
*Officie du tourisme
intercommunal Bayeux Bessin
02 31 51 28 28
www.bayeux-bessin-tourism.com*

Missak Manouchian, les Arméniens dans la Résistance

Orphelin du génocide arménien, poète, intellectuel engagé, militant politique, Missak Manouchian (1906-1944), adhère en 1934 au Parti Communiste français. Engagé volontaire en 1939 et démobilisé en 1940, il poursuit l'activité militante dans la clandestinité. En 1942, il entre dans les Francs-Tireurs et Partisans de la Main d'oeuvre immigrée (FTP-MOI) dont il est nommé responsable militaire pour la région parisienne en 1943. C'est sous son commandement que sont initiées les actions les plus spectaculaires contre l'occupant nazi. Arrêté le 16 novembre, il est fusillé au Mont Valérien le 21 février 1944, avec vingt-et-un résistants de son groupe.

Dans le cadre d'« Arménie, mon amie », l'année de l'Arménie en France, le Mémorial du Maréchal Leclerc organise l'exposition « Missak Manouchian, les Arméniens dans la Résistance en France ». L'exposition retrace les actions de la résistance arménienne en France en replaçant dans le contexte national et international Missak et Mélinée Manouchian. Elle rassemble des documents exceptionnels et inédits (films d'archives, lettres de fusillés, photographies, interviews) et rend hommage à l'implication profonde des Arméniens dans le combat pour la libération de la France, leur pays d'accueil.

*Jusqu'au 29 juillet 2007
Mémorial du Maréchal Leclerc de
Hauteclouque et de la Libération
de Paris - Musée Jean Moulin
Jardin Atlantique, 23 allée de la
2^e DB, Paris XV^e
Tél. : 01 40 64 39 44*



La Coupole fête ses 10 ans

Lancé en 1997, le Centre d'Histoire et de Mémoire du Pas-de-Calais fête cette année ses 10 ans d'existence. Pour célébrer cet anniversaire, une dizaine d'événements seront organisés tout au long de l'année (expositions temporaires, concerts, séances de cinéma en plein air, conférences thématiques...). Jouissant d'un cadre unique en France et en Europe, la Coupole développe la thématique de la guerre totale et de la conquête spatiale issue paradoxalement de la technologie des V-2. Un film projeté sur grand écran retrace les dix ans d'existence de la Coupole (travaux...). Une exposition bilingue (Fr/Angl) composée de nombreuses photos d'archives rendra hommage à la contribution canadienne dans la libération du Pas-de-Calais. Dix histoires racontées avec des photos d'archive et des objets (dont les restes d'un chasseur allemand retrouvé en 2006) retraceront l'aventure des pilotes abattus au-dessus du Nord-Pas-de-Calais. Un colloque sera également organisé conjointement avec la Royal Air Force.

*La Coupole
Centre d'Histoire et de Mémoire
BP 284, 62504 Saint Omer cedex
03 21 12 27 27
www.lacoupole-france.com*

René Rémond

L'art de penser la guerre autrement

Historien des droites, de l'affaire Touvier, et des relations complexes de l'Eglise de France avec la société, René Rémond est décédé le 14 avril dernier à l'âge de 88 ans. Nombre d'institutions et de particuliers n'ont cessé de saluer son œuvre, sa probité, son courage, ses réflexions sages et ses idées sans cesse renouvelées.

Membre de l'Académie française depuis le 18 juin 1998, René Rémond a su partager avec les Français (lors des soirées électorales à la télévision), ses collègues et des générations d'étudiants son savoir et ses méthodes de travail.

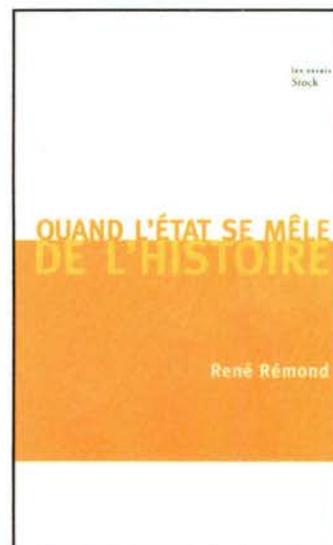
Sans vouloir répéter ce qui a été écrit tant de fois depuis sa mort et sans tomber dans l'hagiographie, qu'il nous soit permis de relever quelques épisodes de la vie du savant qui en disent long sur la dimension d'un chrétien engagé dans nombre de débats et qui s'est beaucoup penché sur la Seconde Guerre mondiale, les

années Vichy, l'affaire Touvier et le « fichier » juif. Cela lui a permis de réfléchir amplement sur la mémoire collective des Français. L'assistant pendant plusieurs années à Sciences Po Paris, dans le cadre de son séminaire de DEA, j'ai pu mesurer le sens de ses engagements et de ses motivations en histoire : donner du sens à ce qui n'en a pas même si cela ne plaît pas toujours à toute la grande famille des historiens. Sa question principale était : quelle doit être la place de l'historien dans la société ?

Le rôle de l'historien dans la société

En 2000, rédigeant un rapport pour le président de l'Assemblée nationale sur le procès qui s'est tenu au Palais-Bourbon en mars 1942 (publié en 2000 aux éditions de l'Assemblée nationale), j'ai pu longuement échanger avec René Rémond sur le rôle de l'historien dans la société, mais surtout sur le rôle que la justice a décidé de lui faire jouer à partir des années 1980-1990. En effet, René Rémond s'est retrouvé au cœur de ce débat, chargé en 1989 par l'archevêché de Lyon de diriger une commission d'historiens, afin de faire la lumière sur les complicités dont l'ex-milicien Paul Touvier, en cavale, a pu bénéficier au sein de l'Eglise de France. René Rémond

a été très habile dans le regard porté sur les archives publiques alors disponibles pour le besoin de l'enquête ; son esprit critique a été très efficace. Sans résumer ici les conclusions publiées dans un ouvrage en 1992 (Paul Touvier et l'Eglise, publié chez Fayard), ce qu'a montré son travail, ce sont les conséquences à terme d'une telle investigation pour la conception du « métier » d'historien. Jusqu'où peuvent et doivent aller ses observations ? Dans quels champs peut-il exercer son esprit critique ? L'historien est désormais invité à se prononcer dans un prétoire. L'historien vient comme expert, mais aussi comme « témoin ». Ce dernier point a posé problème : comment peut-on être témoin, et témoin de quoi, quand on est historien ? Les historiens ont été divisés sur cette définition neuve, énoncée par la justice. Ce nouveau rôle proposé à l'historien est très difficile à tenir. Il y a une certaine confusion entre analyse critique et témoignage ; la mémoire n'est pas l'histoire et il est clair qu'il n'y a pas de bonne mémoire collective si elle est mal étayée par les travaux historiques.



Repères

30 septembre 1918 : naissance à Lons-sur-Saunier.

1939-1941 : mobilisation.

1942 : entre à l'Ecole Nationale supérieure. Agrégé d'histoire. Entre dans la Résistance.

1952 : docteur ès lettres.

1965-1976 : préside le Centre catholique des intellectuels français.

1971-1976 : président de l'université Paris X Nanterre.

1979-1990 : président de l'Institut d'histoire du temps présent.

1988 : Grand Prix national d'Histoire.

1998 : élu à l'Académie française.

Pour autant, René Rémond a expliqué que l'immersion de l'historien dans la vie de la société française permettait aussi d'éclairer des juges mal informés sur des faits historiques oubliés. A l'évidence, ensuite, tout dépend de l'usage qui est fait de l'expertise de l'historien par la justice. Depuis, la réflexion sur ces sujets a été poursuivie et a alimenté nombres de polémiques ; en témoignent les récentes prises de position des parlementaires et des historiens sur le rôle de l'Etat dans les colonies.

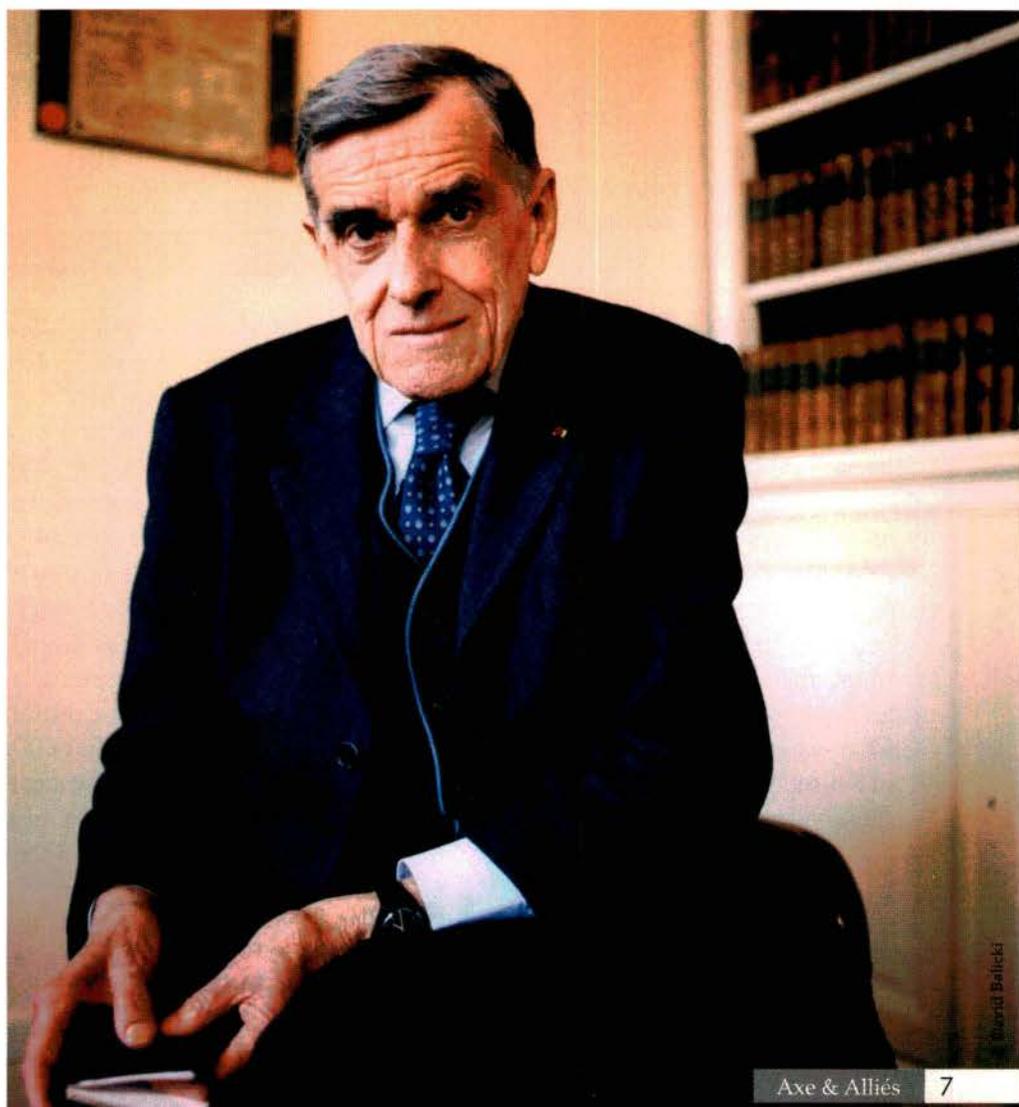
Rigueur et vigilance d'un enquêteur

En 1996, René Rémond, qui a dirigé une autre commission d'historiens réunie à la demande du premier ministre, a également permis d'établir que les fichiers retrouvés par Serge Klarsfeld en 1991 n'étaient pas ceux de la Préfecture de police liés au recensement d'octobre 1940 ; ceux-ci ont été effectivement détruits en 1948 et 1949. La commission « Rémond » a conclu que le « fichier » retrouvé était donc composé de plusieurs fichiers : l'un a été tenu et caché par les internés de Drancy, notant le nom des personnes déportées ; un autre fichier provenait des camps du Loiret, tenus par les assistantes sociales ; enfin, d'autres fichiers recensaient des juifs arrêtés, mais les fiches étaient de provenance très diverse, certaines venant bien de la Préfecture de police de Paris. René Rémond a dû faire des efforts considérables pour ouvrir toutes les portes de l'administration et avoir un accès total aux archives. De même, il a dû arbitrer un débat difficile sur la destination de conservation et de consultation de ces fichiers, qui ont été déposés dans une enclave des Archives nationales, située au Mémorial du juif inconnu, près du Centre de documentation juive contemporaine à Paris. Cette

enquête a relancé le débat sur les délais de communication des archives publiques qui dépendaient d'une loi de 1979 concernant l'accès aux archives de 1939-1945 : une circulaire de 1997, puis une loi du 12 avril 2000 ont permis de raccourcir les délais de façon sensible.

A plusieurs reprises, René Rémond a répondu à une demande sociale d'histoire sur un passé difficile à regarder par les Français ; il a su en outre répondre à ceux qui voulaient porter le débat sur le terrain polémique ; il est vrai que l'accès aux archives publiques par les citoyens français posait problème. La méthode et la rigueur « rémondiennes » ont eu raison de nombreuses résistances et ont

permis d'ouvrir des brèches dans le salgimondis administratif qui entourait l'accès à certaines archives souvent « oubliées ». Sur bien d'autres sujets, René Rémond n'a jamais cessé d'exercer sa vigilance d'historien engagé et de citoyen, souhaitant toujours le bien d'autrui, recherchant toujours à démêler les fils d'écheveaux souvent très emmêlés. Assurément, sa réflexion pointue et unique — ainsi que son amitié — nous manqueront beaucoup. ■



Opération Ahnenerbe

Prolongement idéal de notre dossier du dernier numéro sur les racines occultes du nazisme, *Opération Ahnenerbe* présente la formation et les missions de la fondation pour l'« Héritage des Ancêtres » créée par ordre d'Himmler en 1935. Fasciné par les peuples nordiques, Himmler souhaite démontrer de façon scientifique que les Aryens, dont descendrait la race germanique, sont à l'origine de toutes les grandes réalisations humaines. La fondation Ahnenerbe va donc s'efforcer de valider, essentiellement par des recherches archéologiques ou linguistiques, l'existence des Aryens, leur origine de peuplement et leur invention supposée de l'écriture. Cette recherche se double également d'une importante mission de validation scientifique et de diffusion des idées raciales nazies, au travers de conférences et de publications.

L'ouvrage d'Heather Pringle, une archéologue canadienne, dévoile le niveau d'aveuglement d'Himmler et des membres de cette organisation sur les peuplades de l'Europe du Nord et l'origine des indo-européens, à une période toutefois où le niveau de connaissances sur ces sujets reste encore embryonnaire. La fondation pour l'héritage des Ancêtres rassemblera ainsi une étonnante collection de savants fous, certains complètement illuminés et professant des théories fumeuses sur l'origine du peuple supérieur aryen, d'autres de véritables spécialistes de la préhistoire ou des langues anciennes et qui saisissent cette occasion pour faire financer leurs travaux par le Reichsführer-SS. Le prolongement de ces recherches permettra toutefois de valider, aux yeux des nazis, la supériorité de la race germanique, justifiant ainsi l'extermination des races inférieures : juifs, slaves, roms. Certains membres de la

fondation effectueront d'ailleurs des expériences médicales sur des détenus de camps de concentration et seront condamnés à Nuremberg.

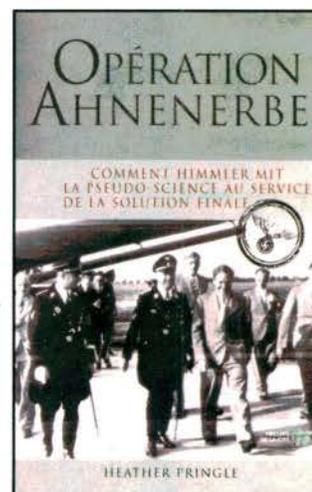
Un aspect moins connu de l'Ahnenerbe est que cette organisation servira également de réseau de renseignement, grâce à des expéditions scientifiques à travers le monde juste avant la guerre. Une expédition en Irak en 1938, mené par de véritables spécialistes du monde arabe, permit ainsi de mettre en place de précieux contacts dans ce pays. Une autre expédition au Tibet en 1939 connut un retentissement mondial et assura la notoriété de la fondation.

Dressant une étonnante galerie de portraits, l'auteur nous livre ici une étude passionnante et complète sur l'un des aspects les plus ésotériques – mais dénué de tout fondement – de l'idéologie SS (les théories d'Himmler n'avait pas l'approbation de toute la hiérarchie nazie, et de Hitler en premier lieu qui considérait l'Ahnenerbe comme une perte de temps complète). En revanche, l'ouvrage présente deux défauts, avec tout d'abord une

abondance de notes (près de cent pages !) renvoyées en fin d'ouvrage et qui polluent la lecture. Il s'agit essentiellement de références bibliographiques, qui ne présentent qu'un intérêt universitaire. Par ailleurs, l'auteur, comme elle l'admet elle-même, n'est pas une spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, et encore moins des structures national-socialistes comme a pu le devenir Jonathan Littell, auteur des *Bienveillantes*, et cela se traduit par de nombreuses approximations. *Axe & Alliés* aura l'occasion d'aborder la fondation Ahnenerbe dans un prochain numéro.

■ T. M.

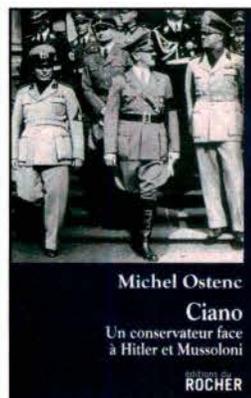
Heather Pringle
Presses de la Cité
420 pages
24 photos
22,50 €



Ciano, un conservateur face à Hitler et Mussolini

Le 11 janvier 1944, le comte Galeazzo Ciano, gendre du Duce, est ligoté sur une chaise et fusillé dans le dos comme un traître par un peloton de fascistes fanatiques.

Michel Ostenc revient dans cet ouvrage sur un personnage méconnu de la Seconde Guerre mondiale et pourtant incontournable. Car Ciano fait partie de ces hommes oubliés qui agissent dans l'ombre du pouvoir. Mais faire du comte une « éminence grise » serait trop réducteur. Très tôt attiré par l'autoritarisme et engagé très jeune dans le fascisme, Ciano devient un personnage clef de la politique étrangère de Mussolini et de ses relations avec Hitler. L'auteur dresse dans cet ouvrage un portrait complet de ce protagoniste indissociable de la politique italienne. Analysant sa pensée politique, Michel Ostenc explique l'enthousiasme de Ciano pour une alliance avec l'Allemagne puis le désenchantement alors qu'il découvre la vraie nature du régime hitlérien, et ses tentatives désespérées pour sortir son beau-père et l'Italie des griffes d'Hitler jusqu'au désastre final.

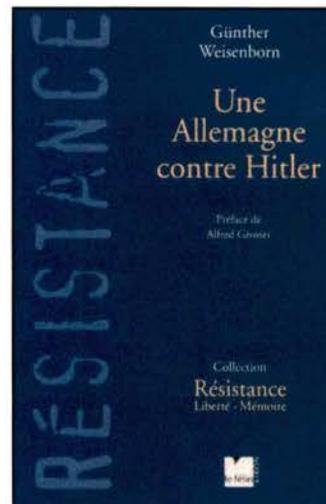


Michel Ostenc, Editions du Rocher,
317 pages, 22 €

Une Allemagne contre Hitler

Réédition d'un ouvrage paru une première fois en 1953, *Une Allemagne contre Hitler* est l'une des toutes premières études consacrées aux diverses formes de résistance au nazisme en Allemagne. Pratiquement chaque composante de la société allemande comportera ainsi de nombreux résistants, engagés physiquement ou intellectuellement à combattre la main mise du régime à tous les niveaux. Face à une répression féroce, les moyens d'action de cette résistance étonnent par leur diversité, entre des actions purement symboliques (étudiants de la Rose blanche), des prises de position publiques (au sein des différentes églises par exemple) et jusqu'aux tentatives d'assassinat d'Hitler. Lui-même anti-nazi, l'auteur fut incarcéré en 1942 par le régime avant d'être libéré par l'avancée des troupes soviétiques en 1945.

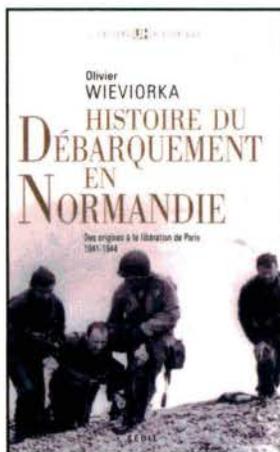
La proximité de cet ouvrage avec les événements lui donne une vigueur et une lucidité remarquables. *Une Allemagne contre Hitler* fut également l'un des premiers ouvrages à révéler que le régime nazi n'avait pas été spontanément accueilli par l'ensemble de la société allemande, mais avait dû s'imposer par la force et la propagande contre l'avis contraire d'une large partie de la population.



Günther Weisenborn, *Le Félin*, coll. Résistance, 8,90 €

Histoire du Débarquement en Normandie

Les études consacrées au Jour-J s'attachent traditionnellement aux aspects militaires. Beaucoup d'ouvrages en effet font le récit de la bataille des plages et de la bataille de Normandie qui suit immédiatement. Olivier Wieviorka va plus loin dans cet ouvrage et replace la problématique du débarquement dans sa globalité. Car il y a un avant et un après Jour-J. L'auteur analyse scrupuleusement les rencontres et les sommets qui ont forgé les idées du Débarquement et décrypte les relations diplomatiques entre alliés souvent difficiles et tendues. Démontrant que le succès d'*Overlord* ne s'est pas joué en termes exclusivement économiques, Olivier Wieviorka revient sur l'organisation des forces armées mais surtout sur les stratégies déployées par les Alliés et tous les échecs et les tensions qu'une telle entreprise pouvait amener. Détaillant tous les aspects de l'opération, l'auteur rend compte du débarquement proprement dit, de l'impasse dans le bocage lors de la bataille de Normandie jusqu'à la libération de Paris qui marque la fin d'une « *odyssée ouverte le 6 juin 1944* ». En outre, l'ouvrage dispose de nombreuses annexes (plans, schémas, cartes...) qui nous permettent de mieux appréhender un tel événement.

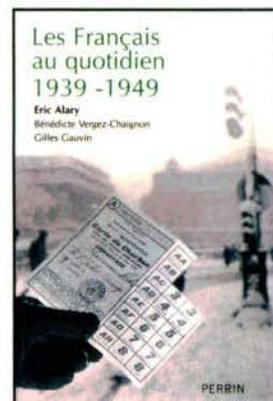


Seuil, 441 pages, 24 €

Les Français au quotidien (1939-1949)

Raconter la vie de millions de Français de la mobilisation générale en 1939 à la fin du rationnement en 1949 était une tâche ardue. Eric Alary, Bénédicte Vergez-Chaignon et Gilles Gauvin nous offrent dans cet ouvrage très dense et passionnant un tableau complet de cette décennie charnière dans notre histoire. Retraçant et restituant la vie des Français de métropole et de l'empire colonial, les auteurs s'attachent à analyser la vie en ville, dans les campagnes, de chaque côté de la ligne de démarcation avec toutes les difficultés que cela pouvait comporter. Vivre avec l'occupant, se nourrir, s'habiller ou encore se distraire sont autant de thèmes abordés en profondeur par des auteurs soucieux de faire pénétrer les générations postérieures à cette douloureuse période dans le quotidien de ces Français.

Eric Alary et ali.
Perrin,
850 pages,
29 €



► Voir l'interview de l'auteur p. 12 et notre dossier sur le Débarquement p. 40

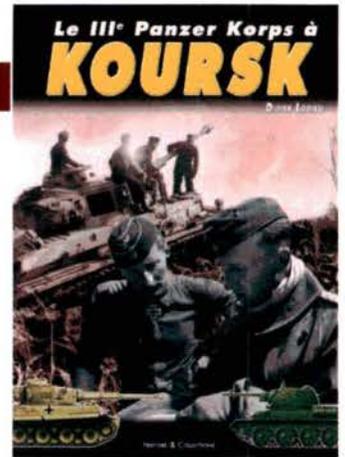
► Retrouvez p. 22 un article d'Eric Alary sur ce sujet

Le III^e Panzer Korps à Kursk

Etude détaillée et remarquablement illustrée, cet ouvrage des éditions Histoire & Collections se concentre sur l'action et les unités du III. Panzer Korps lors de la bataille de Kursk, du 5 au 12 juillet 1943. Composé de trois divisions blindées (6., 7. et 19.) et appuyé par les Tigres du bataillon lourd 503, ce corps blindé est engagé au sud-ouest du saillant. Mélangeant récits de batailles et témoignages de nombreux vétérans, l'ouvrage présente surtout de très nombreuses photos, la plupart inédites, et des reportages par thème (atelier de réparation, visite d'unité, etc.) qui représenteront de véritables trésors pour les amateurs.

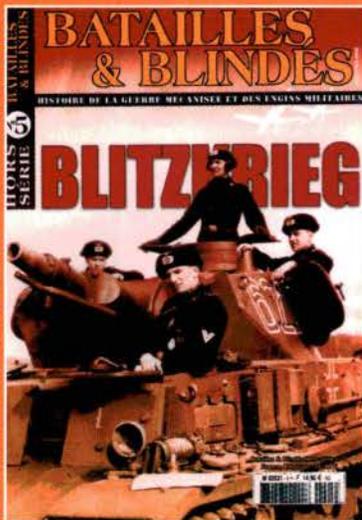
Le texte, très précis, présente l'évolution de la bataille pratiquement heure par heure, et révèle la dureté de l'engagement face à des Soviétiques déterminés et aux positions bien aménagées. Un très bel ouvrage, destiné toutefois à des lecteurs déjà fortement intéressés par l'armée allemande sur le front Est, amateurs de modélisme ou collectionneurs d'uniformes.

Didier Lodieu,
Histoire & Collections,
140 pages, 38,95 €



LES REVUES

Batailles & Blindés Hors-Série N° 5



B&B HS N° 5 revient dans ce numéro sur un principe fondamental de la Seconde Guerre mondiale : le *Blitzkrieg* ou guerre-éclair. Après avoir fait un rappel des fondements de la guerre-éclair chez Sun-Tzu, Napoléon ou encore Guderian qui développeront l'idée maîtresse de mobilité, les auteurs reviennent sur la Première Guerre mondiale, véritable laboratoire du concept de guerre-éclair,

et sur la période de l'entre-deux-guerres où est théorisé le *Blitzkrieg*, notamment en Allemagne avec Guderian. Enfin, les deux dernières parties de ce hors série très conceptuel sont consacrées à la mise en pratique de la guerre-éclair en France en mai-juin 1940 et à ses limites, qui ont conduit finalement à « l'enlisement du concept ». Comme à son habitude, B&B nous gratifie d'une riche iconographie. En outre, les passionnés trouveront dans ce numéro, très intéressant et très complet, de nombreux profils et plans de véhicules.

Disponible en kiosque, 14,90 €

Trucks & Tanks Magazine

Après *Bataille et Blindés* et *Ligne de front*, les éditions Caractère font preuve d'une énergie sans faille et nous proposent un nouveau bimestriel, toujours aussi spécialisé et consacré cette fois spécifiquement aux engins et véhicules militaires du XX^e siècle. Ce premier numéro s'attarde ainsi longuement sur la genèse du T-34, le célèbre char emblématique de l'armée rouge, ou sur les différents modèles du Sd.Kfz 234 Puma, véhicule de reconnaissance blindé de l'armée allemande. Très technique, avec de nombreux plans au 1/48 et profils couleurs, cette revue s'adresse à des passionnés des engins blindés et aux maquettistes.

Disponible en kiosque, 6,90 €



19, avenue de la République, 75011 Paris
 Tél. : 01 49 23 72 22 Fax : 01 40 21 97 55
 Ouvert le lundi (12 h-19 h) et du mardi au samedi (10 h-19 h)

Sur place, retrouvez toute la gamme des objets de collections

Retrouvez votre librairie sur internet
www.librairie-ac.com

L'ensemble de cette page constitue un BON DE COMMANDE. Vous pouvez, soit la découper, soit la renvoyer dûment remplie avec votre règlement. Si vous passez à Paris, n'hésitez pas à venir nous rendre visite. Tous les ouvrages présentés ici sont (sauf rupture momentanée de stock), disponibles dans nos rayons, en compagnie de milliers d'autres.

ARMEMENT, VEHICULES ET LOGISTIQUE

- 1914-1918**
 Les armes françaises en 1914-18, par J. Huon. 48 pages ill. de photos N&B et couleurs. Ref. 11006. **7,50 €** Port : 1,50 €
- 1939-1940**
 Les armes françaises en 1939-40, par J. Huon. 47 pages ill. de photos N&B et couleurs. Ref. 11965. **7,50 €** Port : 1,50 €
- 1941-1945**
 Les armes soviétiques en 1941-45, par J. Huon. 48 pages ill. de photos N&B et couleurs. Ref. 11966. **7,50 €** Port : 1,50 €
- 1941-1945**
 Les armes japonaises en 1941-45, par J. Huon. 48 pages ill. de photos N&B et couleurs. Ref. 11963. **7,50 €** Port : 1,50 €
- 1940-1945**
 Les armes italiennes en 1940-45, par J. Huon. 48 pages ill. de photos N&B et couleurs. Ref. 11964. **7,50 €** Port : 1,50 €
- Deutsche Nahkampfmittel**
 Deutsche Nahkampfmittel, par W. Fleischer & H. Jüch. 320 pages ill. de photos N&B. Ref. 11040. **34,90 €** Port : 6,25 €
- 5d Kfz 250/1 Alt**
 5d Kfz 250/1 Alt, par R. Stone. 310 pages et 500 photos N&B et couleurs. Ref. 20460. **25 €** Port : 7,50 €
- 10 MILLIONS DE TONNES**
 10 Millions de Tonnes pour une victoire, par J.P. Benamou. 78 pages ill. de photos N&B et couleurs. Ref. 95001. **20 €** Port : 5 €

MILITARIA

- THE CALL OF DUTY**
 The Call of Duty, par J.E. Stranberg & J. Bender. 556 pages ill. de photos couleurs. Ref. 42324. **75 €** Port : 7,50 €
- G.I. VICTORY**
 G.I. Victory, par J.L. Ethell & D.C. Isby. 160 pages ill. de photos couleurs. Ref. 95386. **14,95 €** Port : 7,50 €
- Spiked Helmets of Imperial Germany**
 Spiked Helmets of Imperial Germany vol.1 : Infantry Reg., Pioneers Bat., General Officers, par R. Travnik. 256 p. et 200 photos couleurs. Ref. 36477. **89 €** Port : 6,25 €
- Spiked Helmets of Imperial Germany**
 Spiked Helmets of Imperial Germany vol.2 : Cavalry, Artillery, Train, par T. Cowan. 256 p. et 200 photos couleurs. Ref. 36482. **89 €** Port : 6,25 €
- ITALIAN FRONT 1944-1945**
 Italian front 1944-45 vol.1, par A. Benuzzi, G. Relli & L. Fortuzzi. 70 p. et 140 photos couleurs. Ref. 36515. **19,95 €** Port : 5 €
- Military Music & Bandsmen of Hitler's 3rd Reich 1933-45**
 The Military music & Bandsmen of Hitler's 3rd Reich 1933-45, par B. Matthews. 320 pages ill. de photos N&B. Ref. 95174. **100 €** Port : 7,50 €
- Encyclopédie des insignes cavalerie (1)**
 Encyclopédie des insignes cavalerie (1), les chars de combats. 310 pages et 550 photos. Ref. 42047. **65 €** Port : 7,50 €
- Les Transmissions d'Indochine Historique et Insignes**
 Les Transmissions d'Indochine Historique et Insignes, par P. Lurlan. 190 pages et 190 photos N&B et couleurs. Ref. 43037. **48 €** Port : 7,50 €

BATAILLES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

- Denmark and Norway 1940**
 Denmark & Norway 1940, par D. Diddy & J. White. 96 pages ill. de photos et plans N&B et couleurs. Ref. 88683. **23,75 €** Port : 5 €
- CARNETS DE GUERRE**
 Carnets de Guerre de Moscou à Berlin 1941-45, par Y. Grosman. 390 pages et 35 photos N&B. Ref. 86405. **22 €** Port : 5 €
- Soviet Field Fortifications 1941-45**
 Soviet field fortifications 1941-45, par G.L. Rothman & C. Taylor. 84 pages ill. de photos et plans N&B et couleurs. Ref. 26562. **18,25 €** Port : 5 €
- La Campagne d'Italie**
 La Campagne d'Italie, par J.C. Nolin. Historique de 798 pages. Ref. 85063. **12 €** Port : 5 €
- THE EMPIRE FALLS**
 The Empire Falls, Battle of Midway, par White, Erskine & Elson. BD de 48 pages. Ref. 85075. **9,95 €** Port : 5 €
- PARACHUTISTES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE**
 Parachutistes de la Seconde Guerre Mondiale. DVD de 52min. Ref. 87544. **22,95 €** Port : 5 €
- L'ALLEMAGNE EN GUERRE**
 L'Allemagne en Guerre, par G. Forty. 256 pages et 250 photos couleurs. Ref. 95334. **15,95 €** Port : 7,50 €
- SECONDE GUERRE MONDIALE**
 Seconde Guerre Mondiale, Tenues de combat, objets, opérations. 357 pages ill. de photos N&B et couleurs. Ref. 95080. **19,95 €** Port : 7,50 €

LA FRANCE DANS LA SECONDE GUERRE MONDIALE

- COMME DES LIONS**
 Comme des Lions, Mai-Juin 1940, par D. Lormier. Historique de 305 pages et 25 photos N&B. Ref. 95729. **20 €** Port : 5 €
- Par les portes du Nord**
 Par les portes du Nord, la libération de Toulon & Marseille en 1944, par P. de Linares. Historique de 426 pages et 25 photos N&B. Ref. 95834. **28 €** Port : 6,25 €
- Le front oublié des Alpes-Maritimes**
 Le front oublié des Alpes-Maritimes 15.08.1944 - 02.05.1945, par P.E. Klingbeil. Historique de 536 pages et 60 photos N&B. Ref. 86112. **42 €** Port : 7,50 €
- AU SERVICE DE LA FRANCE**
 Au service de la France 2^e G.M., Corée, Indochine, AFN, par P. Lanvers. Recit historique de 300 pages et 30 photos N&B. Ref. 87037. **20 €** Port : 5 €
- GENDARMES RESISTANTS**
 Gendarmes Résistants, du refus aux combats de la Libération 1940-45, sous la dir. de B. Mouraz. 215 pages ill. de photos N&B. Ref. 86238. **30 €** Port : 6,25 €
- HISTOIRE DU DÉBARQUEMENT EN NORMANDIE**
 Histoire du Débarquement en Normandie, par O. Wiewiora. Historique de 442 pages. Ref. 84792. **24 €** Port : 6,25 €
- PARIS LIBRE**
 Paris Libéré, Paris Retrouvé 1944-49, par A. Beevar & A. Cooper. Historique de 400 pages. Ref. 95508. **21 €** Port : 6,25 €

PREMIERE GUERRE MONDIALE

- La guerre des chars 1916-18**
 La guerre des chars 1916-18, par R. Orsholm. Analyse historique de 220 pages et 10 photos N&B. Ref. 85228. **20 €** Port : 5 €
- LE CHEMIN DES DAMES**
 Le chemin des dames, de l'événement à la mémoire, sous la dir. de H. Offenstadt. Analyse historique de 493 pages et 63 photos sépia. Ref. 83207. **30 €** Port : 6,25 €
- Souterrains de la Grande Guerre**
 Souterrains de la Grande Guerre, par J.Y. Bonnard & D. Guenoff. 128 pages ill. de photos N&B. Ref. 83231. **19,90 €** Port : 7,50 €
- C'est là que j'ai vu la guerre vraie**
 C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre 1914-18, par F. H. & L. Verly. 653 pages de correspondances et 30 photos. Ref. 82704. **25 €** Port : 7,50 €
- La Mobilisation Industrielle**
 La Mobilisation Industrielle, « premier front » de la Grande Guerre ?, par R. Paré. Analyse stratégique de 365 pages. Ref. 83311. **25 €** Port : 5 €

A&C Merci de cocher les ouvrages choisis et de nous renvoyer l'ensemble de cette page (original ou photocopie), dûment remplie avec votre règlement à **A&C, 19, avenue de la République, 75011 Paris**

Nom & Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Pays _____ Adresse e-mail** _____

MONTANT TOTAL : _____ €

RÈGLEMENT PAR : Mandat Chèque

CB _____

INDIQUEZ LES TROIS DERNIERS CHIFFRES QUI FIGURENT DANS LE CADRE SIGNATURE AU DOS DE VOTRE CARTE : _____

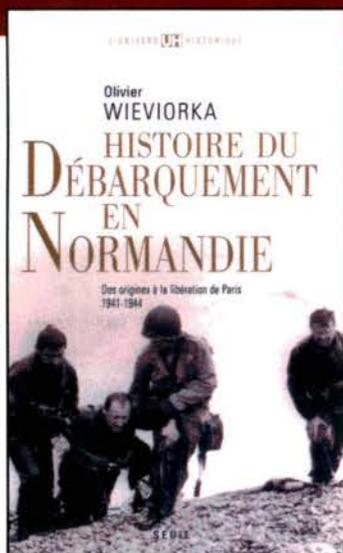
Date d'expiration : ____/____/____ Signature : _____

Sur place, bénéficiez de toutes les promotions temporaires sur la gamme des livres Histoire & Collections.

Attention : toutes les offres figurant sur ce document sont limitées à une durée de 2 mois, tant en ce qui concerne la disponibilité des ouvrages que leur prix, en raison des fluctuations des taux de change.

Olivier Wieviorka

Histoire du Débarquement en Normandie



Axe & Alliés : D'après votre ouvrage, les Américains, notamment Roosevelt, se sont toujours pliés aux exigences stratégiques des Britanniques, partisans des approches obliques et périphériques. Mais à partir de 1943, la tendance s'inverse au profit des Etats-Unis qui soutiennent les attaques frontales. Comment expliquer ce revirement qui scellera le projet Overlord ? Pourquoi ce projet fut-il élaboré si tardivement ?

Olivier Wieviorka : Les Américains ont, au départ, ratifié la stratégie périphérique prônée par les Britanniques pour deux raisons. D'une part, sachant que le débarquement en Europe interviendrait à moyen terme, ils n'entendaient pas laisser leur armée l'arme au pied - ce qui explique l'opération Torch (soutenue aussi par Roosevelt pour des raisons politiques : obtenir un succès début novembre avant les *mid-term*

" Le débarquement était loin d'être gagné à l'avance "

L'historien Olivier Wieviorka vient de publier *Histoire du Débarquement en Normandie* (Seuil). Dans cet ouvrage, l'auteur replace la problématique du Débarquement dans son contexte mondial et revient sur le mythe qui s'est durablement construit autour de ce "jour le plus long".

elections). Washington, d'autre part, avait confiance en son alliée, qui portait seule le fardeau de la guerre à l'ouest depuis 1940 et dont l'expérience diplomatique et guerrière l'intimidait. C'est en constatant les succès limités obtenus par cette approche, en Afrique du Nord comme en Italie, que les Etats-Unis ont évolué, plaidant avec une fermeté accrue pour une stratégie frontale, seule capable - selon eux - d'emporter la décision en frappant l'ennemi à l'endroit où il était le plus fort. La décision, du coup, mit du temps à mûrir ce qui explique qu'*Overlord* ait été préparé si tardivement - les préparatifs s'accélérent à partir de janvier 1944 seulement.

A & A : Durant les préparatifs de la conférence de Téhéran, Roosevelt manifeste une certaine animosité à l'égard de Churchill, pourtant son ami et allié de la première heure alors qu'au contraire il multiplie les gestes de bonne volonté envers Staline. Comment expliquer ce

retournement ? Quelles en furent les conséquences ?

OW : Vis-à-vis des Soviétiques, Roosevelt a plutôt tablé sur l'entente que sur la confrontation. Il estimait en effet qu'une coopération civile et militaire s'imposait, tant pour gagner la guerre que pour créer, après la défaite du Reich, une ère de paix et de prospérité. Il pensait également que des contacts personnels confiants briseraient la défiance et la paranoïa du maître du Kremlin. Churchill, on le sait, avait en revanche une approche moins confiante... A Téhéran, Roosevelt a donc multiplié les amabilités envers Staline, pour démontrer, notamment, que les Anglo-Américains ne formaient pas un bloc uni et hostile à l'égard de l'Union soviétique. Il pensait également que l'URSS soutiendrait sa stratégie d'affrontement, refusant la stratégie d'attrition chère aux



Diplômé de l'IEP de Paris, agrégé d'Histoire et normalien, Olivier Wieviorka est aujourd'hui rédacteur en chef de la revue *Vingtième siècle*, chercheur à l'Institut des Sciences sociales du politique (Cachan), membre des conseils scientifiques de la Fondation Charles de Gaulle, du Centre de la Mémoire d'Oradour, du musée Jean Moulin - général Leclerc.

Histoire du Débarquement en Normandie, le Seuil.
Vichy, 1940-1944, (en collaboration avec Jean-Pierre Azéma), Tempus, Perrin.

La France du XXe siècle, documents d'histoire présentés
 par Olivier Wieviorka et Christophe Prochasson, Point Histoire.

*Les orphelins de la République, destinées des
 députés et sénateurs français (1940-1945)*, L'univers historique.

Britanniques. Ce scénario a dans une large mesure réussi : les Soviétiques, mettant leur poids dans la balance, ont au fond obligé les Alliés à considérer qu'*Overlord* constituerait l'opération décisive pour 1944, amenant ainsi à la sanctuariser. La conférence a, sur un plan humain, été pénible à vivre pour Churchill, en butte aux moqueries de Roosevelt et de Staline. Le Premier ministre a surtout mesuré le déclin relatif de la puissance britannique et les limites de l'alliance anglo-américaine.

A & A : *L'opération Bolero orchestre l'acheminement des troupes et du matériel américains en Grande-Bretagne en vue d'Overlord. On a parlé de véritable « casse-tête » pour les autorités britanniques face à l'afflux de nouveaux venus. Comment s'est passée la cohabitation ?*

OW : La cohabitation entre soldats américains et population

britannique a, au départ, été difficile. Les problèmes matériels, innombrables, assombrissaient les relations, en raison des accidents de la route provoqués par l'accroissement du trafic, de la présence massive de soldats américains par surcroît mieux payés que leurs compagnons d'arme anglais, de la politique raciste menée par l'US Army à l'encontre des soldats de couleur que les Britanniques ne soutenaient pas. Au fil du temps, toutefois, cette défiance s'est atténuée. Les états-majors y ont veillé, en encourageant notamment les échanges entre unités, ce qui a permis de créer une atmosphère de confiance.

A & A : *« Rouleaux compresseurs » américain et soviétique, « arsenal des démocraties » : toutes ces expressions renvoient à l'idée de puissance alliée que rien ne semble pouvoir arrêter. Cette vision du Jour-J est-elle réaliste, historiquement juste ? Cet aspect ne minimise-t-il pas le rôle défensif des Allemands ?*

OW : Il ne s'agit bien entendu pas de nier la suprématie matérielle des Alliés. Les économies de guerre britannique et américaine ont en effet assuré de confortables niveaux de production. En revanche, il faut s'abstenir de sombrer dans une vision excessivement optimiste. L'arsenal des démocraties n'a pas été une corne d'abondance où les chefs militaires auraient pu puiser sans limites. Jusqu'au bout, par exemple, Eisenhower a craint de ne pas

disposer des bâtiments nécessaires à l'acheminement des troupes, ce qui explique en partie le report d'*Overlord* de début mai à début juin : un mois de production a été gagné grâce à ce stratagème... Précisons, en outre, que les Allemands bénéficiaient, comme défenseurs, de solides atouts. En d'autres termes, et à rebours d'une vision convenue, le débarquement était loin d'être gagné d'avance.

A & A : *Ce qui surprend à la lecture de votre ouvrage, c'est la véritable animosité qui anime de Gaulle et Roosevelt. Comment expliquer une telle tension ? Est-ce une simple affaire de personnalité ?*

OW : Roosevelt n'aimait pas de Gaulle, la cause est entendue, et les questions de personnalité ont incontestablement joué. Le Président américain n'était guère sensible au personnage gaullien, dont le côté messianique l'agaçait. Des différends plus substantiels, ceci dit, opposaient les deux hommes. Roosevelt contestait la légitimité de de Gaulle qui n'avait été ni élu, ni investi. Il préféra longtemps tableter sur Vichy, espérant, de façon illusoire, son soutien, en Afrique du Nord notamment. Surtout, la Maison-Blanche aurait, et de loin, préféré un interlocuteur à l'échine plus souple. La fermeté du Général risquait en effet de compliquer la tâche des Américains qui entendaient, après la guerre, aider au démantèlement des Empires et gérer les affaires de la planète en s'entendant exclusivement avec les Soviétiques et les Britanniques. De ce point de vue, de Gaulle était un partenaire pour le moins incommode. Mieux valait alors miser sur des alliés moins rugueux, Darlan d'abord, Giraud ensuite. ■



Dans chaque numéro, A&A vous propose la présentation d'une innovation technologique particulièrement significative ou d'une curiosité technique de la guerre.

Enigma

La machine à codes de la Wehrmacht

Par **Christophe PRIME**



Le manoir anglais de Bletchley park près de Londres est le quartier général des services de renseignements britanniques. C'est ici que les cryptologues alliés déchiffrent et cassent les codes allemands. Les équipes sont composées de mathématiciens, de linguistes et de cruciverbistes de grands talents recrutés sous couvert de concours organisés par le *Daily Telegraph* dès 1942.

Le modèle de machine de chiffrement (*Funkschlüssel*) de type *Enigma* est mis au point par l'ingénieur néerlandais Koch à la fin de la Première Guerre mondiale. La machine est commercialisée en 1923 en Allemagne par le docteur Scherbius, mais l'opération se révèle être un fiasco. Cependant, elle est achetée par la marine allemande qui la met en service le 9 février 1926. L'*Enigma* est adoptée en 1937 par la Wehrmacht après avoir été perfectionnée par le service du Chiffre (*Chiffrierstelle*) du ministère allemand de la Défense. Son fonctionnement est d'une redoutable ingéniosité.

Des impulsions électromagnétiques permettent de coder les messages. Ainsi, lorsqu'une lettre est entrée, une autre lui est associée. Si la touche « A » du clavier est enfoncée, le circuit électrique se ferme, l'impulsion traverse l'ensemble du dispositif, entraîne le

décalage des tambours et aboutit au tableau de sortie où s'illumine l'un des voyants, par exemple celui correspondant à la lettre « R ». Le déplacement aléatoire des trois rotors permet de multiplier les combinaisons. Réduite à la taille d'une simple machine à écrire portable, l'*Enigma* peut émettre et recevoir des messages dont l'inviolabilité semble assurée puisque le nombre de combinaisons dépasse les 150 millions. Cependant, il est néces-

saire que les opérateurs disposent de deux machines identiques et qu'ils changent quotidiennement les clés de codage, c'est-à-dire les réglages des rotors et des fiches de connexions. Cependant, cette procédure contraignante est une faiblesse que vont exploiter les services de renseignement des pays voisins.

Ce sont les Polonais qui découvrent les premiers l'existence du nouveau chiffre allemand. Leur service de renseignement, le *Biuro Szyfrow*, intègre de brillants mathématiciens alors que

C'est grâce aux déplacements aléatoires des trois rotors que la multiplication des combinaisons est rendue possible.



L'Enigma est muni d'un « clavier d'entrée » constitué des 26 touches correspondant aux lettres de l'alphabet, elles-mêmes reliées à 26 contacts disposés de chaque côté d'un dispositif entrée-sortie suivi de trois tambours mobiles. Un tableau de connexion par 26 fiches mobiles est raccordé aux tambours.

la plupart des services étrangers préfèrent utiliser des linguistes ; ce choix va se révéler décisif. De son côté, le 2^e bureau français du capitaine Gustave Bertrand dispose d'un informateur au sein du service du *Chiffrierstelle*. Pour 10 000 RM par mois, Hans Thilo Schmidt, dit *Asche*, fournit aux Français les notices de chiffrement et les tableaux mensuels de code. Ces informations sont ensuite transmises aux Polonais qui réussissent à construire une machine capable de simuler le fonctionnement de deux *Enigma* et à décrypter les messages. Le 24 juillet 1939, Marian Rejewski remet un exemplaire de la machine à ses homologues français et britanniques.

Après l'invasion de la Pologne, les messages *Enigma* vont continuer à être décryptés à une cadence accélérée par les équipes de Bertrand et de Alistair Denniston, chef du service de décryptement de l'*Intelligence Service*.

Rassemblés dans un centre à Bletchley Park, les cryptanalystes du service du code et du chiffre britannique vont prendre la relève. Connu sous le nom de Station X, cette organisation assure la sécurité des codes du gouvernement et de l'armée britannique, mais elle est aussi

chargée d'étudier secrètement les communications codées émises par les puissances étrangères. Sous la direction d'Alan Turing, 12 000 scientifiques et mathématiciens travaillent sans relâche sur le code allemand, exploitant les premières ressources des sciences électroniques. De puissantes machines de calcul ultrarapides appelées « bombes » leur permettent de trouver en quelques minutes les clés journalières d'*Enigma*.

Trop confiants dans l'efficacité de leur cryptage, les Allemands ne se rendent pas compte que leurs messages sont interceptés et décryptés par les Alliés qui prennent soin de ne pas commettre d'impairs susceptibles d'éveiller leurs soupçons.

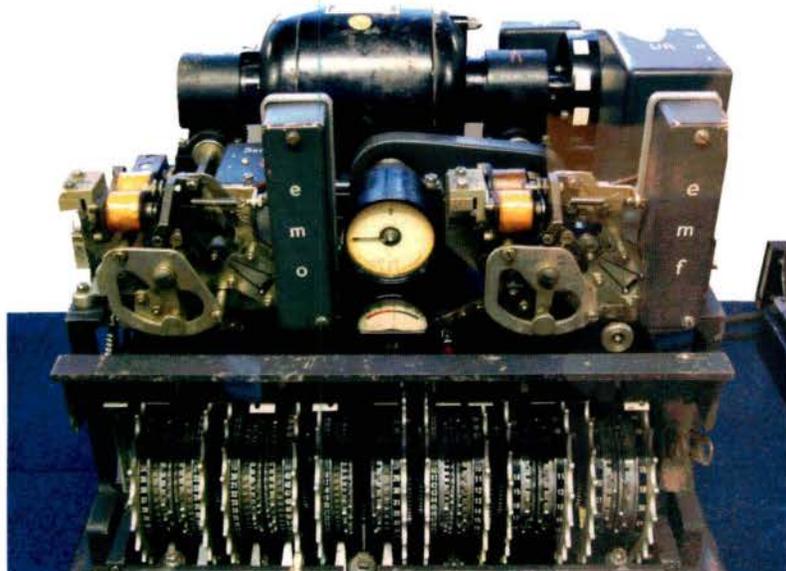
Pendant toute la durée du conflit, les Alliés vont connaître les intentions de l'ennemi et bénéficier d'un grand avantage stratégique sur tous les fronts. Seul le code de la *Kriegsmarine* va résister. Si *Ultra* permet de percer en août 1941 le secret de l'*Enigma M3*, la mise en service du type M4 la plonge dans un *black-out* de 11 mois. La saisie d'un exemplaire à bord de l'U-559 et l'utilisation des « bombes » consacrent la victoire alliée.



La machine Lorenz

Aux échelons les plus élevés du Haut-commandement allemand (groupes d'armées, état-major) le secret des communications allemandes repose sur des *Geheimschreiber*. Ces machines fonctionnaient « *on line* » et assuraient le cryptage des transmissions télex (code Baudot) par câble ou par radio. Les *SZ 40* et *42* sont construites par la firme Lorenz (filiale d'*ITT*) et les *T 52* par Siemens.

Bien que personne à Bletchley n'ait jamais vu un appareil Lorenz, les spécialistes britanniques vont réussir à comprendre son fonctionnement. Le déchiffrement des messages durant plusieurs semaines, ce qui est bien trop long pour être d'une quelconque utilité, par une équipe de mathématiciens dirigée par Max Newman, va concevoir le premier « ordinateur » programmable au monde après celui de *Babbage* afin d'accélérer le temps de déchiffrement. Le *Colossus* entre réellement en service au début de 1944. ■



La machine à codes Lorenz sert exclusivement au haut-commandement allemand. Ici le modèle SZ-42. Bien que n'ayant jamais eu cette machine entre les mains, à la différence d'*Enigma*, les Britanniques parviennent à comprendre son fonctionnement.



Hitler et Mussolini

Gloire et misère d'une alliance

Par **Christophe PRIME**,
Historien au Mémorial de Caen, spécialiste
des conflits du XX^e siècle. Co-auteur du
Larousse de la Seconde Guerre mondiale
dirigé par Claude Quétel.

« Duce, vous êtes trop bon,
vous ne ferez jamais
un dictateur ».

Adolf Hitler à Mussolini,
rapporté par le comte Ciano

Au début des années 1920, Adolf Hitler, qui n'est encore qu'un simple agitateur en Allemagne, suit avec attention l'ascension de Benito Mussolini en Italie. Au delà de l'homme, il admire le modèle fasciste qu'il a façonné, les méthodes de gouvernement et les outils de propagande avec lesquels il conditionne l'esprit du peuple italien.

Le modèle fasciste doit lui permettre d'installer en Allemagne un gouvernement du même acabit. Dans son bureau de la *Führerhaus* de Munich, un grand portrait du Duce est accroché au mur et il n'hésite pas à lui rendre hommage dans ses discours.

Hitler va emprunter au fascisme sa liturgie, son faste théâtral, mais également ses méthodes d'intimidation et sa violence.

Deux hommes que tout oppose

Hormis leurs origines modestes et leur progression similaire, tout semble opposer ces deux hommes. Hitler est un être atone, réservé voire inhibé, renvoyant l'image d'un tyran cruel, ce qu'est loin d'être Mussolini. De ce personnage brutal et orgueilleux se dégage une grande fragilité et il n'est pas rare que le surhomme dépeint par la propagande se laisse gagner par l'émotion et le doute. Si Mussolini est connu pour être un séducteur et un extraverti, Hitler s'évertue à ne rien dévoiler de sa vie privée. Sa forte inhibition le poussera même à dissimuler aux Allemands sa relation avec Eva Braun. Néanmoins, l'un comme l'autre subjuguent les foules par leur charisme et leur talent d'orateur.

Le Duce est un bourreau de travail qui entend assumer seul le pouvoir, allant jusqu'à cumuler huit portefeuilles ministériels. Nul ne peut remettre en

La conférence de Munich en septembre 1938 doit régler la question des Sudètes. Mussolini s'inquiète dès 1934 de la tentative des Allemands de mettre la main sur l'Autriche et prend une posture plus offensive contre Hitler. Il considère d'ailleurs à cette date que le national-socialisme et les Allemands, qu'il nomme « barbares », sont dangereux. Il envoie ses chars dans les Alpes et force Hitler à reculer une première fois. Mais cette fois, il veut jouer un rôle et faire rentrer l'Italie dans le concert des grandes nations. Il mène les débats à Munich et propose un texte de compromis qui sera adopté.

Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES

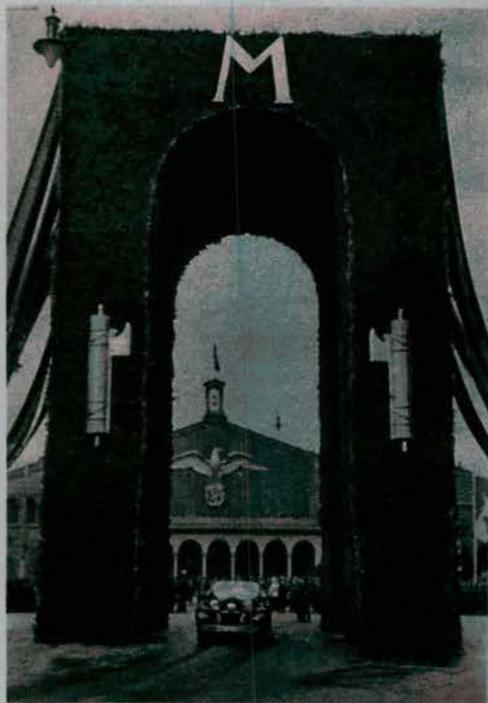


Extrait du *Stuttgarter Illustrierte* daté de mai 1938. La ville de Munich accueille le Duce Benito Mussolini sous un arc de triomphe dressé pour sa venue. La colonne au nom symbolique de « l'ange de la paix » est décorée pour l'occasion des drapeaux italiens et allemands. Mais en ce mois de mai, l'Europe retient son souffle alors que la crise des Sudètes entre dans sa dernière phase. Les Tchèques mobilisent partiellement leurs troupes. Hitler cherche un allié face au camp de l'Ouest. L'axe Rome-Berlin créé en 1936 va entrer en action.

Der Duce in Deutschland

Die ganze Welt blickt auf Deutschland. Der Gründer des faschistischen Italiens besucht den Schöpfer des nationalsozialistischen Deutschlands. Zwei Führer großer Kulturvölker, zwei unbekanntete Soldaten des Weltkrieges bekräftigen die Gemeinsamkeit ihres politischen Willens

Aufnahmen: Bauer (7), Hoffmann (1)



Der große Triumphbogen am Hauptbahnhof der Hauptstadt der Bewegung.

Die tiefen Reden in den italienischen Farben, das hunte Bild der angetretenen Oberformationen, die donnernden Salutsschüsse und der unbefriedliche Jubel zeigten dem Duce, daß sein Vereinten deutschen Völkern ein historisches Augenblick war.

Il grande arco di trionfo alla stazione della capitale della rivoluzione national-sozialista,

le enormi bandiere tricolori, il quadro variopinto formato dai corpi d'onore, il rimbombare dei salve, l'indescrivibile giubilo, mostrarono al Duce che il suo arrivo sul suolo tedesco fu un momento storico.



Deutsche und italienische Fahnen am Friedensengel in München grüßen symbolisch die beiden Führer ihrer Völker.

Al Friedensengel (all'angelo della pace) a Monaco di Baviera, bandiere italiane e tedesche salutarono simbolicamente i due salvatori dei loro popoli.

Mädchen und Herolde in antiken Gewändern fanden zur Begrüßung des Duce am Haus der Deutschen Kunst.

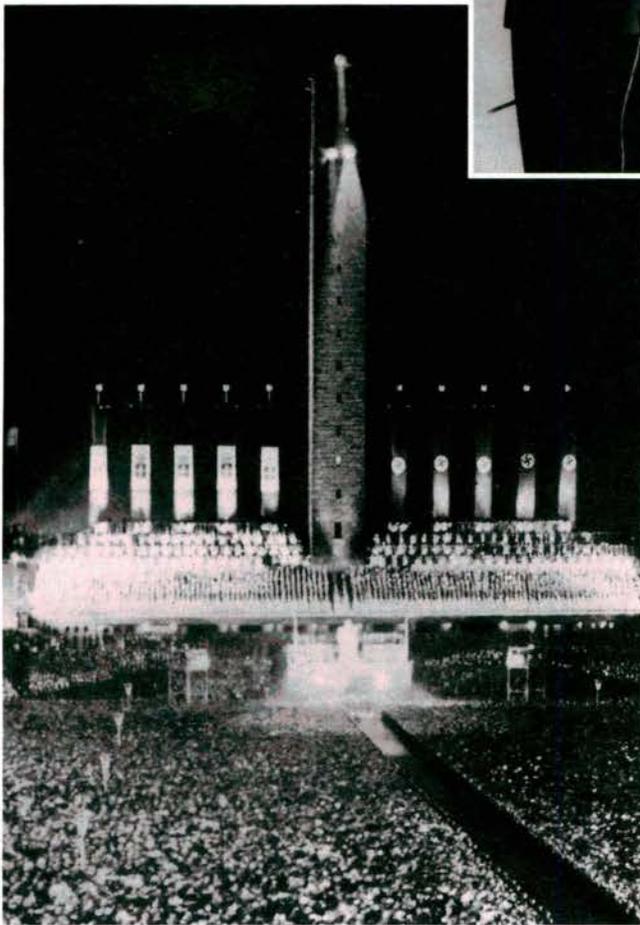
Giovanette ed eraldi, in costumi antichi, salutarono il Duce alla Casa dell'arte tedesca.



Le comte Ciano, ministre des Affaires étrangères du Duce, arrive à Berlin accompagné de son homologue allemand von Ribbentrop. Il tente tout au long de la guerre de tempérer les ambitions militaires de son beau-père Mussolini. Lors de sa rencontre avec Ribbentrop, il fait part au ministre allemand de ses inquiétudes concernant la probable déclaration de guerre franco-britannique. Les Allemands ne l'écoutent pas. Il se laisse néanmoins séduire par les victoires rapides d'Hitler en 1941 et signe finalement le pacte tripartite avec le Japon.



Coll. Tiquet



Coll. Tiquet

Festivités lors de la venue de Mussolini à Munich en juin 1940. Goebbels fait organiser un grand rassemblement pour impressionner le Duce et lui démontrer la puissance du Reich. Les défilés et les manifestations nocturnes nazies sont largement empruntés aux Italiens qui inventent véritablement une « liturgie fasciste ». A cette période, et alors que l'Italie s'est rangée du côté de l'Allemagne, les relations entre les deux dictatures sont très tendues. L'impérialisme hitlérien irrite au plus point Mussolini.

cause sa pensée ou ses décisions. Un culte du chef quasi-mystique est orchestré par la propagande officielle et lors des grandes messes fascistes, les médias diffusent les images de cet homme providentiel, le montrant en père de famille, en coureur automobile, en sportif émérite, en chef militaire ou encore en simple travailleur agricole.

Personnage un peu bohème, le Führer se considère comme un homme d'action et s'astreint difficilement à un travail régulier. En réalité, il se désintéresse de l'organisation et de l'administration de l'Etat. La paperasse et la gestion du quotidien l'insupportent et il ne fait le plus souvent que survoler les dossiers qui lui sont confiés, dictant oralement ses directives en des termes très généraux, ce qui laisse à ses subordonnés une grande latitude d'interprétation.

Le Duce n'accorde que peu d'attention à Hitler jusqu'à ce qu'il devienne chancelier du Reich en 1933. Si ce dernier recherche son appui, il n'en est pas de même pour le dictateur italien.

Quoiqu'il en soit, les velléités expansionnistes de l'Allemagne, notamment en ce qui concerne l'Autriche, dérangent Mussolini qui entend tenir le rôle d'arbitre sur la scène diplomatique européenne.

Lorsque les deux hommes se rencontrent pour la première fois à Stra près de Venise, le 14 juin 1934, l'atmosphère est tout simplement glaciale. Mussolini a revêtu pour l'occasion son grand uniforme fasciste et il plastronne devant un chancelier mal à l'aise en simple par-dessus. Le dictateur italien, qui est en position de force, ne prend pas son interlocuteur au sérieux et il n'aura de cesse de le critiquer à la fin de l'entrevue.

La tentative de coup d'Etat en Autriche et l'assassinat du chancelier Dolfuss par les Nazis le 25 juillet 1934, vont faire vivement réagir Mussolini. Il envoie quatre divisions sur le col de Brenner et fait reculer Hitler qui lui avait promis de respecter l'indépendance autrichienne. Dans les discours prononcés aux cours des semaines suivantes, il exprime sa profonde aversion pour le nazisme et surtout pour son chef.

L'Italie mussolinienne va rester un allié fidèle de la France et de la Grande-Bretagne jusqu'en 1935. À Stresa, les trois pays se déclarent hostiles à toute modification par la force des frontières européennes.

Naissance de l'axe Rome-berlin

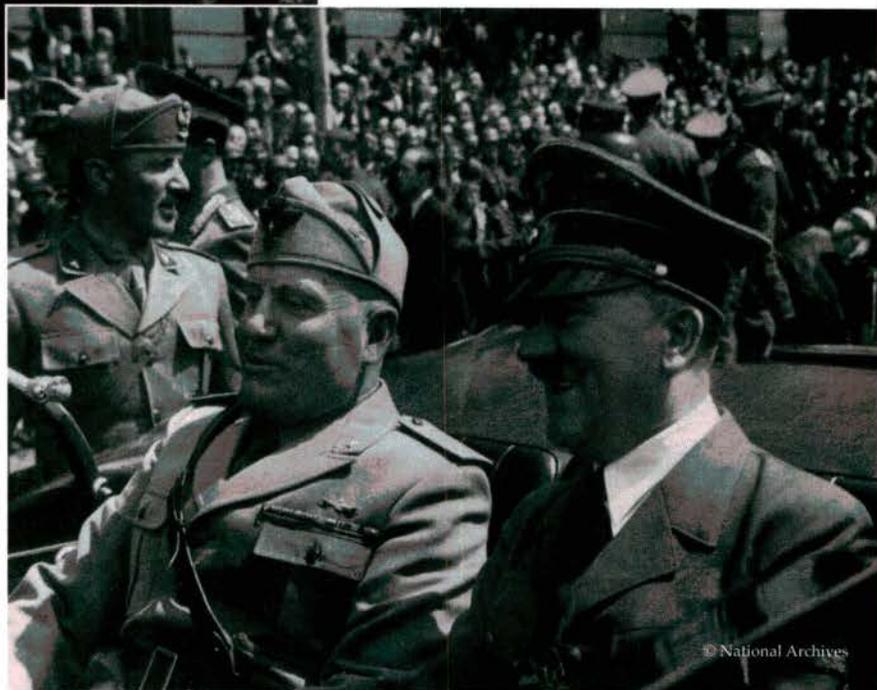
C'est alors que le Duce va décider d'assouvir par la force ses rêves de grandeur et de conquête coloniale en attaquant le royaume d'Ethiopie. La tension n'avait cessé de croître entre les deux pays, tous deux



Hitler et Mussolini visitent un camp d'entraînement (1938). Malgré des rapports houleux jusqu'en 1938, l'alliance, qui avait pris forme dès 1936 avec la naissance de l'axe Rome-Berlin, se renforce militairement avec le pacte d'acier signé par Ciano pour le roi Victor Emmanuel III et von Ribbentrop pour le Führer le 22 mai 1939. Les officiers généraux qui assistent à des manœuvres combinées entre Allemands et Italiens semblent particulièrement détendus sur cette image. Ils déchanteront très vite avec les désastres italiens en Afrique du Nord et dans les Balkans.

Coll. Tiquet

Munich, juin 1940. Les sourires ne sont que de façade. A cette date, l'Italie vient de rentrer en guerre à reculons. Son armée est loin d'être prête mais, axe oblige, Mussolini ne peut pas refuser la demande d'Hitler, alors grand vainqueur des deux plus grandes puissances de l'époque, la France et la Grande-Bretagne. Le duce et le Führer sont loin d'imaginer les déconvenues militaires que vont rencontrer les troupes italiennes.



© National Archives

membres de la Société des Nations. L'Italie attaque l'empire du Négus le 3 octobre 1935 au mépris du droit international. La Grande-Bretagne, qui soutient Haïlé Sélassié, envoie sa flotte en Méditerranée ; la France, quant à elle, tergiverse et essaie de ménager Londres et Rome. Toutefois, l'agression est condamnée et des sanctions économiques sont prises à l'encontre de l'Italie fasciste qui est mise au ban de la société internationale. Le 9 mai 1936, Mussolini est proclamé empereur d'Éthiopie et quelques semaines plus tard, les sanctions sont levées.

Après cet épisode, le front de Stresa s'effondre. Mussolini s'aliène le gouvernement français du Front populaire en soutenant Franco. Hitler, qui n'en demandait pas tant, se rapproche de l'Italie. Malgré une méfiance réciproque et des objectifs différents, les deux régimes totalitaires convergent l'un vers l'autre. Le 1^{er} novembre 1936, Mussolini annonce à Milan que son pays et le Reich se sont mis d'accord pour former « un axe Rome-Berlin indestructible ».

Le 30 septembre 1937, le Duce accepte de se rendre en Allemagne pour rencontrer le Führer. Depuis Stra, bien des choses ont changé. Pendant toute une semaine, il assiste aux parades militaires et aux rassemblements nazis. Impressionné par la puissance et l'enthousiasme du peuple allemand, l'Italien franchit le pas et déclare à Berlin : « Puisque le fascisme a un ami, il marchera avec cet ami jusqu'au bout. » Après cette visite de Mussolini, l'Italie adhère au pacte Antikomintern signé en novembre par l'Allemagne et le Japon.

La réalisation de la Grande Allemagne n'est pas sans poser problème au Duce, qui voit d'un mauvais oeil cette montée en puissance. En mars 1938, il tentera d'intercéder auprès de Londres pour empêcher l'annexion de l'Autriche, mais sa tentative sera sans lendemain.

Instigateur de la conférence de Munich en septembre 1938, le Duce apporte son soutien total à Hitler et apparaît comme le sauveur de la Paix. Malgré un profond respect mutuel, les deux hommes sont conscients de l'inégalité

Hitler le féroce

« Ce raseur m'a récité Mein Kampf, ce livre indigeste que je ne suis jamais parvenu à lire. Je ne me sens aucunement flatté de savoir que cet aventurier de mauvais goût a copié sa révolution sur la mienne. Les Allemands finiront par ruiner notre idée. Cet Hitler est un être féroce et cruel qui fait penser à Attila. Les Allemands resteront les barbares de Tacite et de la Réforme, les éternels ennemis de Rome.»

Benito Mussolini



Le général Halder, chef d'état-major de la Wehrmacht (à gauche), face au général italien Pariani. Le Reich se rend très vite compte de l'incapacité militaire de son allié. En 1940-1941, les forces armées du Duce sont en échec en Grèce et en Cyrénaïque où elles sont défaites à Sidi Barani. Dès lors, le Reich n'a de cesse de colmater les brèches ouvertes par l'Italie.

Hitler salue l'arrivée du roi d'Italie Victor Emmanuel III. Mussolini est également présent (de dos). Le roi appelle Mussolini au pouvoir, pensant le contrôler, mais très vite ce dernier prend l'ascendant. Victor Emmanuel III souhaite que l'Italie retrouve un « destin » international et se prononce en faveur de l'entrée en guerre aux côtés des Allemands. A ce titre, il fera signer le pacte d'acier qui scellera le destin militaire de l'Italie.

et de la dangerosité de leur alliance. Mussolini supporte mal sa vassalisation politique et Hitler se méfie de cet allié faible et peu sûr.

Le 22 mai 1939, les deux pays entérinent leur alliance par la ratification du Pacte d'Acier. Cela ne va pas empêcher les équivoques. Si Hitler fait preuve d'un esprit offensif et belliqueux, Mussolini, qui est pleinement au fait de son impréparation militaire et des aspirations pacifiques de son peuple, rechigne à entrer en guerre. Hitler endort la vigilance de son allié et prépare sa guerre en secret. L'Allemagne n'avertit pas son allié de la signature d'un pacte de non-agression avec Moscou. Le 3 septembre 1939, Mussolini choisit le camp de la non-belligérance et décide de ne pas prendre part au conflit. L'invasion de la Pologne pouvait à juste titre être considérée comme une violation du Pacte d'Acier puisque ce dernier stipulait que la guerre devait être évitée pendant plusieurs années.

Hitler prend l'ascendant

Devant les succès militaires remportés par l'armée allemande, les craintes de Mussolini s'estompent sans jamais disparaître. Le 18 mars 1940, il rencontre Hitler au Brenner avec l'idée de le convaincre de signer une paix durable avec les Alliés, mais son interlocuteur mène la discussion d'un bout à l'autre de l'entrevue et le met au pied du mur ; l'Italie doit entrer en guerre au côté de l'Allemagne dans les plus brefs délais ; Mussolini acquiesce. Cet épisode démontre clairement l'ascendant pris par Hitler sur son allié italien.

Conscient de sa faiblesse militaire, le Duce opte pour la prudence et ce n'est que lorsque la victoire allemande ne fait plus aucun doute qu'il décide de sortir de sa non-belligérance. Le 10 juin 1940, il déclare la guerre à une France moribonde déjà vaincue et à une Angleterre isolée.



Coll. Tiquet

Mussolini décide de mener sa propre guerre en Méditerranée et dans les Balkans. Après avoir remporté quelques succès, ses armées accumulent les défaites contre les troupes britanniques en Libye et les troupes du général grec Papagos. Fort de ce constat, Mussolini doit se tourner une fois encore vers son allié. Le 19 janvier 1941, les deux dictateurs se rencontrent à Berchtesgaden pour étudier la situation. Mussolini, honteux et confus, accepte l'aide de Hitler qui lui dévoile les plans de son attaque contre la Grèce et consent à envoyer des renforts en Libye. De son côté, Mussolini engage son pays dans la guerre à l'Est en envoyant trois divisions combattre au côté de la Wehrmacht.

Ces parachutistes allemands appartiennent au commando Skorzeny, qui se prépare à mener une action d'extraction pour libérer Mussolini, prisonnier au sommet du Gran Sasso. L'image, tirée du célèbre magazine de propagande *Signal*, montre des soldats détendus et souriants prêts à rééditer l'exploit de Crète ou d'Eben-Emael. En réalité, Mussolini n'est gardé que par trois soldats en civil et la libération s'effectue sans violence.



Désaveu et chute des dictateurs

La situation se dégrade avec les revers successifs essuyés par les armées de l'Axe en Russie puis en Afrique du Nord. Si le pouvoir de Hitler reste intact, celui de Mussolini décline après le débarquement allié en Afrique du Nord. Sa santé physique se dégrade progressivement, affectant son moral. Écarté du pouvoir par le roi Victor Emmanuel III avec l'aval du Grand Conseil fasciste, dans la nuit du 24 au 25 juillet, il est arrêté et assigné à résidence au Gran Sasso. Hitler le fait libérer par un commando parachutiste le 12 septembre. Deux jours plus tard, Hitler le rencontre à Rastenburg et le presse de continuer la lutte. Le 18, le Duce annonce la reconstitution d'un parti fasciste républicain en Italie du Nord. Il abolit la monarchie et proclame la constitution d'un nouvel Etat : la République sociale italienne (RSI).

Mussolini fait appel aux hommes les plus discrédités du fascisme et tente de renouer avec les origines révolutionnaires de celui-ci. Bien qu'il ait tenté de

Mussolini s'apprête à quitter le Gran Sasso et à rejoindre Hitler à Rastenburg. Cette photo est en total décalage avec les images officielles du début de la guerre qui montraient un Duce sûr de son pouvoir et de la victoire. Le pacte avec Hitler est bien mort et rien ne pourra plus changer une situation dont l'issue fatale est proche. Mais l'amitié demeurera jusqu'en avril 1945, date à laquelle les deux hommes périront.



Signal-Coll. Part.

faire de la République de Salò un Etat souverain, celle-ci est placée sous la coupe du général SS Wolff et du Gauleiter Rahn, qui mettent en coupe réglée les ressources humaines et matérielles de l'Italie du Nord.

Abattu par les humiliations et les épreuves, le dictateur italien mène une vie de reclus dans la villa Feltrinelli. Âgé de 62 ans, c'est un vieillard sans illusion sur le sort qui l'attend. Au moment où la défaite se profile, Mussolini tente de négocier avec les Alliés, mais c'est peine perdue. Capturé dans sa fuite, Benito Mussolini est exécuté avec Clara Petacci sans jugement par des partisans communistes le 28 avril 1945, 2 jours avant que le maître du III^e Reich ne se donne la mort dans son bunker en compagnie d'Eva Braun. ■



Un quotidien à repenser

Le choc de la défaite et des premiers temps de l'occupation

Par **Eric ALARY**

Docteur-agrégé en histoire, professeur en CPGE littéraires, chercheur associé et enseignant à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, spécialiste des années quarante, auteur de plusieurs ouvrages dont *Les Français au quotidien (1939-1949)*, Perrin, 2006 (avec la collaboration de Gilles Gauvin et Bénédicte Vergez-Chaignon).

A partir du mois de mai 1940, des événements dramatiques se sont enchaînés pour les Français, souvent pour le pire. L'engrenage des drames a semblé implacable, contribuant à un choc psychologique sans précédent dans l'histoire contemporaine de la France, entre mai 1940 et mai 1941, date des Protocoles de Paris qui marquèrent l'amplification de la collaboration franco-allemande ; le printemps 1941 a montré aussi des signes d'essoufflement de la population face à la Révolution nationale et à son chef, la maréchal Pétain.

Des vies défaites

De septembre 1939 à mai 1940, les Français ont vécu dans une situation surréaliste, celle d'être en guerre sans tirer un seul coup de canon, ce que d'aucuns appelèrent la « drôle de guerre ». Après plusieurs mois sans batailles, des millions de Français sont plongés brutalement dans la guerre tueuse. Malgré tout, auparavant, des consignes de la défense passive ont bien été données. Elles ont habitué les Français à un certain nombre de gestes de survie comme le port du masque à gaz, la descente aux abris au signal de la sirène et des îlotiers, l'application de rubans adhésifs sur les fenêtres pour éviter les éclats de verre pendant les bombardements, le creusement de tranchées, la consolidation des défenses sur la ligne Maginot, la protection des bâtiments publics et des monuments

Incontestablement, la première année d'occupation a été l'une des plus denses pour les Français, résidant désormais dans un pays scindé en plusieurs zones, une situation unique dans l'Europe de Hitler.

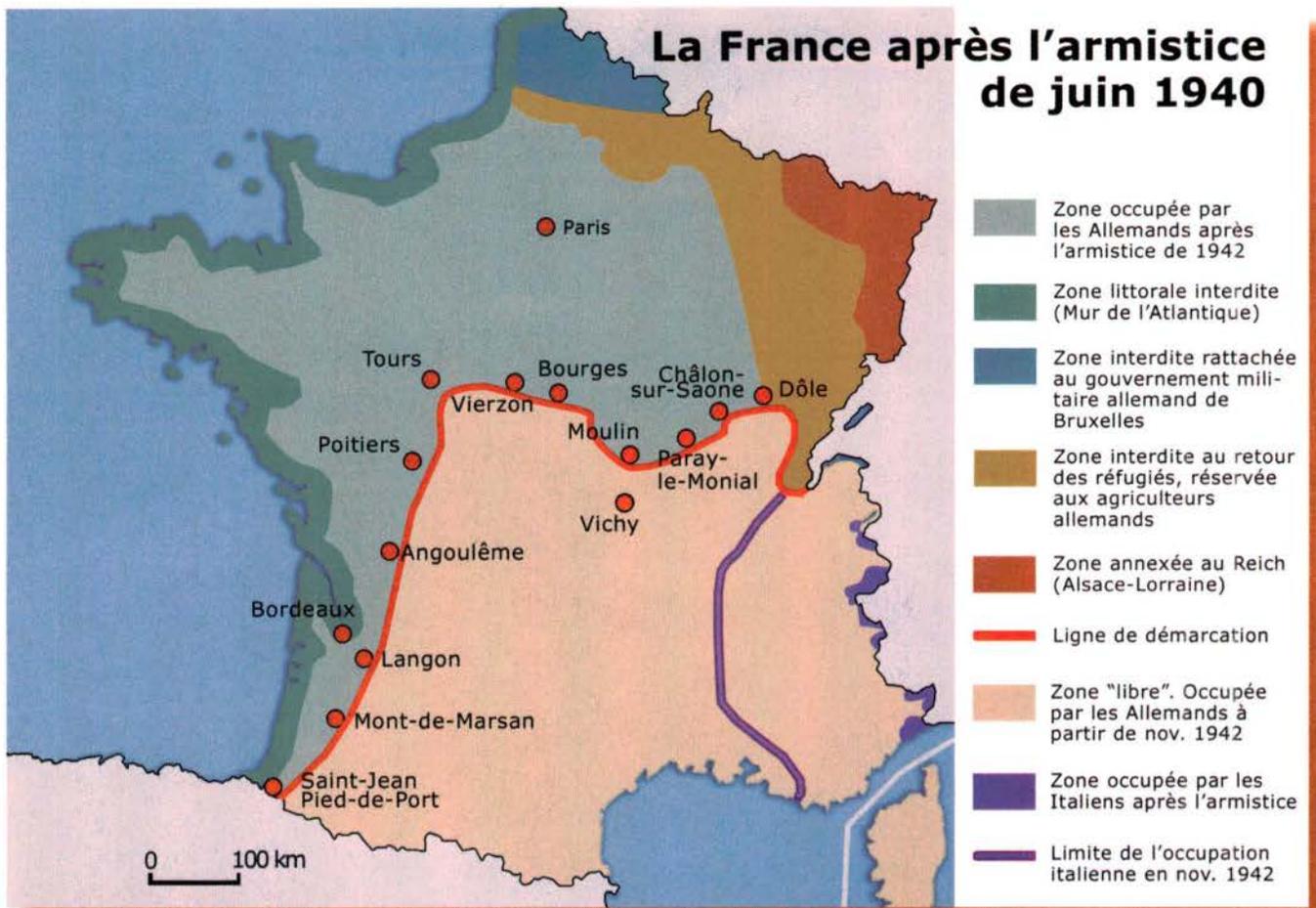
historiques. Les sons et le paysage des Français ont commencé à changer dès l'entrée en guerre. Toutefois, rien n'avait préparé les Français à la terreur des bombardements aériens et à une invasion aussi rapide et durable. Même les anciens combattants de 1914-1918 ne connaissaient pas ce type de méthodes très effrayant pour les populations. La Wehrmacht devait atteindre une ligne Genève-Tours, prolongée par le cours de la Loire, jusqu'au littoral de l'Atlantique, selon le « plan rouge » (*Fall Rote*). Le 18 mai 1940, Hitler a donné l'ordre (*Führerbefehl*) à ses militaires de « poursuivre, partout avec vigueur, l'ennemi vaincu ». La France va tomber en quelques semaines. Le choc est d'autant plus rude pour les Français (mais aussi pour tous leurs alliés) que l'armée française a souvent été présentée comme la plus puissante du monde.

En mai-juin, outre le choc subi par les soldats français, dont 1 500 000 ont été faits prisonniers, celui de l'exode de 6 à 8 millions d'individus sur le territoire français a été aussi fort, durable et aux conséquences profondes sur le comportement des Français dans les années qui vont suivre. Les contre-attaques alliées ont échoué les unes après les autres et une deuxième vague

Image improbable d'un officier allemand discutant avec un policier français. L'Allemagne vient de terrasser la France en quelques semaines contre toute attente. Le choc dans l'esprit des Français est d'une brutalité inouïe et sans précédent dans l'Histoire de France. Une nouvelle vie débute alors pour une population qui voit son pays coupé en deux et dont une grande partie est occupée.



La France après l'armistice de juin 1940



d'exode se met en marche en juin. Progressivement, à partir du 8 juin, les populations de Paris et des départements limitrophes sont sur les routes, après un premier bombardement le 3 juin, puis toutes celles des départements du sud de la capitale se sauvent, à mesure de l'avance allemande. Les Parisiens gardent une mémoire souffrante de l'occupation prussienne de 1870. Aussi, n'en croient-ils pas leurs yeux et leurs oreilles quand ils apprennent que le gouvernement a décidé de quitter la capitale. C'est le signal qui déclenche le départ de deux millions de Parisiens en direction du sud et de l'ouest. Les Lyonnais partent aussi massivement à partir du 16 juin.

Plusieurs vagues successives se conjuguent alors pour grossir le flux des migrants. Dans certains villages, des civils qui voient passer d'autres civils en fuite s'affolent à leur tour. Tous entassent des objets familiers sur une charrette (du dentier au chapelet,

du rasoir au lapin enfermé dans une cage, etc.) ; ils ferment leur maison et se joignent aux premiers groupes en marche sur les routes et les chemins les plus proches. Les civils sont mélangés aux militaires. L'exode agit comme une maladie contagieuse. Entre-temps, Paris, déclarée « ville ouverte », afin d'éviter sa destruction, est investie par les troupes allemandes le 14 juin.

Le 17 juin, le maréchal Pétain demande l'armistice par la formule bien connue : « *Il faut tenter de cesser le combat* ». La réponse allemande se fait attendre près de quatre jours. Les Français ne sont alors pas sûrs des intentions allemandes et italiennes. Pourtant, la convention d'armistice franco-allemande du 22 juin est claire : la France est vaincue, partagée en plusieurs zones, avec une armée réduite à 100 000 hommes, une indemnité quotidienne de 400 millions de francs à verser pour l'entretien des troupes allemandes. La



Image impressionnante de la progression des Panzer en territoire français. La « Drôle de guerre » fait place à la guerre-éclair. L'audace et la rapidité des Allemands ont raison des Français. L'armée française, qui était alors considérée comme la meilleure du monde, est terrassée. Le choc psychologique est immense et l'incrédulité laisse la place à la peur.

Le choc de la *Demarkationslinie*

France est en résumé une nation livrée au bon vouloir des Allemands sur le plan économique et financier.

Les Français sont alors dans l'inconnu. La situation est psychologiquement et matériellement très inconfortable. Peu ont entendu l'appel du général de Gaulle à résister le 18 juin. Pour beaucoup, Pétain est l'homme de la situation, celui qui peut arrêter le drame de la fuite et de l'emprisonnement de millions de soldats (des pères, des frères, des époux et des fiancés). Les familles sont éclatées. Cependant, les Français doivent accepter une nouvelle géographie de leur pays, la présence de l'Allemand sur les deux tiers du territoire, l'absence de communication libre entre la zone occupée et la zone non occupée. La rupture avec la période de bien-être des années de paix est sans doute le choc le plus difficile à accepter.

Chocs à répétition

Après la défaite, il faut tenter de rassembler son énergie pour retrouver les siens, pour retrouver sa maison, si elle est encore debout ou non réquisitionnée par les militaires, retrouver son emploi, bref pour essayer de trouver de nouveaux repères.

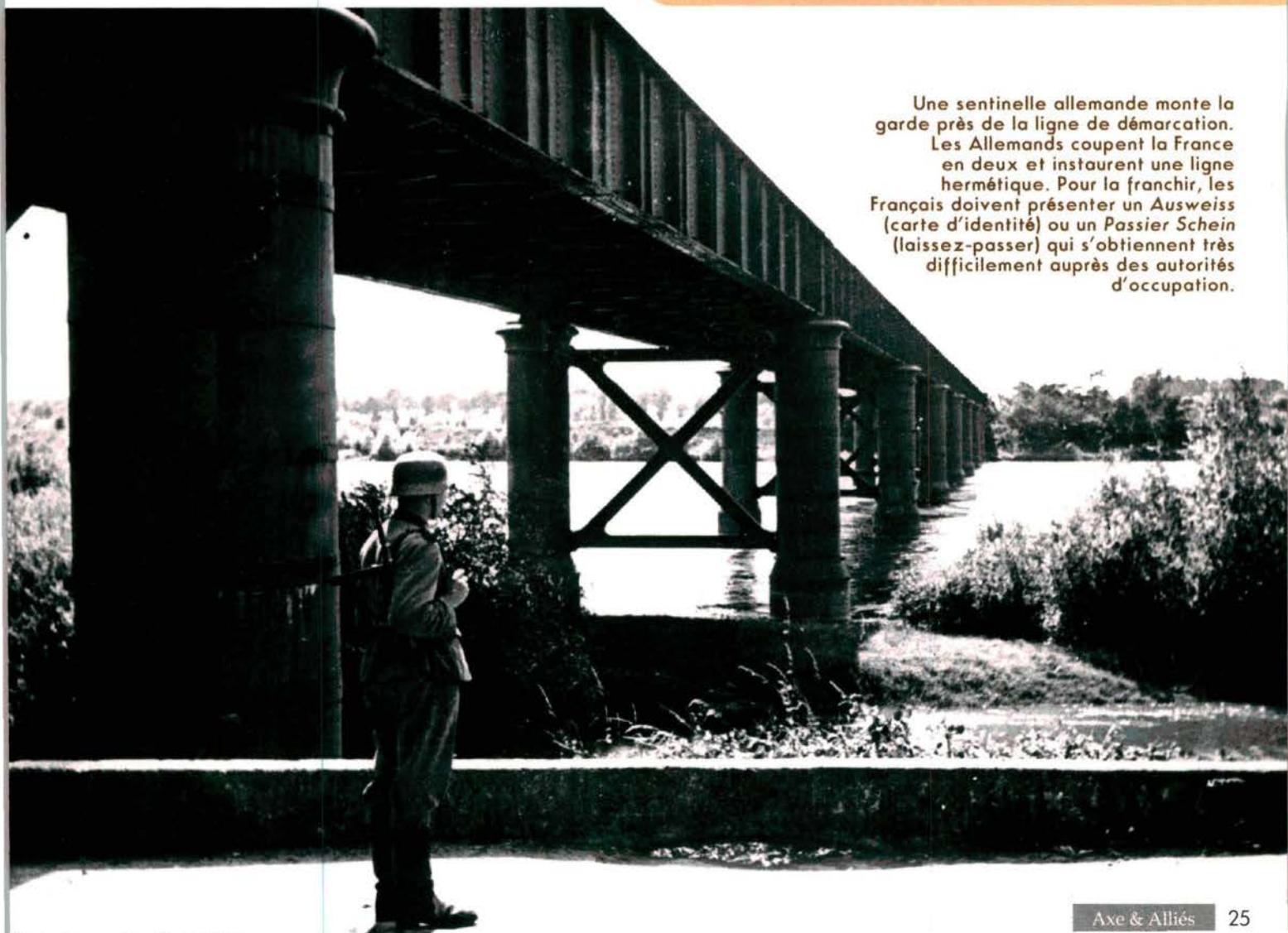
Bien avant la défaite française de 1940, Hitler a demandé au commandement suprême de la Wehrmacht de tracer une ligne de démarcation qui ne nécessite pas trop d'hommes et de logistique, facile à garder. L'état-major allemand était divisé sur le sujet. Certains voulaient occuper toute la France, d'autres non.

Les Allemands enferment le pays de Gex en zone occupée pour priver la Suisse d'un accès au sud de la France et contrôler le commerce suisse remontant de la Méditerranée par le couloir rhodanien. La ligne de démarcation s'appuie sur les cours d'eau et les points hauts du relief et englobe en zone occupée l'essentiel des richesses comme les centres métallurgiques de Montchanin, du Creusot et de Vierzon. Elle englobe également les nœuds ferroviaires de Châlon-sur-Saône et de Moulins-sur-Allier. Plus vers l'ouest et le sud, de Bleré en Indre-et-Loire à Saint-Jean-Pied-de-Port dans les Pyrénées-Atlantiques, elle suit un tracé sans logique économique ; il s'agit de se protéger d'un éventuel débarquement anglais sur le littoral et de maintenir un « corridor idéologique » avec Franco.

Parfois, les Allemands ont modifié le tracé après l'instauration de la ligne. Les préfets l'ont connu seulement au printemps 1941. Parallèlement, les Allemands instaurent une zone côtière interdite le long du littoral français occupé.

Dans la zone occupée, les Allemands créent aussi la zone interdite, la zone annexée de l'Alsace-Lorraine, la zone réservée, la zone rattachée au commandement allemand de Bruxelles - à savoir le Nord-Pas-de-Calais ; de petits enclaves italiennes sont concédées dans le sud-est de la France.

Une sentinelle allemande monte la garde près de la ligne de démarcation. Les Allemands coupent la France en deux et instaurent une ligne hermétique. Pour la franchir, les Français doivent présenter un *Ausweis* (carte d'identité) ou un *Passier Schein* (laissez-passer) qui s'obtiennent très difficilement auprès des autorités d'occupation.





A Paris c'est l'incrédulité. Les habitants de la capitale suivent les nouvelles du front avec une grande inquiétude même si la presse se veut au début rassurante. Le gouvernement est sur le point de quitter la capitale pour se réfugier à Bordeaux. Bientôt, des millions de Parisiens partiront en toute hâte vers le sud et l'ouest.

Paris, 14 juin 1940. Toute la tristesse et le désarroi se lisent sur le visage de ce Parisien qui assiste en pleurs au défilé de la Wehrmacht. Les Français avaient connu la défaite de 1870 et les Prussiens aux portes de la capitale. Maintenant il y a mai 1940 et l'humiliation. Matériellement et psychologiquement, la situation est très dure pour les Français qui vont devoir s'adapter à une nouvelle vie.



© National Archives

Des millions de Français qui ont fui pendant l'exode de mai-juin 1940, doivent regagner leur domicile en zone occupée, selon des règles de passage très strictes, entre août et septembre. Pendant cette période, la ligne est un carrefour où des centaines de prisonniers évadés et des soldats français – qui cherchent à se faire démobiliser – passent d'une zone à l'autre, ce dans l'illégalité. La SNCF doit aussi réorganiser ses horaires en fonction des temps d'arrêt pour le contrôle douanier et policier allemand dans les gares de démarcation, comme Vierzon, Chalon-sur-Saône, Langon, entre autres.

Les Allemands tentent au maximum de restreindre les libertés individuelles en utilisant la ligne de démarcation comme une frontière. Un *Ausweis* (laissez-passer) très difficile à obtenir est obligatoire pour aller d'une zone à l'autre, que ce soit à pied, en voiture ou en train ; il est interdit d'adresser du

Cette image célèbre symbolise à elle seule la situation de la France. Hitler accompagné de son fidèle architecte Albert Speer (à gauche) pose sur le Trocadéro devant la Tour Eiffel le 23 juin 1940. Le Führer savoure ce moment historique durant son unique séjour à Paris. Son désir d'asservir les Français est immense.



© National Archives



Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES

Cette photo prise à la veille de Noël 1939 montre la profusion de nourritures. Un an plus tard, les Français connaissent les restrictions et les rationnements. Ils sont notamment répartis en plusieurs catégories en fonction de leurs besoins caloriques. Cette répartition autoritaire de la nourriture est un véritable choc.

courrier interzone dans un premier temps, puis les Français ont la possibilité d'envoyer des cartes avec des mentions pré-imprimées à biffer, avant la création de cartes familiales où un texte « libre » est possible. Des milliers de retraités de la zone non occupée ne perçoivent plus leur pension, car les banques sont situées dans l'autre zone ; les transferts de fonds interzones sont interdits ou très surveillés ; de nombreux Français ne peuvent plus recevoir de chèques ou même d'argent liquide, car leurs comptes sont bloqués en zone allemande. Bref, des dizaines de gestes banals en temps de paix sont entravés et deviennent quasi impossibles. Toute l'économie locale et nationale est à réinventer en s'adaptant aux nouvelles contraintes territoriales. Souvent, la seule solution pour voyager d'une France à l'autre est d'emprunter la voie clandestine, grâce à l'aide de passeurs.

Tout manque depuis le sucre, la farine, la viande, le combustible pour se chauffer jusqu'à la graisse pour la cuisson ou encore les chaussures en cuir — à livrer en priorité aux Allemands —, le lait pour les bébés, etc. Vichy tente de mettre en place un système de rationnement pour parer aux réquisitions allemandes et à la désorganisation de l'économie française grâce aux cartes dont les coupons deviennent une sorte de nouvelle monnaie. Les Français sont répartis entre plusieurs catégories en fonction de leur dépense calorique. Cela crée des jalousies ; certains s'estiment lésés par le nouveau système de distribution des denrées. Le choc de cette répartition alimentaire autoritaire, nécessaire pour éviter la famine, a choqué nombre d'habitants.

Le choc du rationnement

La classification stricte des Français en catégories intervient à partir de la fin octobre 1940, ce pour plusieurs années. Les Français sont devenus des « lettres » imprimées sur des cartes. Ils sont classés en sept catégories qui correspondent à sept types de cartes :

E : les enfants de moins de trois ans.

J1 : les enfants de trois à six ans.

J2 : les enfants de six à douze ans.

A : les Français de 12 à 70 ans qui n'effectuent pas de travaux de force.

T : les Français de 14 à 70 ans qui travaillent dans des conditions pénibles et qui exigent davantage de calories.

C : les consommateurs de 12 ans et plus — sans aucune autre limite d'âge — qui effectuent des travaux agricoles.

V : les Français de plus de 70 ans qui ne peuvent pas être classés dans la catégorie précédente.

Une catégorie **J3** voit le jour ultérieurement pour les adolescents âgés de 13 à 21 ans et les femmes enceintes. Chaque carte donne droit à des rations déterminées à l'avance par l'administration.



Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES

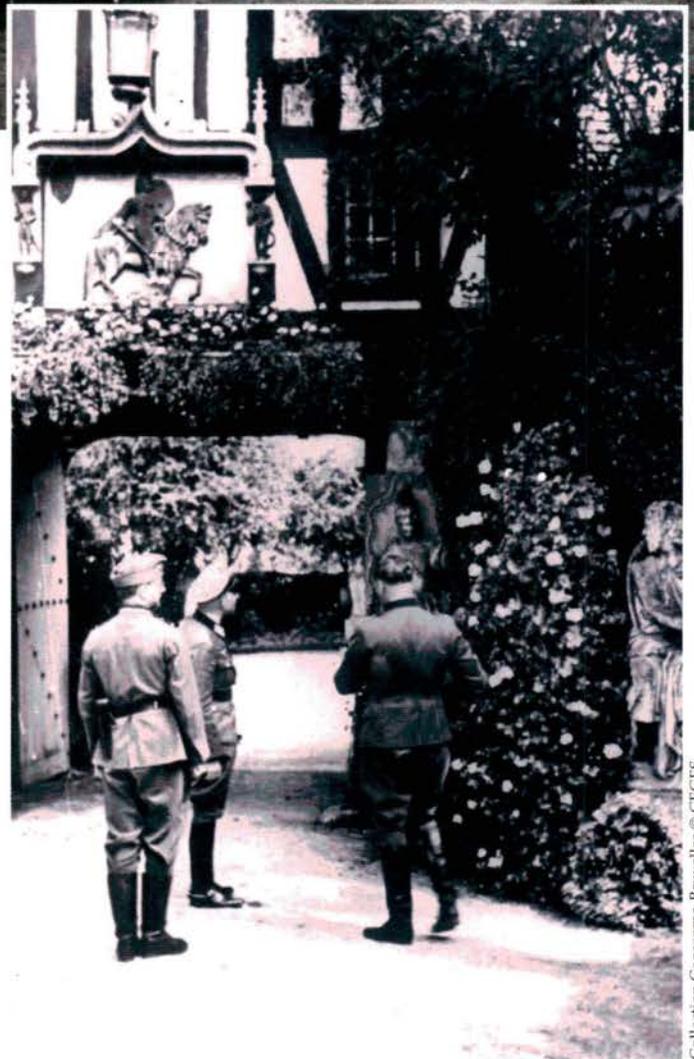
Les Français apprennent à composer avec les fameuses réquisitions. Ici, le salon d'un luxueux hôtel sert de salle de transmissions pour la Wehrmacht. La plupart des châteaux et hôtels ont été vidés de leurs pièces les plus belles et de leurs collections les plus prestigieuses afin qu'elles ne tombent pas aux mains de l'occupant.

Après le choc, les premières réactions

Au printemps 1941, l'amiral Darlan, chef du gouvernement signe les « protocoles de Paris » avec les Allemands, ce qui est le préambule à une période de concessions encore plus grandes faites aux Allemands en métropole et dans l'Empire colonial. Parallèlement, le régime de Vichy poursuit sa politique d'exclusion et de persécution des juifs : après le « statut » d'octobre 1940, Vichy accentue la pression contre les juifs avec un second « statut », encore plus dur, en juin 1941. Les juifs ne peuvent ni travailler ni étudier ; ils sont jugés

Le pâté de foie sans viande

Un œuf entier battu, 2 gr. de beurre, 5 gr. de levure de boulanger, 4 biscottes de belle taille, 2 oignons moyens, 1 cube de viandox, 1 bon verre d'eau, sel, poivre, thym ; bien mélanger le tout et laisser cuire pendant 20 min. en remuant ; mettre en terrine et laisser refroidir, manger le lendemain.



Autre exemple de réquisition. Ici des Allemands s'approprient à s'installer dans un château tout en appréciant l'architecture de la bâtisse. Les grands hôtels, les châteaux, et en règle générale les belles demeures serviront de Kommandantur ou de lieux de résidence aux officiers.

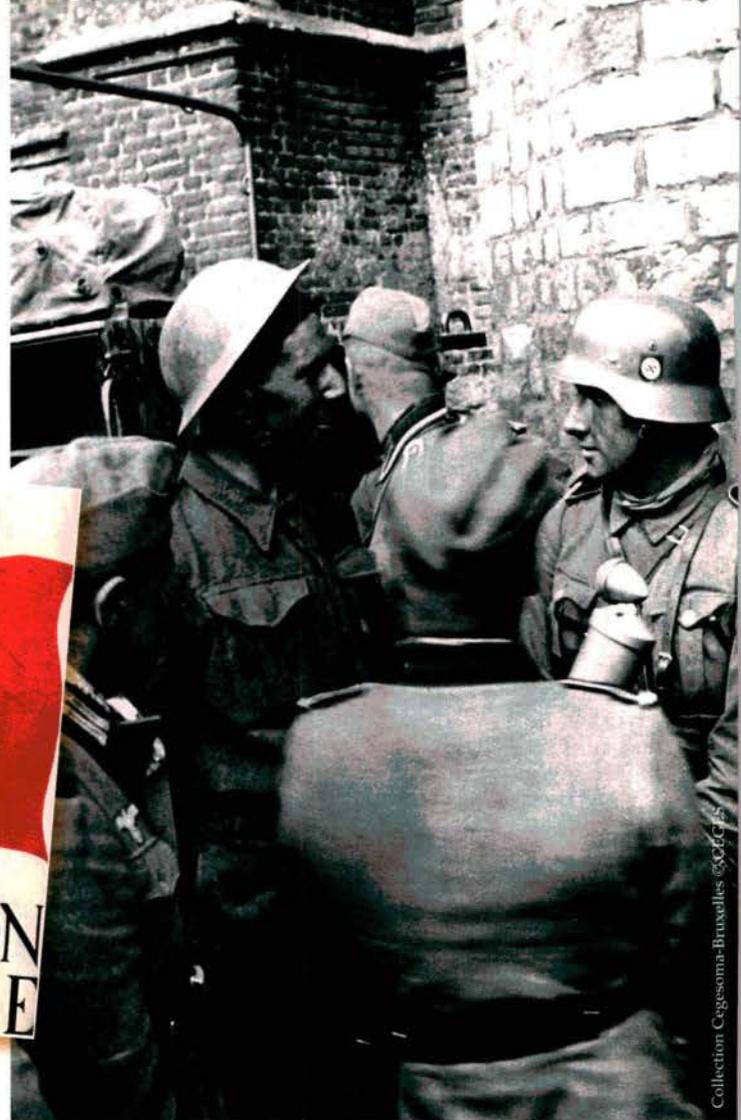
Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES



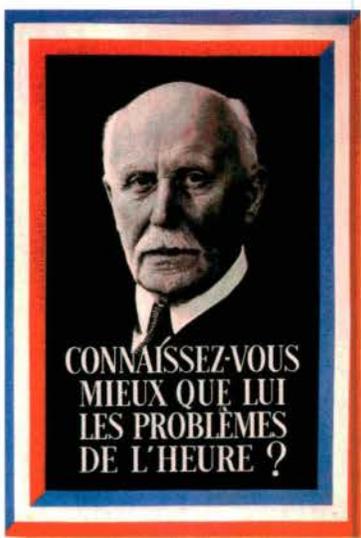
La propagande allemande est très active pour tenter de modifier l'esprit des Français. L'occupant joue sur le thème du protecteur allemand face aux difficultés de la guerre. Le soldat allemand est représenté comme le garant d'un ordre nouveau placé sous la bienveillance du Reich.



La Révolution nationale est l'idéologie officielle de Vichy. Ce régime autoritaire met l'accent sur le culte de la personnalité. Le portrait du maréchal Pétain apparaît sur les timbres, la monnaie et sur les murs grâce à une propagande active.



La terrible avancée allemande prend fin avec l'encerclement des franco-britanniques à Dunkerque. Ici, des soldats de la Waffen-SS et de la Wehrmacht interrogent un soldat britannique qui vient d'être capturé. C'est la débâcle côté allié et l'incompréhension la plus totale. Plus de un million de soldats français sont fait prisonniers. La France est livrée au Reich allemand.



Scène de marché aux fleurs en Alsace présentée par la propagande allemande. Une fois de plus, l'Alsace et la Lorraine subissent les velléités territoriales allemandes. Elles sont en effet rattachées au Reich et leurs habitants sont considérés comme des Allemands et non comme des Français occupés. Les Allemands présentent une population heureuse et fière de retourner dans le giron de l'Allemagne.



« indésirables » dans tous les lieux publics. Pour l'heure, les autres Français se détournent encore des injustices commises contre les juifs par le régime qui les dirige. Ce qui les préoccupe davantage pendant la première année d'occupation, c'est clairement le retour des prisonniers de guerre, la suppression de la ligne de démarcation – très ouverte pour les échanges économiques interzones à partir des Protocoles de Paris – et le ravitaillement. Ce dernier point est au cœur de toutes les préoccupations du régime de Vichy, qui échoue dans sa Révolution nationale. En 1941, le lent divorce entre l'opinion et le régime commence alors très progressivement et ne cessera plus.



Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES

Photo étonnante prise au dessus de la terrasse d'un café parisien. Malgré la présence allemande, la privation des libertés et les restrictions, les Français tentent de garder une vie à peu près normale. Mais rien n'est plus comme avant et les chocs successifs modifient profondément la société française.

La plupart s'accommode de la présence allemande en zone occupée ; ceux de la zone « libre » sont plutôt assez heureux de ne pas connaître l'occupation, mais souffrent des mêmes maux quotidiens que les occupés. Une infime minorité de Français a commencé à résister, individuellement et collectivement. Dans tous les cas, à l'exception de quelques privilégiés ou de profiteurs, les Français sont loin de l'insouciance que présente la propagande, le cinéma ou la chanson.

Les Français, qui ont souffert le rigoureux hiver 1940-1941, ont de plus en plus de difficultés à trouver le nécessaire pour manger correctement à partir du premier semestre 1941. Aussi, ils cherchent à trouver de l'aide chez des parents ou des amis paysans qui pourraient éventuellement leur céder des vivres à moindre prix. Rien n'a préparé les Français à vivre comme certains de leurs aïeux, ceux de l'époque moderne qui connaissaient des disettes à répétition. Les Français sont invités à l'ingéniosité : les femmes doivent faire des vêtements avec moins de tissu ou bien composer des repas avec ce qu'elles trouvent.

Les Français s'adaptent donc aux nouvelles conditions de vie attendant des heures durant, par tous les temps devant les magasins. Les files d'attente restent des mauvais souvenirs pour les Français. Les ruraux, qui souffrent moins des pénuries que les citadins, envoient des colis remplis de denrées alimentaires aux urbains ; le jardinage est vivement recommandé par le régime de Vichy, relayé par les revues spécialisées ; l'élevage du lapin, prolifique ; la France circule à vélo, en train, en voiture hippomobile, grâce aux véhicules gazogène, faute d'essence, celle-ci étant réservée aux occupants. Des campagnes de ramassage officielles sont organisées afin de transformer tout ce qui peut l'être tels les pépins de raisin, les glands, les châtaignes ; cela permet de fabriquer des ersatz d'huile et de café.

Une culture de la débrouillardise se met ainsi en place en France. Certains en profiteront, tels les tenants du marché noir — majoritairement les Allemands eux-mêmes — qui feront grimper les prix des produits les plus rares et absents du marché officiel. Les Français s'appauvrissent et ce ne sont pas les programmes sanitaires et sociaux de Vichy qui changeront la donne dans la première année d'occupation. Le système D n'annulera en rien les chocs successifs subis depuis le mois de mai 1940. La défaite a créé une nouvelle société avec de nouveaux réflexes, très loin des rêves de bien-être entrevus dans les années trente. ■

*[...] Ça sent si bon la France !
Le petit bar où l'on fait crédit.
Oh ça sent si bon la France !
C'est samedi faut plus s'en faire,
repos jusqu'à lundi !
Belote et re-, dix de der...*

*Ça sent si bon la France,
par Maurice Chevalier en 1941*

NOUVEAU
39,95€
 Parution mars

Début 1939, l'United States Marine Corps compte à peine 10 000 hommes et officiers, puis seulement 25 000 en septembre. Le 7 décembre 1941, les Etats-Unis sont jetés dans la guerre par l'attaque japonaise sur Pearl Harbor et 1942 augure mal des opérations dans le Pacifique et en Asie. Aux Philippines, le 9 avril, toute résistance cesse à Bataan et le 6 mai, les Japonais prennent Corregidor. Mais des forces américaines croissantes sont mises sur pied aux USA et en Australie. Après la victoire navale de Midway, la 1^{re} division de Marines débarque le 7 août à Guadalcanal et, à partir de 1943, les Américains entament les opérations qui doivent aboutir à la conquête du Japon. Au prix de lourdes pertes, les Marines s'emparent de Tarawa et d'une longue série d'îles puissamment défendues jusqu'à Iwo Jima, la dernière grande bataille du Pacifique. En 1945, le Marine Corps compte plus de 900 000 hommes et femmes.

Dans cette étude abondamment illustrée, les auteurs décrivent les uniformes et équipements du Marine Corps entre 1941 et 1945, ainsi que leurs insignes, les tenues des auxiliaires féminines et des officiers.

- ★ PLUS DE 400 PHOTOS COULEURS ET NOIR & BLANC
- ★ 176 PAGES, FORMAT 23 x 31 cm
- ★ NOMBREUSES IMAGES D'ARCHIVES
- ★ 65 PERSONNAGES RECONSTITUÉS
- ★ HISTORIQUE DES CAMPAGNES DU PACIFIQUE
- ★ DESCRIPTION DES TENUES, ARMEMENTS, COIFFURES, ÉQUIPEMENTS, INSIGNES...



Illustrations non contractuelles - droits réservés



**BON DE COMMANDE
 PAGE PRÉCÉDENTE**

Un livre de Bruno Alberti
 et Laurent Pradier,
 aux éditions
 Histoire & Collections



histoire & collections



L'impérialisme japonais

Les Nippons ouvrent

la Seconde Guerre mondiale

Par **Boris LAURENT**

membre de la Commission Française
d'Histoire Militaire.

Du XVII^e au XIX^e siècle, le Japon vit à l'heure féodale. Contrairement aux pays occidentaux, la société nippone reste ancrée dans le Moyen Âge, au temps des samouraïs. Économiquement, le Japon vit en vase clôt et reste fermé au commerce extérieur.

Le lent réveil

En 1854 un premier événement bouleverse cet ordre établi. Grâce à l'envoi d'une escadre fortement armée, les États-Unis forcent l'empire japonais à ouvrir ses ports aux marchands américains. Contraints d'obtempérer, les Japonais signent le 21 mars 1854 le traité de Kanagawa.

Face aux Américains et aux Européens qui étendent toujours plus leurs influences dans cette région du monde, le Japon trouve les moyens de sa puissance et de son indépendance grâce à la vision éclairée de son empereur Mutsu Hito (1867-1912) qui lance son pays dans l'ère industrielle. Les Japonais se dotent d'infrastructures et améliorent leurs lignes de communication. Nonobstant, cette transformation « brutale » de la société nippone se heurte au monde traditionnel et l'abolition de la féodalité amène une courte guerre civile (1869). Pourtant l'ère Meiji (gouvernement éclairé) est marquée par

Notre vision « eurocentriste » de l'Histoire nous fait oublier que la Seconde Guerre mondiale débute dans le sud-est asiatique. Dans cette zone du monde, l'affrontement larvé puis ouvert est l'occasion pour le Japon et les États-Unis de se lancer dans la course à la domination du Pacifique.

l'industrialisation massive du Japon mais aussi par la naissance d'une administration compétente. En outre, le Japon se dote d'une armée de Terre modernisée sur le modèle français et d'une flotte de combat rénovée sur le modèle de la Royal Navy. La période est également marquée par une politique extérieure active qui sort le Japon de son isolationnisme. En 1875, il obtient les îles Kouriles en échange de droits accordés aux Russes sur l'île de Sakhaline. En terme de politique extérieure, la Russie s'impose déjà comme un concurrent direct.

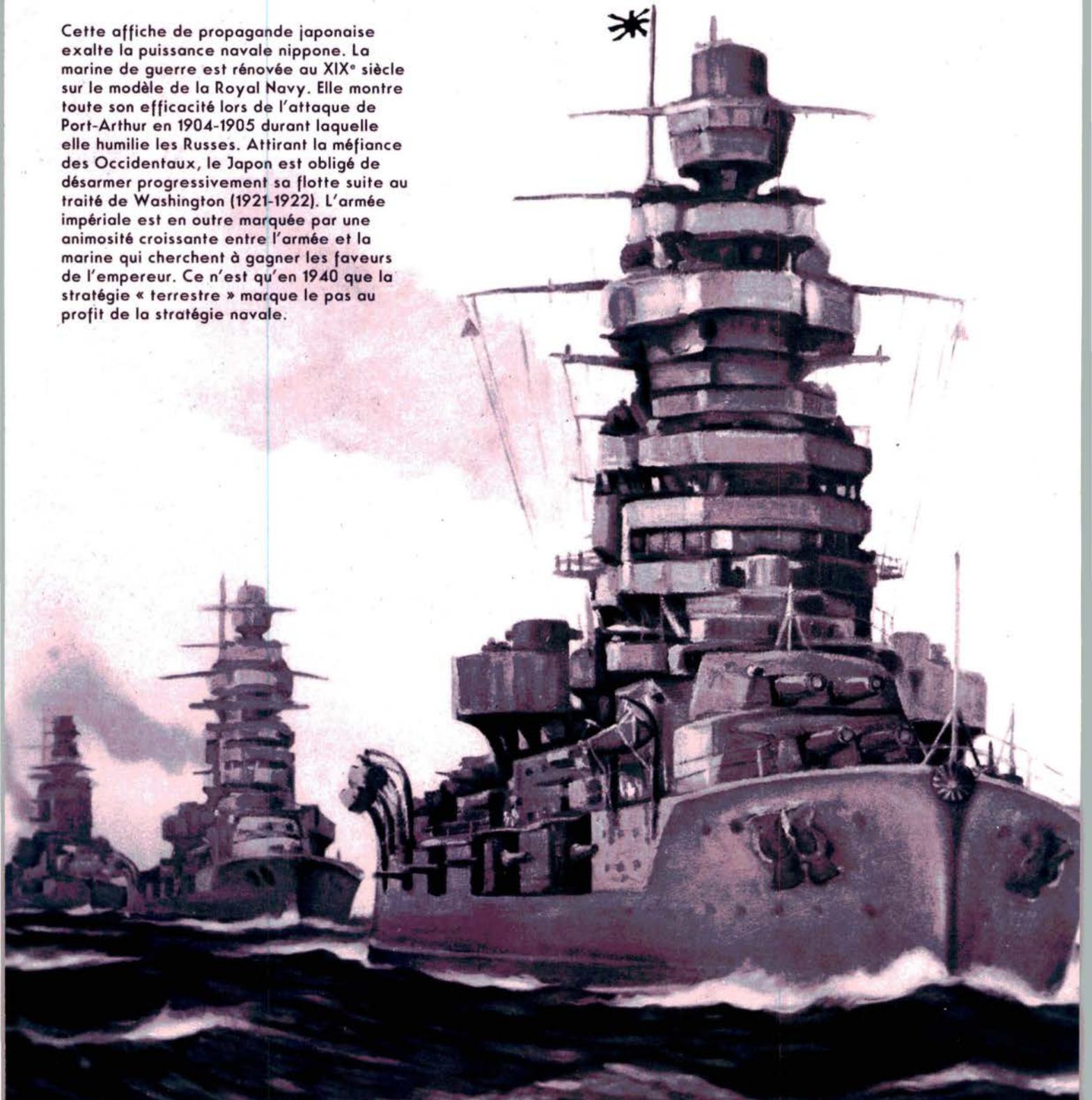
Les vellétés coloniales japonaises

L'accroissement rapide de la puissance industrielle et militaire japonaise fait prendre conscience aux dirigeants autant qu'à l'empereur du pouvoir de rayonnement politique et culturel de leur pays à travers la zone pacifique. La pression exercée par les

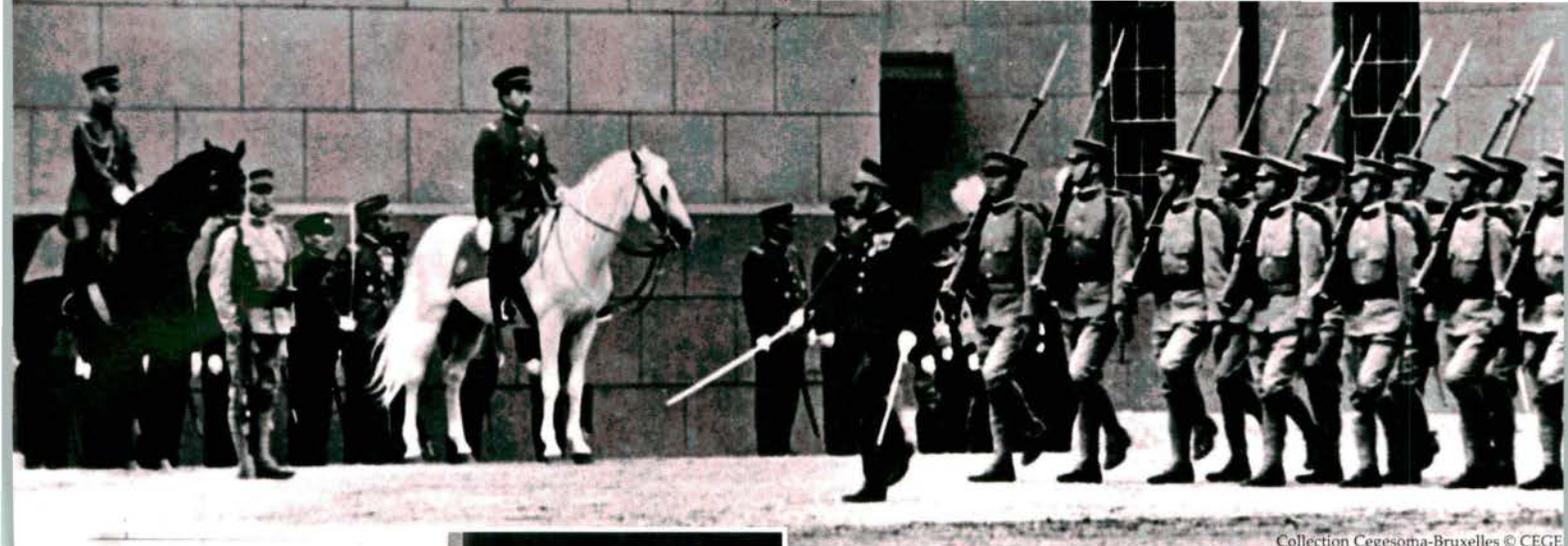
昭和十一年五月二十日 海軍記念日

備へよ國防

Cette affiche de propagande japonaise exalte la puissance navale nipponne. La marine de guerre est rénovée au XIX^e siècle sur le modèle de la Royal Navy. Elle montre toute son efficacité lors de l'attaque de Port-Arthur en 1904-1905 durant laquelle elle humilie les Russes. Attirant la méfiance des Occidentaux, le Japon est obligé de désarmer progressivement sa flotte suite au traité de Washington (1921-1922). L'armée impériale est en outre marquée par une animosité croissante entre l'armée et la marine qui cherchent à gagner les faveurs de l'empereur. Ce n'est qu'en 1940 que la stratégie « terrestre » marque le pas au profit de la stratégie navale.



明くる平



Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES

L'empereur Hiro-Hito passe son armée en revue. Bien qu'insulaire, le Japon dispose d'une puissante armée de Terre qui mènera l'attaque contre la Chine. Monté sur le trône en 1926, l'empereur bénéficie de la modernisation du pays menée sous l'ère Meiji. Il se veut conciliant mais se heurte aux ultras de l'armée, particulièrement puissants au sein de la société nippone. Sous-estimant le milieu militaire, il s'associe à la politique expansionniste en Chine dès 1931. Mais contrairement à son armée, il ne souhaite pas d'alliance avec l'Allemagne, préférant se concentrer sur la Chine.

L'ambassadeur soviétique Constantin Yurenev lors d'une réception donnée le 25 février 1933 à Tokyo. Les relations entre l'URSS et le Japon sont difficiles. L'anticommunisme ouvert et virulent des Japonais pousse les Russes à la méfiance, d'autant que le Japon est engagé dans des opérations en Mandchourie. Le pacte antikomintern signé en 1936 entre le Japon et l'Allemagne ne laissera plus d'ambiguïté. Pourtant, ce sont les Etats-Unis qui subiront la première attaque d'envergure.



Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES

Occidentaux très présents dans la région augmente les velléités coloniales nippones. Bien qu'insulaire, les Japonais tournent leur regard vers la Chine. L'empire du milieu n'est plus la puissance d'antan. Arriéré technologiquement et divisé politiquement, la Chine est une proie toute désignée. Le premier contact a lieu en 1894-1895 lorsque la flotte japonaise impose le traité de Shimonoseki qui force la Chine à lui céder Formose, les îles Pescadores et Liao-Toung. Cette nouvelle situation bouscule les intérêts occidentaux et inquiète au plus haut point Français et Allemands. Décidés à rééquilibrer le rapport des forces, la France et l'Allemagne s'unissent, contre toute attente, et forcent le Japon en 1898 à céder Liao-Toung à la Russie qui installe une flotte de guerre à Port-Arthur. Fort d'une flotte de combat renouvelée depuis quelques années et préfigurant l'attaque de Pearl Harbor, le Japon lance une première attaque les 8 et 9 février 1904 contre la Russie et coule plusieurs de ses navires. Il réédite l'assaut lors de la bataille de Tsushima les 27 et 28 mai 1905 et inflige une cruelle défaite aux Russes, s'imposant comme une grande puissance moderne. Cette réussite pousse le Japon à affirmer ses prétentions. En 1910, les Japonais annexent la Corée qui était déjà un protectorat (bataille de Pyongyang, 1894), se positionnant en vue d'une future conquête de la Chine. Mais alors que beaucoup de Japonais restent tournés vers la Chine, déjà un clan émerge et fixe la priorité contre les Etats-Unis présents aux Philippines (1898).

La Première Guerre mondiale jette le Japon dans le camp de l'Entente. Cherchant à défendre les intérêts alliés, les Japonais attaquent la concession de Tsing-Tao et profitent de l'occasion pour prendre pied en Chine.

En 1915, le Japon tente d'imposer un protectorat à la Chine mais est immédiatement stoppé par les Etats-Unis qui lui imposent la signature du traité de Washington (novembre 1921 – février 1922) dont les clauses prévoient un désarmement naval progressif. De plus, il doit évacuer Tsing-Tao, le sud de la Mandchourie et la Sibérie orientale conquise alors que la Russie était en proie à la révolution bolchevique.

Montée en puissance de l'armée

Durant les années de l'entre-deux-guerres, l'économie japonaise se fragilise et marque le pas. Le déficit commercial est important avec la multiplication des achats de biens d'équipement. L'augmentation rapide de la population (30 millions en 1867 mais 72 millions en 1937) pose le problème de la nourriture et des matières premières. Dès lors, le Japon voit dans les conquêtes le seul moyen d'endiguer la crise.

Parallèlement, les années 1920 sont une ère d'occidentalisation intense de la société nippone. Le pays s'ouvre à la mode européenne et déploie de grands efforts pour se moderniser, notamment en matière d'électrification.

En 1926, Hiro-Hito monte sur le trône et ouvre, selon le terme officiel, l'ère Showa (Paix rayonnante)

qui va en réalité plonger le Japon dans quatre années de guerre totale. Personnalité complexe, Hiro-Hito est un empereur divinisé qui ne croit guère aux origines de son ascendance. La déification est le moyen de contrôler le peuple et de maintenir le faste et le rituel. Son voyage en Angleterre est l'occasion d'en apprendre un peu plus sur son rôle de monarque. C'est notamment le roi Georges V qui lui enseigne l'exercice du pouvoir dans l'ombre des partis politiques. Conciliateur entre la vie politique représentative et la maison impériale et militaire, Hiro-Hito sous-estime pourtant l'armée.

Si la société hésite entre la modernisation et son attachement profond aux valeurs traditionnelles, le cœur du conservatisme est dans l'armée. Comme les pays occidentaux, le Japon est frappé par la crise mondiale de 1929 qui bloque les échanges internationaux. L'armée se rapproche de la grande industrie et les deux forces élaborent une politique commune de redressement du pays. Les conquêtes militaires à la charge de l'armée doivent fournir les grandes industries en matières premières. L'influence de l'armée s'accroît et les ministères de la guerre et de la marine sont confiés à des officiers d'active. La grande industrie, la vie politique et les décisions ministérielles sont ainsi cadennassées par l'armée.

Profondément marquée par la mystique guerrière qui puise sa source dans le Zen et l'esprit de sacrifice, la société nipponne avec en avant-garde les jeunes officiers de l'armée développe durant ces années un anti-occidentalisme très virulent. Une faction de jeunes officiers antiparlementaires lance en 1931

Tokyo, 1932. Une foule déchaînée manifeste son patriotisme en agitant des milliers de drapeaux nationaux et en scandant des slogans nationalistes. La présence occidentale dans le sud-est asiatique, ainsi que les différentes politiques élaborées pour freiner la montée en puissance du Japon, poussent les Japonais à se tourner vers les ultras.



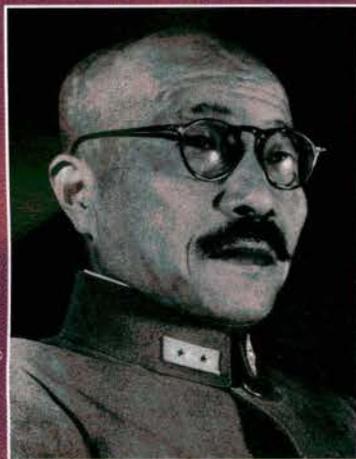
Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES

La Seconde Guerre mondiale s'ouvre en 1931 en Mandchourie. Ici, une vue saisissante d'une traversée d'un fleuve par les troupes japonaises sous le feu de la résistance chinoise. Jusqu'en 1941, date de l'attaque sur Pearl Harbor, le « Blitzkrieg nippon » fait des ravages. La Mandchourie est rapidement soumise et devient un Etat fantoche au service exclusif du Mikado. L'expansion japonaise vers le Nord marquera le pas en 1939 suite à la défaite de Nomonhan, où les blindés russes écraseront l'armée impériale.



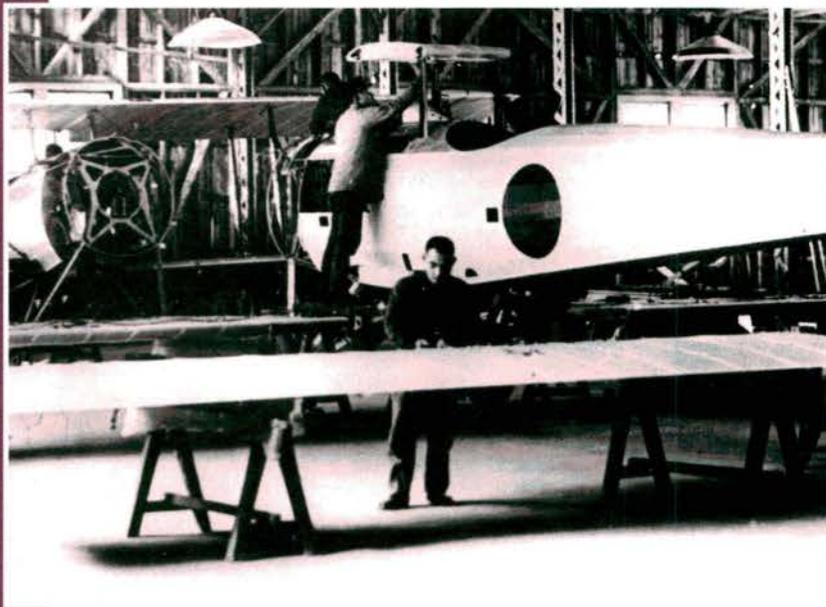
Tojo le belliciste

Collection Cegesoma-Bruxelles © CFCES



Issu d'une famille de samouraïs et élevé par un père général d'armées, Tojo Hideki (1884-1948) se dirige très tôt vers la carrière des armes et entre à l'école de guerre. Il participe à la campagne de Mandchourie en 1931. Très

imprégné des thèses ultranationalistes, il soutient l'idée d'une domination japonaise dans tout le sud-est asiatique. Antiparlementaire virulent, il favorise la dissolution des partis. Le général Tojo Hideki est nommé ministre de la Guerre le 2 juin 1940, puis Premier ministre le 16 octobre 1941. Il est véritablement l'âme et le chef du parti belliciste. Antidémocrate, anticommuniste et antioccidental, il pousse au pacte antikomintern puis au pacte tripartite (Allemagne, Japon, Italie). S'imposant de plus en plus dans la stratégie nippone mais largement influencé par les groupes de pression issus de l'armée, il réoriente les buts militaires en déplaçant l'axe d'efforts du Nord (Chine) au Sud. Favorable à un impérialisme total, Tojo se rallie aux plans de guerre contre les Etats-Unis contre l'avis de certains stratèges moins marqués par leur conviction (Yamamoto).



L'industrie aéronautique nippone comme le reste de l'économie manque cruellement de matières premières. Les grands groupes industriels s'allient avec l'armée et élaborent une politique de redressement du pays. Les conquêtes devront fournir les matières premières manquantes. Ici, montage d'avions de chasse japonais. Le fameux Zero deviendra le symbole de la réussite nippone en matière de matériel aérien.

un putsch qui avorte, mais qui révèle à un Japon admiratif l'existence de groupes traditionnels et violents. Plusieurs assassinats sont commis contre des ministres jugés trop faibles, comme les premiers ministres Osashi en 1930 et Kai, qui s'étaient déclarés hostiles à l'invasion de la Mandchourie. Un deuxième putsch est tenté en 1936. Bien que mis en échec, l'acte met en lumière la faillite du système japonais et offre à l'armée l'opportunité de prendre le pouvoir sous couvert de rétablissement de l'ordre.

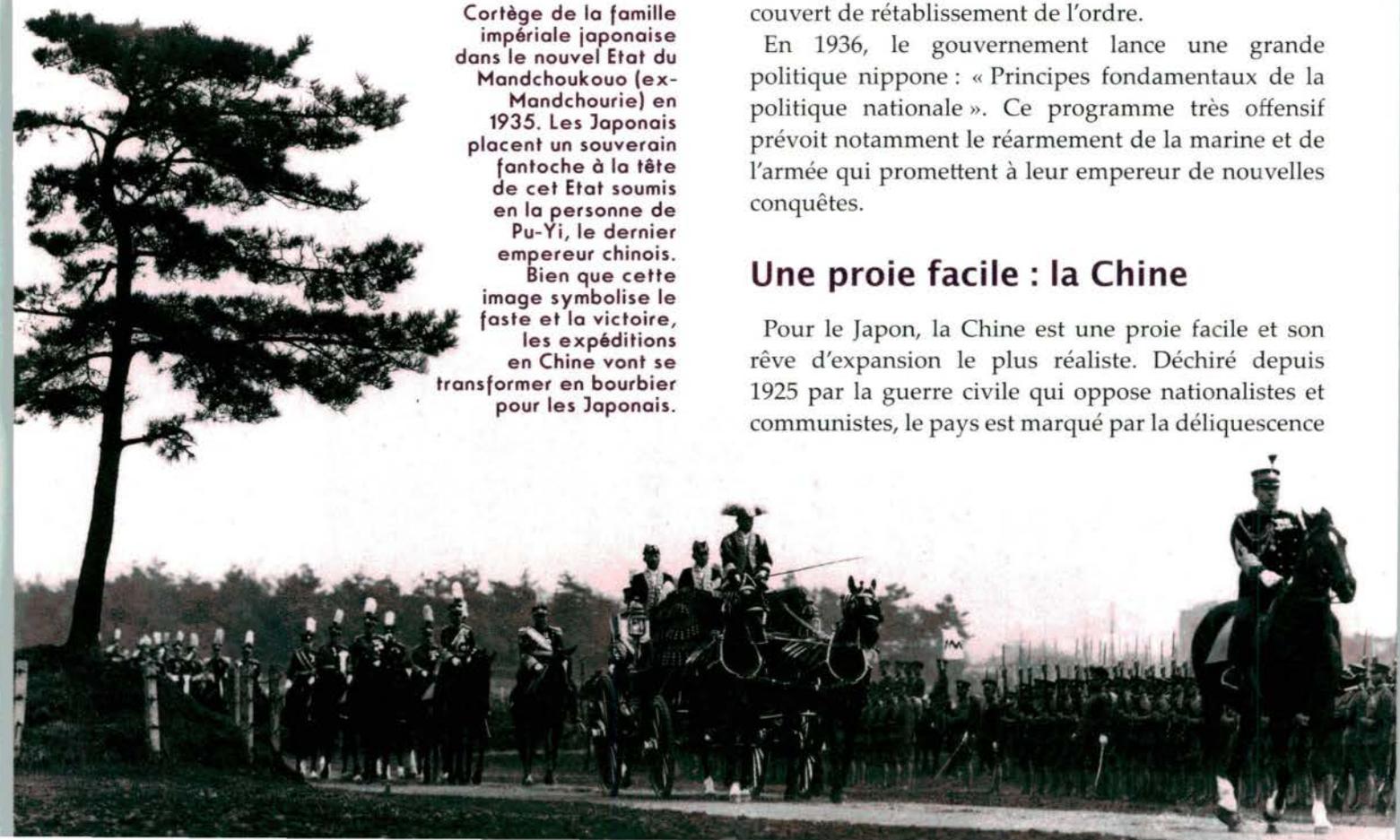
En 1936, le gouvernement lance une grande politique nippone : « Principes fondamentaux de la politique nationale ». Ce programme très offensif prévoit notamment le réarmement de la marine et de l'armée qui promettent à leur empereur de nouvelles conquêtes.

Une proie facile : la Chine

Pour le Japon, la Chine est une proie facile et son rêve d'expansion le plus réaliste. Déchiré depuis 1925 par la guerre civile qui oppose nationalistes et communistes, le pays est marqué par la déliquescence

Cortège de la famille impériale japonaise dans le nouvel Etat du Mandchoukouo (ex-Mandchourie) en 1935. Les Japonais placent un souverain fantoche à la tête de cet Etat soumis en la personne de Pu-Yi, le dernier empereur chinois.

Bien que cette image symbolise le faste et la victoire, les expéditions en Chine vont se transformer en borbier pour les Japonais.





Hiro-Hito, empereur du Japon. Il est considéré comme un dieu descendant de la déesse Lune. Son portrait est interdit bien qu'il accepte d'être photographié lors de ses déplacements à l'étranger. L'empereur quitte rarement son palais et la foule doit se prosterner au passage de sa voiture dont les vitres sont protégées afin que l'on ne puisse l'apercevoir. Ce n'est qu'en 1945 que les Japonais entendent une allocution radiodiffusée d'Hiro-Hito, qui s'exprimera alors en Japonais du X^e siècle et sera peu compris.

du pouvoir et le règne sanglant des seigneurs de la guerre. Déjà maître de la Corée, le Japon se lance à l'assaut de la Mandchourie voisine pour s'emparer de ses richesses minières (charbon et fer).

Mais l'agressivité déployée place les Japonais dans une situation délicate. Au Nord, la puissante URSS forme un glacis solide. Au Sud, outre les puissances coloniales européennes certes affaiblies sur la scène internationale, la forte présence américaine fait peser la menace d'une intervention ou au mieux d'un blocus.

Le Japon se lance dans la guerre grâce à l'intervention de ses services secrets, qui mènent une opération de sabotage des voies ferrées en Mandchourie (18 septembre 1931). Cet « incident », mis sur le dos des Chinois, permet aux Japonais d'occuper militairement la Mandchourie. Cet incident est toutefois révélateur des relations qu'entretiennent l'armée et l'empereur.

Hiro-Hito déclare qu'il soutient son armée tant que les opérations sont victorieuses. Il fixe la limite de l'avancée à la Grande muraille afin de jauger les réactions américaines et soviétiques. L'empereur est pourtant convaincu du bien fondé de l'expédition pour des raisons essentiellement économiques. A partir de cette date, il ne s'oppose plus à son armée. En 1932, le Japon crée un Etat fictif en Mandchourie qui est rebaptisée Mandchoukouo et place à sa tête le dernier empereur, Pu-Yi, en réalité un « souverain » fantôme. Mais le Japon ne s'arrête pas

là et du 28 janvier au 5 mai 1932, suite à une série d'accrochages, l'armée impériale occupe Shanghai. Le Mandchoukouo devient une colonie de peuplement et accueille un million de civils. La politique japonaise y est extrêmement dure à l'égard d'une population chinoise considérée comme sans valeur.

La SDN proteste « énergiquement » et enjoint le Japon de stopper sa politique agressive en Mandchourie. Cet incident, considéré comme une véritable humiliation, pousse l'empereur, qui menait jusque là une politique d'assouplissement avec la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, à se rapprocher de plus en plus du clan nationaliste. Le 27 mars 1933, le Japon quitte la SDN.

Prétextant une lutte implacable contre les « bandits » chinois, le Japon grignote la Chine et se dirige vers Pékin (1933-1935). Le 7 juillet 1937 suite à un incident de frontière durant lequel un soldat japonais disparaît dans des conditions mal élucidées, la Chine est totalement envahie. Cette guerre, nullement souhaitée par le gouvernement japonais, est bien l'œuvre de l'armée impériale dont l'influence sur l'empereur est dorénavant totale. Impuissants, les politiques nippons assistent aux méthodes expéditives de l'armée lors du massacre de Nankin où 100 000 civils sont massacrés au sabre et à la baïonnette (13 décembre 1937) et

Chantier naval japonais durant les années 1930. La marine japonaise est très tôt tournée vers les probables théâtres d'opérations du Sud et marque son mécontentement lors de l'invasion de la Chine. Deux grands clans stratégiques s'affrontent dans l'état-major entre ultras et modérés. Malgré tout, l'armée de Terre apprend à coopérer avec la marine lors de l'invasion de la Chine littorale. C'est la première expression du concept air-terre-mer.





Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES

L'armée japonaise passe un gué et se dirige vers Shanghai. Le 28 janvier 1932, prétextant la répression d'une révolte étudiante ayant suivi l'incident de Mandchourie, l'aviation nippone pilonne Shanghai. En novembre 1937, suite à un intense bombardement de la ville, les troupes impériales investissent la cité chinoise. Elles se dirigent peu après leur victoire vers Nankin, où elles s'illustreront par leur brutalité.

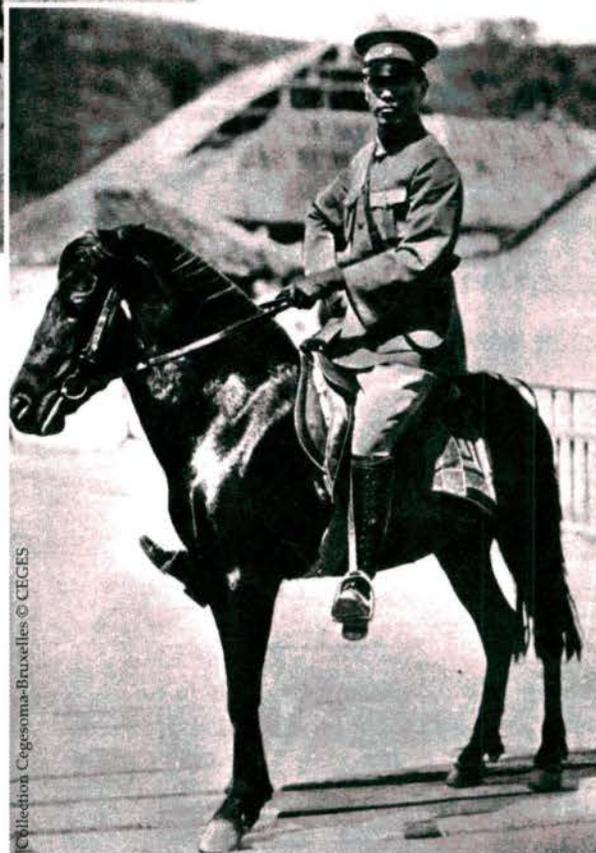
Après une première année de guerre en Mandchourie marquée par les victoires, les Japonais font la connaissance du nationaliste Tchiang Kai Chek. Le Chinois veut lutter contre l'influence nipponne en Chine. Il organise dans un premier temps des manifestations et le boycott des produits japonais. Il négocie dès 1936 un accord avec les communistes qui contrôlent des régions entières du pays.

où l'armée pratique les fameux « Trois-Tout » : tout brûler, tout massacrer et tout piller. Hiro-Hito appuie la conquête et couvre les exactions de son armée. Il ferme également les yeux lorsque les militaires, soucieux de démontrer aux occidentaux qu'ils ne sont pas les bienvenus en terre asiatique, font torpiller le navire américain *Panay* sur le Yang-Tse (décembre 1937). C'est aussi à cette période que les Japonais lancent leur fameux « Manifeste pour un nouvel ordre en Asie orientale » qui préfigure leur politique offensive contre les Américains.

Face à la brutalité japonaise, la Chine résistante s'organise. Le 27 septembre 1937, Chiang Kai Chek et Mao Tsé-Toung, qui représente le clan communiste, négocient une union. Dès lors, le Japon s'enlise dans une guérilla qui engloutira 70% de ses forces terrestres.

Le Mikado créé l'axe Tokyo-Berlin

En 1936, le Japon et l'Allemagne signent un pacte antikominern qui définit une alliance



Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES

basée sur l'anticommunisme. Mais les déconvenues militaires japonaises, suite à l'accrochage de Nomonham (1939), durant lequel les Japonais qui avaient tenté une percée dans le protectorat soviétique de Mongolie sont écrasés, changent la donne.

La doctrine nipponne est basée sur une action tous azimuts en Chine, mais la montée en puissance de l'URSS et de l'Allemagne, qui se sont assurés par le pacte de 1939 une aide réciproque, et la pression exercée par les Etats-Unis, obligent le Japon à sortir du « cadre chinois » pour une politique mondiale. Pour autant, le Mikado souhaite garder le contact avec les Américains et se prononce contre une alliance avec l'Allemagne. Pour Hiro-Hito c'est bien la politique de

Blindé de l'armée japonaise en action en Mandchourie. Très marquée par les principes du Bushido (code d'honneur des samouraïs), l'armée impériale dispose d'un armement ancien, datant des années 1914-1918 avec une doctrine qui reste celle de 1914. Elle ne saisit pas toute l'importance de la puissance de feu et de la manœuvre mécanisée. Pour l'armée, la victoire n'est due qu'à « l'esprit japonais », la volonté lors des charges au sabre ou à la baïonnette.



Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES



L'armée japonaise placarde l'annonce du décret sur la loi martiale en 1936 à Tokyo. Suite aux putschs manqués beaucoup d'officiers sont contraints à la démission. Des militaires plus âgés s'imposent et doivent officiellement composer un « clan modéré ». En réalité, ils influencent de plus en plus les milieux dirigeants créant une grande instabilité ministérielle. En 1936 l'armée prend le pouvoir sous prétexte d'un rétablissement de l'ordre.

la Chine d'abord qui prime. Paradoxalement, ce sont les victoires éclairs de son allié nazi en Europe de l'Ouest qui ouvrent de belles perspectives au Japon, alors que les colonies européennes sortent affaiblies de la première année de guerre.

Contrairement à son Mikado, l'armée est favorable à une alliance avec le Reich, qu'elle parvient à sceller en septembre 1940 avec le pacte tripartite. Les militaires sous la conduite du général Tojo tentent de convaincre l'empereur de la nécessité d'attaquer les Etats-Unis, puis l'URSS.

Hiro-Hito reste attentiste en Mandchourie. Son but n'est pas de soutenir Hitler dans sa lutte en Russie, mais d'être prêt à prendre la Sibérie. Il est

Tokyo, 1939. Une foule se rassemble pour une manifestation anti-britannique. La société nippone, civile comme militaire, est marquée par un anti-occidentalisme très virulent. Elle accuse l'Occident d'avoir mené le Japon dans l'impasse économique. Ce durcissement de la pensée se retrouve lors des deux putschs manqués des militaires. Les putschistes constatent leur forte assise populaire.



Le pacte tripartite : naissance des forces de l'Axe



Fête organisée à Tokyo en l'honneur du pacte tripartite signé entre le Reich, le Japon et l'Italie.

Le 27 septembre 1940, le Japon, l'Allemagne et l'Italie signent à Berlin le pacte tripartite portant sur une alliance militaire défensive et fondant officiellement les forces de l'Axe. Ce pacte fait suite au traité antikominern signé en 1936. Par cette nouvelle alliance à trois, les forces de l'Axe s'engagent à coopérer pour établir un nouvel ordre mondial. Chaque partie reconnaît explicitement les sphères d'influence des signataires (articles 1 et 2) qui s'engagent à aider leurs partenaires et alliés militairement, économiquement et politiquement en cas d'agression d'un pays qui ne serait pas encore engagé dans le conflit à l'exception de l'URSS (article 3).

soutenu par la majorité des officiers échaudés par la défaite de 1939 face aux Russes. Repoussant l'offre de Ribbentrop qui souhaite la jonction des forces japonaises et allemandes au cœur de la Russie, l'empereur décide de donner la priorité à la marine et signe un accord de neutralité avec Moscou. A la charnière des années 1930-1940, c'est les Etats-Unis qui se dessinent comme la prochaine cible stratégique nippone. ■



Les secrets du Jour-J

Les dessous du Débarquement

Par **Boris LAURENT**

Echecs et réussites : les enseignements

La première opération de débarquement allié est un fiasco politique et une catastrophe humaine. Dans la nuit du 18 au 19 août 1942, les forces britanniques lancent l'opération *Jubilee* sur Dieppe afin de tester les défenses allemandes et poser les bases d'un futur débarquement. La préparation de l'opération est bâclée et la cartographie inexistante. Face aux Alliés, la 302^e division d'infanterie de la Wehrmacht occupe de bonnes positions de tir. C'est un désastre qui terrasse les deux tiers de l'effectif.

Ce sacrifice apporte pourtant de nombreux enseignements. L'opération a manqué de coordination, le commandement resté en mer n'a pas été capable de connaître l'évolution des cinq théâtres d'opération. Plus grave, les Alliés n'ont jamais réussi à choisir entre le mode commando ou l'opération d'envergure et la couverture aérienne fut quasi nulle.

C'est après les batailles de la mer de Corail (7-8 mai 1942) et de Midway (3-6 juin 1942) que les Américains, qui avaient pourtant fixé la priorité sur l'Europe, établissent l'éventualité d'un débarquement à Guadalcanal où les Japonais ont pris pied. Le premier grand défi est l'organisation des moyens d'un débarquement. Accueillant les marchandises américaines, le port néo-zélandais de Wellington est rapidement submergé par les activités désorganisées. Faute de protection, les marchandises pourrissent et le peu de place qui leur est réservée dans les bâtiments

On prête à l'amiral Nelson, héros de Trafalgar, la conviction qu'une côte bien défendue résiste presque toujours à un assaut venu de la mer. Le développement massif de l'arme aérienne qui fait de la Seconde Guerre mondiale un conflit singulier, modifie l'équation. Reste que l'assaillant doit pour emporter la décision conjuguer la maîtrise de l'air et de la mer avant de résoudre le problème des plages. C'est toute la problématique du Jour-J qui tout au long de sa conception laisse apparaître des tensions politiques profondes et des rivalités stratégiques compromettantes pour son exécution.

oblige à une victoire rapide. A cela s'ajoutent les maladies et le rationnement brutal dont sont victimes les Marines. A ce stade de l'opération, Nimitz et Mac Arthur doutent de l'efficacité d'un débarquement. Mais les Américains ne sont pas au bout de leur peine et découvrent sur l'île des assiégés prêts à vendre chèrement leur peau et féroces au combat. L'état-major américain fera même distribuer des brochures sur les spécificités combattantes des Japonais puis plus tard des Allemands.

Les Américains tirent de Guadalcanal un enseignement de taille : le secret a été la clef du succès et les Japonais n'ont jamais pu évaluer le nombre de troupes débarquées ni les intentions de l'ennemi croyant à une opération de diversion. Face aux problèmes de rationnements, l'intendance devient une règle primordiale pour les Américains.

Torch est une opération exemplaire. Pour la première fois les Alliés conjuguent la puissance de feu et la masse. L'Afrique du Nord tombe rapidement aux mains des Anglo-américains, mais cette opération laisse apparaître des lacunes dans l'exploitation. Les pluies d'automne notamment embourbent les chars et le poids excessif des paquetages noie un certain nombre de soldats. Malgré tout, le débarquement se fait au plus près des plages, comme en témoigne cette image, et facilite la percée.



Le débarquement qui n'a jamais eu lieu

Seelöwe (Otarie) désigne l'opération allemande de débarquement sur la côte sud de l'Angleterre fixée au 21 septembre 1941. La résistance des Britanniques pousse Hitler à envisager une solution plus radicale. Les directives n° 16 (16 juillet 1940) et n° 17 (1^{er} août 1940) fixent les modalités d'une opération de débarquement en Angleterre qui prévoit le débarquement de 260 000 hommes en plusieurs vagues appuyés par 250 chars amphibies et deux divisions aéroportées. Seul l'amiral Raeder s'oppose à toute opération prématurée arguant que la flotte allemande est encore inférieure à son ennemie, que la traversée de la Manche sera difficile et qu'il manque des péniches de débarquement. L'opération ne sera viable qu'au mois de mai 1941. Mais Hitler, déjà tourné à l'Est, ne veut plus attendre et prend la décision de briser les Anglais par les airs avant de lancer l'opération. Les hésitations du Führer, les insuffisances aériennes de Göring, les rivalités au sein de la Wehrmacht et l'extraordinaire combativité des pilotes anglais ont raison de l'opération *Seelöwe*.

Normandie, 6 juin 1944. Ces soldats américains entassés dans une barge de débarquement pour infanterie sont « chahutés » par une forte mer. Le Jour-J est le résultat de plusieurs années d'hésitations, de tensions, de carnages mais aussi d'audace. Initialement prévu le 1^{er} mai 1944, le débarquement est reporté au 4 juin, puis au 6 juin à cause d'une météo particulièrement exécrable mettant en danger l'opération *Overlord*. Le paquetage des fantassins est particulièrement lourd (jusqu'à 15 kilos). Ces GI's sont armés du fusil Garand M1 semi-automatique ici protégé de l'eau et du sable par un sac plastique.

Après des mois d'intenses discussions, Roosevelt se range à l'idée d'un débarquement en Afrique du Nord française. La stratégie oblique de Churchill a raison d'une action prématurée dans la Manche. Avec l'opération *Torch* (novembre 1942), apparaissent la masse et la puissance de feu. La tactique employée doit permettre une prise en tenaille des ports convoités et une infiltration des commandos. Eisenhower, au départ circonspect quant à l'issue de *Torch*, constate sa réussite. Néanmoins, les Alliés ont perdu un temps précieux dans l'exploitation vers la Tunisie. Les pluies d'automne ont embourbé les chars, beaucoup de soldats sont morts noyés à cause du poids excessif de leurs paquetages, les transmissions furent médiocres et le débarquement du matériel bien trop lent. Si *Torch* est un succès militaire, c'est en revanche une « épine » politique. L'Algérie et le Maroc deviennent des « protectorats » américains. Darlan, soutenu par Roosevelt, s'autoproclame haut-commissaire en Afrique, ce qui met Churchill et de Gaulle dans une rage terrible. Le « problème français » ne fait que commencer.

La véritable répétition du Jour-J a lieu le 3 juillet 1943 lorsque les Alliés débarquent en Sicile. C'est la plus grande flotte jamais rassemblée dans l'Histoire. L'opération *Husky*, dont la décision avait été obtenue à l'arrachée par Churchill lors de la conférence de Casablanca, a un triple objectif : sécuriser les lignes de communication de Gibraltar à Suez, forcer l'Italie à déposer les armes et surtout ouvrir un second front tant demandé par Staline. Les parachutages et le débarquement sont exemplaires et l'intendance suit parfaitement le rythme

à la grande surprise du haut commandement. Mais cette répétition générale met en lumière des tensions entre Alliés. Les Américains doutent de l'efficacité de Montgomery et les généraux britanniques se méfient de l'inexpérience des soldats américains.



Dieppe, 19 août 1942. Le premier assaut amphibie sur les côtes françaises est un véritable massacre comme en témoigne cette image très cruelle. Les pertes britanniques et canadiennes sont le résultat d'une préparation hasardeuse. Les hautes falaises furent un obstacle sur lequel les Alliés se sont brisés et les chars Churchill n'ont jamais pu pénétrer dans la ville comme le plan le prévoyait. Les Allemands se déclarent « sidérés par l'amateurisme de l'entreprise ».



© National Archives - 26-C-3183

Collection Cegesoma - Bruxelles



Bougainville, novembre 1943. Les barges pleines « à craquer » se préparent à partir pour le front. La météo semble favorable et reste un facteur primordial dans la bonne marche d'une telle opération. Les barges accueillent des soldats particulièrement chargés, ce qui ne sera pas sans poser problème lors du débarquement.

victoire offensive à son actif, à El-Alamein. Roosevelt accepte *Torch* pour se donner la liberté d'agir en Europe, contre l'avis de ses généraux. Malgré la forte amitié qui lie les alliés anglo-saxons, les relations se tendent rapidement révélant une confrontation sur la stratégie à adopter qui va durer jusqu'à la veille du débarquement en Normandie.

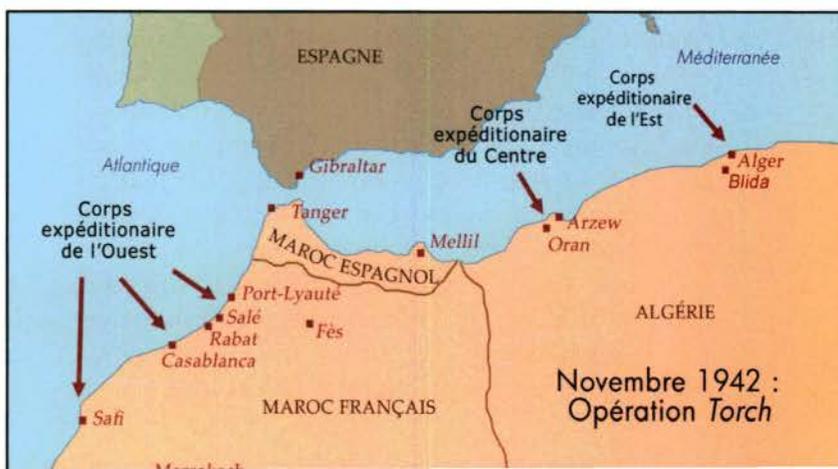
L'US Army est dépositaire d'une double tradition militaire, issue de la guerre de Sécession, qui lui permettra de s'imposer : la production industrielle du Nord associée au choc frontal - repris par Pershing en 1917-1918 - et la forte capacité de manœuvre du Sud. Côté britannique, les saignées de la Grande Guerre forcent les généraux à refuser un engagement sur le continent avec leurs maigres ressources. Seule une supériorité écrasante les déciderait à intervenir. Or en juin 1944, l'armée britannique est exsangue.

Churchill penche pour les approches obliques préférables à ses yeux aux attaques frontales américaines, plus massives, sur le point le plus rapproché. En outre, il accepte mal l'importance d'une Amérique qu'il considère à juste titre inexpérimentée.

La combativité des 30000 soldats de l'Axe est un facteur lourd de conséquence dans la préparation du Jour-J car c'est du sol que vient la résistance la plus acharnée. Les chars Tigre dissimulés lancent des opérations de refoulement. En outre, le Reich achemine 20000 soldats supplémentaires. A cela s'ajoutent des problèmes propres au débarquement. Les Rangers doivent avancer sur 500 mètres dans la mer avant d'atteindre les plages, ce qui leur coûte un peloton. Au final, ce succès en demi-teinte laisse présager à Patton « une sale affaire, en fait un véritable merdier ! » L'optimisme cède la place à l'inquiétude.

Les enjeux stratégiques du « second front »

Dès le mois de janvier 1941, les Etats-Unis s'engagent par écrit lors de la Conférence ABC pour aider la Grande-Bretagne et l'URSS. Avant comme après Pearl Harbor, la priorité de Roosevelt est bien « *Germany first* ! ». Churchill domine les débats, fort de l'expérience de l'armée britannique qui n'a pourtant qu'une





© National Archives - 111-SC-183574

Cette image illustre toute la difficulté d'un assaut amphibie. Ici, la 165^e division d'infanterie américaine progresse difficilement vers l'île de Buritari dans l'atoll de Makin dans le Pacifique. Les Américains ont débarqué trop loin des plages pour s'assurer une protection maximale contre les mitrailleuses japonaises, et sont des cibles faciles. Pour autant, la jungle va se révéler meurtrière et anxiogène pour le GI. Face à lui, l'ennemi n'hésitera pas à charger « sabre au clair ». La brutalité des combats du Pacifique choquera profondément les soldats américains.



© National Archives - 111-SC-187126

Le lieutenant-colonel Bernard de la 30^e division d'infanterie américaine fait le point avec le général Patton peu après le débarquement en Sicile. Malgré un débarquement et une logistique exemplaires, les Alliés subissent les actions de refoulement menées au sol par les Panzer et une infanterie allemande renforcée qui s'accroche au moindre mètre de terrain. Patton, personnage au caractère bien « trempé », fera pourtant montre d'une grande inquiétude quant aux plans de débarquement en Normandie.

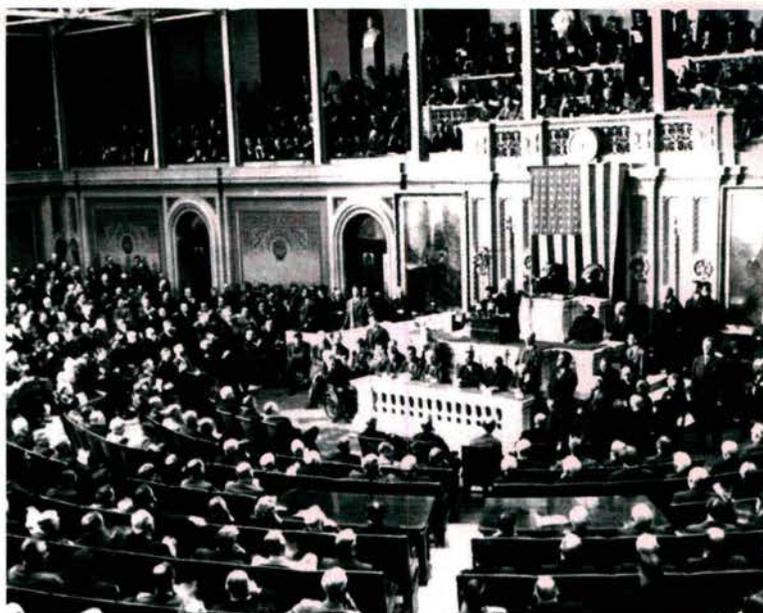
Pour obtenir la masse militaire et humaine nécessaire, les Alliés lancent en mars 1942 l'opération *Bolero* qui a un double objectif : accroître la présence américaine en Angleterre et inquiéter Hitler pour qu'il retire des troupes du front de l'Est. Staline avait pressé Churchill d'ouvrir ce fameux second front dès le 18 juillet 1941 face aux désastres de l'Armée rouge.

A partir de 1943, c'est l'URSS qui prend l'initiative et les Alliés de l'Ouest craignent que Staline ne négocie une paix séparée avec le Reich et que les Balkans passent sous sa coupe. Les Etats-Unis, redoutant plus l'impérialisme britannique que l'expansion soviétique, préfèrent jouer un double jeu. Churchill souhaite un débarquement en Italie puis poursuivre vers l'actuelle Slovaquie et éviter ainsi une opération trop risquée en France. Roosevelt accepte, contre

l'avis de son état-major. Les conférences anglo-américaines *Trident* (Washington, 12-25 mai 1943) et *Quadrant* (Québec, 14-24 août 1943) précisent les projets de débarquement en France, qu'elle nomment *Overlord* (suzerain).

La conférence de Téhéran (28 novembre-1^{er} décembre 1943) marque la première rencontre des trois grands. Staline, victorieux à Stalingrad et Kiev et fort d'un taux de pertes qui grandit un peu plus, s'y rend en position de force. Il fait peser sur la conférence la menace d'une paix de compromis avec Hitler afin d'assouplir ses alliés. La décision la plus importante de cette conférence est l'ouverture d'un second front qui devra soulager la Russie. Churchill penche encore pour une action dans les Balkans mais s'incline face à Roosevelt qui, pressé d'en finir avec l'Allemagne, prend fait et cause pour Staline. Le débarquement doit avoir lieu en mai 1944 en Normandie, avec une opération de soutien en Provence. La pression exercée par Staline hâte la nomination d'Eisenhower comme commandant en chef de l'opération. Celui-ci n'a aucune expérience, ce qui finit d'inquiéter les Britanniques. L'homme sera-t-il à la hauteur ? Logisticien hors pair, diplomate apprécié, il n'a jamais connu l'expérience du combat. L'assentiment des

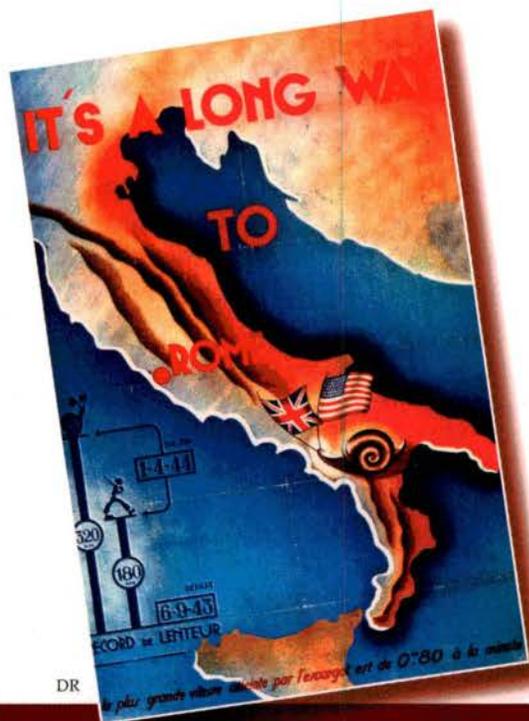
Roosevelt devant le Congrès suite à l'attaque de Pearl Harbor. Avant comme après l'attaque japonaise, la priorité pour le président américain reste l'Europe et l'Allemagne d'abord. Malgré la loi de neutralité votée en 1939 par le Congrès, Roosevelt, investi pour un troisième mandat en janvier 1941, promet par écrit lors de la conférence ABC avec Churchill d'apporter une aide conséquente à l'Angleterre isolée.



Alliés de l'Ouest aux exigences territoriales de Staline (Pologne, Pays baltes, Finlande) est un facteur surprenant.

Reste que Téhéran marque un tournant décisif dans la guerre. Staline, Roosevelt et Churchill s'entendent pour un débarquement en France sur les côtes ouest pour le 1^{er} mai 1944, appuyé par une deuxième assaut sur les côtes méditerranéennes : *Overlord* et *Anvil* sont nées, mais les Français sont pour le moment tenus à l'écart.

Affiche de propagande allemande qui insiste sur la lenteur de la progression alliée en Italie. La combativité des soldats de l'Axe fait craindre le pire aux Alliés pour *Overlord*. L'exploitation est en effet rendue difficile par une série de verrous qui résistent. L'opération *Husky* est la dernière tentative périphérique des Alliés et met en lumière les tensions entre Américains et Britanniques.



La France combattante

Poursuivre la guerre : tel est l'unique but de Charles de Gaulle, chef contesté de la France libre. Il veut remettre la France dans la guerre et comprend vite que son indépendance est en jeu : « *Cependant, devant l'énormité des ressources américaines et l'ambition qu'avait Roosevelt de faire la loi et de dire le droit dans le monde, je sentais que l'indépendance était bel et bien en cause* ». Le général de Gaulle par cette profession de foi évite ainsi le rôle de simple auxiliaire des Etats-Unis.

Si Churchill hésite à faire participer les Français au Jour-J, Roosevelt ne veut pas en entendre parler. Il pense d'ailleurs qu'il saboterait ses relations avec Vichy s'il reconnaissait la France libre. De surcroît,

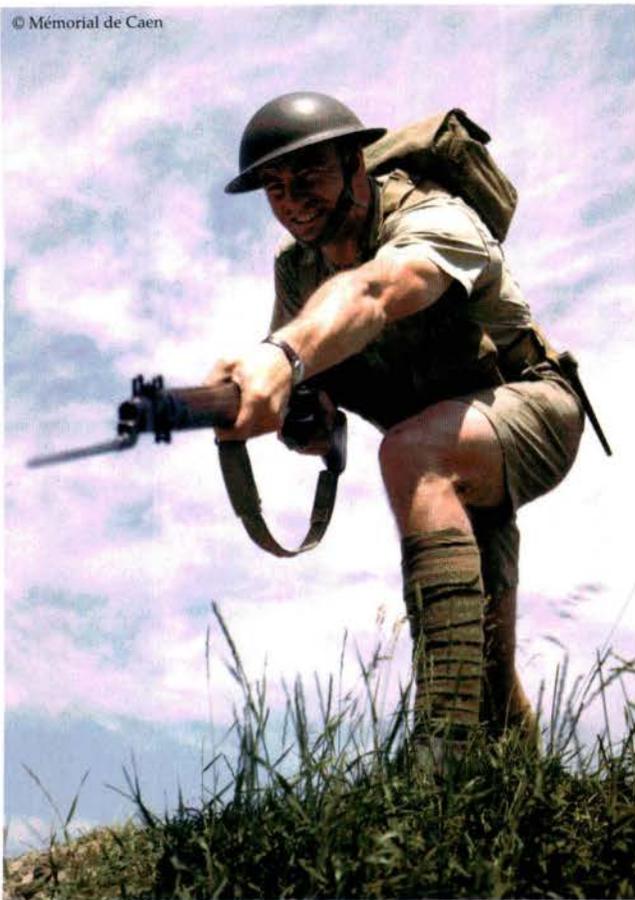
Le SHAEF

Lors de la conférence interalliée de Casablanca, les Alliés décident de créer une structure capable d'organiser et de planifier un futur débarquement à l'Ouest : le COSSAC (*Chief of Staff to Supreme Allied Commander*) dont le Britannique Morgan est le premier commandant. Sa double mission prévoit la mise en place d'un système de diversion pour que les Allemands déplacent leurs troupes vers le Pas-de-Calais et une opération pour soulager l'URSS. Sans réel pouvoir décisionnaire, le COSSAC est transformé et Eisenhower en est nommé commandant en chef en décembre 1943.

En janvier 1944, il le transforme en SHAEF (*Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force*). On voit dans cette organisation toute

l'habileté des Américains qui équilibrent les responsabilités en plaçant la 1^{re} armée américaine de Bradley sous le commandement de Montgomery et ménagent ainsi les susceptibilités.





Le « Tommy » britannique est le symbole de la combativité de la Grande-Bretagne. Pourtant, ses succès sont essentiellement défensifs. Il s'illustre malgré tout lors de la bataille d'El Alamein, seule victoire offensive entièrement anglaise. Exsangue, l'armée britannique se refuse à déployer en masse ses soldats sans être sûre d'obtenir une supériorité numérique écrasante. Le spectre des grandes saignées de la Première Guerre mondiale est encore dans tous les esprits.

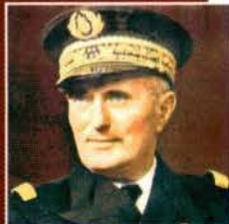
le président américain fait montre d'une grande méfiance à l'égard du Français qu'il juge dangereux : « De Gaulle a l'intention d'établir en France un gouvernement d'un seul homme. Je ne puis imaginer un homme qui m'inspirerait une plus grande défiance. Toute son organisation fourmille d'espions policiers. Pour lui sa liberté de parole se ramène à sa propre liberté d'agir... sans être critiqué. Comment pourrait-on avoir confiance entière dans les forces qui le soutiennent ? Et puis, il appartient corps et âme aux Anglais » (Elliott Roosevelt, *Mon père m'a dit*).

Si l'opération *Torch* avait offert la victoire aux Alliés, elle soulève au moment des congratulations un imbroglio politique dont les Français semblent être l'épicentre. C'est pourtant à Alger qu'émerge le pouvoir légitime. L'expérience Darlan chapeauté par les Etats-Unis prend fin avec l'assassinat de l'amiral le 24 décembre 1942. Soutenu par les Américains, Giraud se présente comme Commandant civil et militaire en Afrique du Nord. Eisenhower, à cette occasion, prévient son président que Giraud « n'a pas la moindre, je le répète, pas la moindre perspicacité politique ». Sous la pression de Churchill, Roosevelt consent à rencontrer de Gaulle.

Le chef de la France libre n'a alors qu'un seul objectif : faire en sorte que les Français jouent leur rôle, légitime à ses yeux, dans la libération. Au moment où se décide *Overlord* à Téhéran, il élargit le Comité français de la Libération nationale (CFLN) à la Résistance (novembre 1943), il réunit une « Assemblée consultative », composée de résistants et de parlementaires, qui doit préparer la libération, mettre en place la réorganisation des pouvoirs publics, les modalités de l'épuration et de la reconstitution d'une armée française.

« L'expérience Darlan »

Ayant toujours refusé que la flotte française passe au service de l'Allemagne, l'amiral Darlan irrite au plus haut point les Allemands qui exigent le retour de Laval, plus conciliant et prêt à entrer dans la phase ultime de la collaboration. Le maréchal Pétain renvoie ainsi Darlan le 18 avril 1942 sous la pression allemande. Négociant son départ, il garde le commandement en chef des forces militaires. S'il n'exclut pas l'idée de victoire alliée, l'amiral Darlan pense que les Allemands sont toujours en mesure de faire basculer définitivement le sort des armes. Capitulant après la réussite de *Torch*, il devance Giraud resté à l'écart des opérations et se retrouve seul interlocuteur avec les Alliés. Se proclamant Haut-commissaire en Afrique il fait entrer l'Afrique du Nord dans le camp allié. Malgré une opinion publique défavorable, les Américains voient dans ce retournement l'occasion de sauver des vies et de mettre au premier plan un concurrent direct à Giraud et à de Gaulle, mais Darlan est assassiné le 24 décembre 1942.



Les hommes forts de la France libre (ici en août 1944 à Paris). De Gaulle à Londres veut poursuivre la guerre à tout prix. Il est pourtant contesté par Roosevelt mais s'imposera au président des Etats-Unis. Philippe de Hauteclocque, dit Leclerc, mène les combats de la France libre de l'Afrique à Strasbourg. Il poussera son extraordinaire expédition jusqu'au nid d'aigle. Son patriotisme intransigeant lui vaut la colère de ses homologues américains.





Staline, Roosevelt et Churchill lors de la conférence de Téhéran. C'est la première fois que les « trois grands » se réunissent. Staline y arrive en position de force alors que l'Armée rouge vient de reprendre Stalingrad et Kiev. Il fait peser la menace d'une paix de compromis avec Hitler pour forcer les Anglo-saxons à hâter l'ouverture d'un second front en Europe. Les Français sont encore une fois écartés des grandes décisions stratégiques.

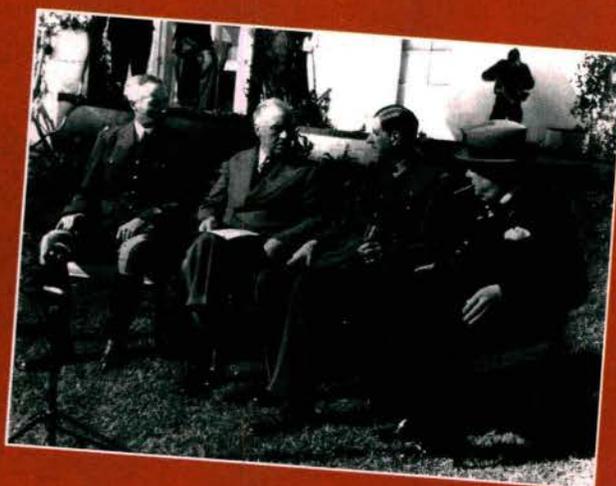
De Gaulle s'impose auprès de ses deux alliés. Tenu à l'écart de l'opération *Torch*, il est informé des opérations *Overlord* et *Anvil*. Le général veut une participation maximale des Français mais ses forces sont faibles (80 000 hommes en Tunisie, 110 000 en Italie, 250 000 sont prévus pour *Anvil*) et disparates (Français d'Algérie, « indigènes », Maghrébins, hommes d'Afrique occidentale et évadés). La célèbre 2^e DB qui doit intervenir en Normandie est elle aussi une mosaïque d'unités : anciens du Tchad, évadés de France, corps franc d'Afrique, républicains espagnols



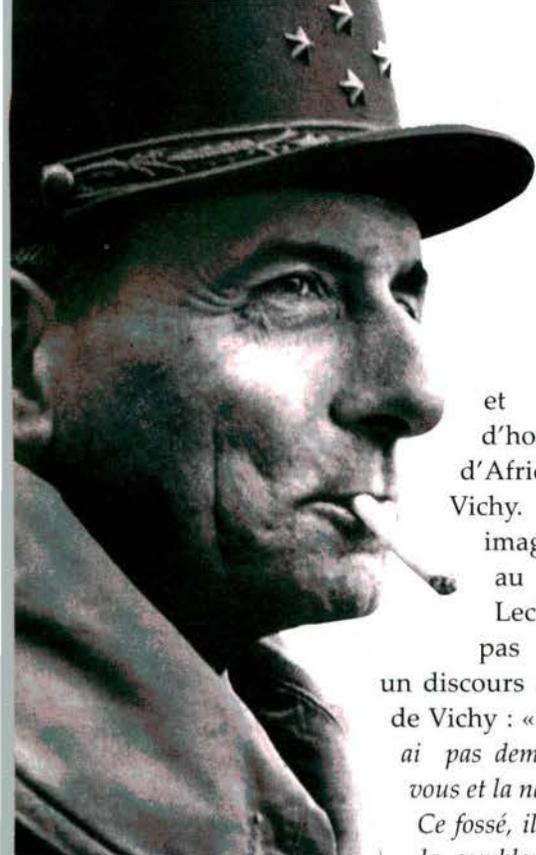
Les Etats-Unis imposent leur puissance industrielle dans cette guerre du matériel. Dans le cadre de la loi prêt-bail, ils approvisionnent l'URSS et la Grande-Bretagne avec une nouvelle génération de chars, plus maniables et plus souples d'emploi grâce notamment à une bonne coordination due à l'emploi massif de la radio (qui fait alors défaut aux chars soviétiques).

La conférence de Casablanca : un quatuor part en guerre

La conférence de Casablanca qui se tient du 12 au 24 janvier 1943 est l'occasion pour les Alliés anglo-saxons de réunir les deux chefs français qui se disputent la légitimité du pouvoir (de Gaulle et Giraud) et de fixer les priorités stratégiques en Europe. La réunion des deux chefs français est un véritable casse-tête pour Roosevelt et Churchill. De Gaulle, en effet, refuse de rencontrer Giraud et consent à se rendre en Afrique du Nord sous la pression et les menaces de Churchill. Pour le chef de la France Libre, la tâche est pénible eu égard au soutien indéfectible de Roosevelt à Giraud. Malgré une poignée de main, certes glaciale, entre les deux Français, aucun accord n'est trouvé. Roosevelt, vivement critiqué par l'opinion américaine pour son soutien à Darlan, a besoin d'une réconciliation entre les deux Français. Au terme de vives discussions, les quatre parviennent à un accord qui prévoit la reddition sans condition des puissances de l'Axe, un soutien à l'URSS, l'invasion de la Sicile et de l'Italie dès la fin des hostilités en Tunisie et une direction conjointe de de Gaulle et de Giraud sur les forces françaises en guerre. Le voyage d'un mois de Giraud aux Etats-Unis laisse les mains libres à de Gaulle. Giraud est nommé commandant en chef le 8 novembre 1943. S'obstinant à garder pour son usage exclusif l'ex-service de renseignement de Vichy, indépendant du CFLN et qui avait participé à la lutte contre la Résistance, le CFLN prend la décision de retirer à Giraud son poste de commandant en chef des forces françaises le 7 avril 1944. Refusant le poste d'inspecteur général des armées qui lui est proposé, Giraud préfère se retirer.



Giraud, Roosevelt, de Gaulle et Churchill à Casablanca. Les tensions entre les deux généraux français irritent au plus haut point le président américain



Jean-Marie de Lattre de Tassigny, appelé « le roi Jean » par les Alliés pour son courage et sa combativité. Lorsque la zone Sud est envahie, il refuse l'ordre de ne pas combattre. Il est arrêté et condamné à 10 ans de prison le 9 janvier 1943 par un tribunal d'Etat de Lyon. Il s'évade et rejoint Londres et le général de Gaulle. Il met dès lors toute sa hargne dans le combat pour la France libre avec pour devise célèbre : « Ne pas subir ».

et pour deux tiers d'hommes de l'armée d'Afrique ayant servi Vichy. On peut aisément imaginer les tensions au sein de la division. Leclerc ne s'y trompe pas lorsqu'il prononce un discours adressé aux anciens de Vichy : « *Messieurs, je ne vous ai pas demandés. Il existe entre vous et la nation un fossé profond. Ce fossé, il vous appartiendra de la combler avec vos cadavres* » (discours de mai 1943). Les

nouveaux chefs des armées françaises viennent d'horizons divers. Ancien officier de Vichy, le général Juin avait participé aux obscures négociations de Berlin en 1941 avec Göring sur le possible accueil en Tunisie des troupes germano-italiennes de Rommel en cas de retraite, mais dès novembre 1942 et l'opération *Torch*, il rallie le camp allié. Il est rejoint par de Lattre suite à l'invasion de la zone Sud. Leclerc enfin, un des premiers gaullistes ralliés, est déjà un héros.

Les Etats-Unis arment et équipent les armées alliées. Ici, une impressionnante colonne de chars de la France libre attend de rejoindre les ports britanniques pour embarquer dans la plus grande opération amphibie de l'Histoire. La plupart de ces soldats n'ont pas revu la France depuis 1940 et la débâcle. Ils sont impatients de prendre leur revanche et de tenir le serment prononcé par Leclerc à Koufra en 1941 : « *Jurez de ne déposer les armes que lorsque nos couleurs, nos belles couleurs flotteront sur la cathédrale de Strasbourg* ».

Un mois avant le débarquement, le CFLN et ses chefs ignorent toujours la date et le lieu de l'opération. Pour le président américain, la gestion de l'après-guerre se fera par les urnes et par conséquent aucune reconnaissance n'est promise au CFLN et au Gouvernement provisoire institué le 3 juin par l'Assemblée consultative. Eisenhower doit superviser l'administration française et fournir des billets de « monnaie additionnelle ». Imposé par Eisenhower, de Gaulle n'est averti que le 4 juin des modalités du débarquement. Ce même jour, de Gaulle approuve le plan militaire américain mais il refuse qu'Eisenhower s'adresse au peuple français : « *Vous, une proclamation*

Les Britanniques mettent au point les fameux LCV/P (Landing Craft Vehicle, Personnel), embarcations transportant des véhicules et des troupes pour faciliter les ravitaillements sur les plages conquises. La mer démontée rend la manœuvre très périlleuse.



29



au peuple français ? De quel droit ?... » Estimant que la France serait réoccupée sur le modèle italien et non « libérée », de Gaulle prononce le 6 juin 1944, huit heures après celui des Américains, un de ses meilleurs discours et scelle la participation de la France dans le combat final : « *La bataille suprême est engagée ! Après tant de combats, de fureurs, de douleurs, voici venu le choc décisif, le choc tant espéré. Bien entendu c'est la bataille de France [...]. Derrière le nuage si lourd de notre sang et de nos larmes voici que reparaît le soleil de notre grandeur.* »

Le secret des armes : la suprématie alliée

A la veille du Jour-J, les Alliés déploient une masse matérielle jamais égalée dans l'Histoire. Au niveau quantitatif, la supériorité alliée semble indéniable. Le char allié le plus utilisé à cette époque est le M4 Sherman, mécaniquement fiable, rapide, facile à manœuvrer et dont les chenilles en caoutchouc sont plus résistantes que celles des Panzer. Mais ses défauts majeurs restent son faible armement et un blindage insuffisant.

Les Alliés compensent cette infériorité qualitative par la grande mobilité de leurs armées et notamment de l'*US Army*. Les divisions motorisées sont l'atout maître mais qui ne vaudra que durant l'après bataille

L'*Allied Military Government of Occupied Territories* est un gouvernement militaire d'occupation. Formé d'officiers américains et britanniques, il a en charge l'administration des territoires libérés en attendant la formation d'un pouvoir légitime sorti des urnes. Ce système est mis en place en Italie après les débarquements en Sicile et dans le Sud du pays. Roosevelt qui souhaite l'imposer à la France se heurte au général de Gaulle qui, en créant à Londrés le Comité Français de la Libération Nationale puis le Gouvernement Provisoire de la République Française, se dote de deux armes redoutables qui annihileront les desseins américains. Le projet AMGOT en France devait notamment mettre en circulation des billets de banque appelés « billet drapeau » et libellés en franc privant ainsi la France de son droit régalien. Ce « gouvernement » prévoyait également de régir les affaires civiles et les tribunaux faisant de la France un pays sous tutelle américaine.

En reconnaissant la légitimité du GPRF Roosevelt abandonne l'idée d'AMGOT en France.

de Normandie car sur les plages et dans le bocage, les Alliés seront entravés durant sept semaines.

« *Si tu vois un avion noir c'est les Américains, un avion blanc c'est la Royal Air force, pas d'avion c'est la Luftwaffe* ». Cette blague lancée ironiquement par les Allemands témoignera de leur très faible capacité de combat aérien. Les Allemands s'étaient brisés sur la RAF lors de la bataille d'Angleterre puis avaient échoué lors du Blitz. Ils s'effondreront en juin 1944. Ils perdent également la maîtrise du soutien au sol dans lequel ils avaient été les pionniers. Le temps du Junker Ju.87 Stuka est bien révolu. A l'été 1944, le P-47 Thunderbolt américain est le meilleur avion d'appui au sol.

Mais la grande innovation du Débarquement reste sans conteste les barges de débarquement à faible tirant d'eau. Les Britanniques mettent au point les LST

Le P-47 est l'un des avions alliés les plus produits de l'Histoire avec 15 000 exemplaires. Les Allemands furent les pionniers dans la maîtrise du soutien au sol avec le célèbre Stuka. Les Américains répliquent avec un avion pouvant atteindre des vitesses phénoménales en piqué. Ses huit mitrailleuses ne laissent aucune chance à ses proies.





(*Landing Ship Tank* ou navires de débarquement pour blindés) et les LCT (*Landing Craft Tank* ou barges de débarquement) qui permettent aux Alliés de projeter hommes et matériel en même temps.

Le renseignement : clef du succès ?

Le matériel et la logistique sont des éléments fondamentaux dans les préparatifs du Débarquement, mais le renseignement et le secret vont faire basculer le sort des armes. A la veille du 6 juin 1944, les Allemands sont sourds et aveugles : ils n'ont plus la capacité aérienne des premières années de guerre et sont incapables de lancer des reconnaissances aériennes. En outre, leurs services de renseignement n'arrivent plus à décrypter les communications alliées car tous les agents infiltrés en Grande-Bretagne sont soit capturés et enfermés soit retournés par les services secrets anglais. De leur côté, les Alliés bénéficient de photographies aériennes très détaillées, d'informations capitales fournies par la Résistance française et par l'énorme travail de décryptage des codes de radio allemands grâce au système *Ultra*. La capacité pour les Alliés de lire les messages issus d'*Enigma* ne sera révélée qu'en 1974 ! Toutefois, les informations recueillies sont du

L'arsenal aérien américain dans toute sa puissance. Le B-17 « forteresse volante » est peut-être le plus connu et le plus destructeur des bombardiers de la Seconde Guerre mondiale. Sorti des firmes Boeing, ce bombardier à grand rayon d'action est de tous les théâtres d'opération (Pacifique, Europe, Méditerranée). Ses puissants raids de bombardements stratégiques détruisent les usines militaires allemandes comme celles de Messerschmitt à Wiener-Neustadt près de Vienne en 1943. Ses protections et son système de défenses lui permettent de contrer les chasses allemandes ou japonaises.

domaine stratégique et non tactique, car *Ultra* ne marche que si les Allemands stoppent l'utilisation des liaisons téléphoniques terrestres. Les Alliés seront ainsi incapables de détecter les préparatifs de la contre-offensive des Ardennes en décembre 1944.

Le but pour les Alliés est de maintenir les Allemands dans le flou le plus total et de les tromper sur le lieu et la date du débarquement. Pour ce faire, ils lancent l'opération *Fortitude* qui doit faire diversion en faisant croire aux Allemands que le débarquement aura lieu dans le Pas-de-Calais. Cette opération d'intoxication est divisée en deux : l'opération *Skye* menée par les Britanniques doit détourner l'attention des Allemands vers la Norvège, alors que l'opération *Quicksilver* menée par les Américains doit tromper l'ennemi sur un probable débarquement dans le sud de Calais. Les Alliés détournent ainsi l'attention des Allemands grâce à la multiplication des vols de reconnaissance et

de bombardements dans le Nord de la France. La rumeur d'une invasion dans cette région se propage comme un feu follet. Les Alliés créent une véritable armée fantôme placée sous le commandement d'un personnage bien connu des Allemands pour son tempérament

Pour la réussite d'*Overlord*, les Alliés misent sur la puissance de feu. Les Britanniques acceptent ainsi de fournir l'essentiel des forces de bombardement naval. Dès janvier 1944, l'amiral britannique King détache plusieurs croiseurs, cuirassés et destroyers afin de renforcer la flotte de débarquement et de détruire les batteries ennemies. Ici, deux mitrailleurs de la Royal Navy participent à un entraînement de lutte anti-aérienne.

© Mémorial de Caen



« La victoire totale ou rien » affirme Eisenhower à ses « anges aux figures sales ». Les paras vont bientôt embarquer pour le saut dans l'inconnu qui deviendra le premier assaut d'une opération gigantesque. Ils appartiennent à la 101^e division aéroportée, les fameux *Screaming Eagles*.



agressif : le général Patton. En outre, ils mettent sur pied de fausses installations, de faux aérodromes, de faux chars et de fausses pièces d'artillerie. A cette supercherie se greffent des éléments humains bien réels pour finir de tromper l'ennemi : la 1^e armée canadienne et la 3^e armée américaine qui sont placées en renfort face à Calais.

Contrairement au raid sur Dieppe, les Alliés ont fait un travail de cartographie extraordinaire, ne laissant rien au hasard. Le Cotentin est choisi car il est à l'abri du vent et offre une navigation plus aisée pour les navires et les barges de débarquement. Le Calvados présente des plages de sable et les réseaux routier et ferré de l'arrière pays sont propices à une percée.

La première date est elle aussi mûrement choisie. Contrairement aux autres débarquements, *Overlord* se fera de jour pour la réussite des bombardements aériens et navals. La marée qui monte à l'aube doit permettre aux Alliés de détruire les obstacles et aux barges d'arriver le plus près possible des plages pour ensuite se retirer dans encombre. La deuxième marée montante en fin d'après-midi doit servir au mieux les renforts.

Faute de barges suffisantes, le débarquement initialement prévu pour mai est reporté au mois de juin. Le 4 juin, une forte perturbation oblige les Alliés à différer une nouvelle fois l'opération. Ce sera le 6 juin, jour qui offre une accalmie météorologique, ou dans un mois. Le 5 juin à 4h15 du matin, Eisenhower dit : « OK, on y va ! »... ■

Un jeune britannique se divertit du passage d'une colonne américaine... à moins que ce ne soit l'inverse ! La cohabitation entre Britanniques et Américains n'est pas sans causer de problèmes plus ou moins graves. En fait, la venue massive des GI's est un véritable casse-tête pour les autorités britanniques qui doivent composer avec les exigences militaires et les réticences de la population civile parfois excédée par des différences culturelles qu'elle juge trop importantes.



Pourquoi bombarder la France ?

Les états-majors allemands et alliés mettent au point les bombardements stratégiques pour terroriser les populations civiles et affaiblir l'ennemi en détruisant son potentiel industriel et militaire.

La multiplication et l'intensification des bombardements alliés proposent une stratégie plus classique basée sur la destruction préventive des défenses adverses et des nœuds de communication routiers et ferrés. Les premiers raids de la RAF dès 1940 avaient pour cibles privilégiées les ports français qui abritaient les bâtiments de la *Kriegsmarine*. A partir de 1943, les raids alliés se multiplient contre les gares de triage, les convois et les locomotives. A partir du moment où *Overlord* désigne la France comme enjeu militaire primordial, les raids s'intensifient et deviennent plus meurtriers et dévastateurs.

Les attaques aériennes augmentent véritablement durant les premiers mois de 1944 (90 bombardements sur Le Havre en janvier). Pour le seul mois de mai, 1280 bombardements sont lancés sur la France. L'objectif principal est de désorganiser à l'avance les mouvements de la Wehrmacht pour l'empêcher d'amener des renforts en Normandie. Pour maintenir les Allemands dans le flou quant à la localisation précise du débarquement, toute la

France est bombardée. De janvier à mai 1944, la moitié du tonnage de bombes est déversée sur le Nord et le Pas-de-Calais où stationnent les réserves stratégiques blindées allemandes. Pour autant, les cibles privilégiées restent le mur de l'Atlantique et les sites de lancement des V1 et V2. Mais ces bombardements opposent deux logiques. Les Normands comme les Français dans leur ensemble attendent avec impatience le débarquement tout en le redoutant. Les populations espèrent que les Alliés enfonceront les défenses allemandes rapidement afin de souffrir le moins possible de la bataille. Mais à la veille du Jour-J, ces populations ignorent que leurs villes sont des cibles tactiques.

La ligne de conduite d'Eisenhower répond en fait à deux idées-forces. Le SHAEF considère que le débarquement est techniquement difficile et trop aléatoire pour prendre des risques supplémentaires. Déjà au mois de mai 1944, il avait accepté, sur l'insistance de Londres et d'Alger, l'idée d'opérations de guérilla menées par le maquis car elles offraient alors deux avantages : elles participaient à la désorganisation des Allemands grâce à des actions régionales et faisaient oublier pour un temps le « jourjisme » obsessionnel de la Résistance, qui faisait prendre un maximum de risques à ses membres, aux populations civiles et aux plans d'*Overlord*. Mais partant du principe que les futures actions de soutien et de préparation de la Résistance intérieure seraient sûrement négligeables, les chefs alliés optent pour les bombardements stratégiques, à leurs yeux bien plus efficaces que les sabotages.

Pour les Anglo-Saxons qui misent tout sur la puissance de feu, le choix des bombardements systématiques part d'un double postulat. Il s'agit d'économiser la vie des *Boys* et de gagner du temps en pilonnant les cités normandes afin de gêner les forces allemandes stationnées près de la côte. Montgomery avait d'ailleurs prévu dès le mois d'avril 1944 que Caen devait être massivement bombardée si elle ne pouvait être capturée le Jour-J, enlevant ainsi l'avantage que les Allemands pouvaient retirer d'un tel nœud de communication.

Quel est le bilan de ces bombardements ? Il est en réalité limité pour deux raisons. La Résistance intérieure, à la grande surprise des Alliés, tient toutes ses promesses dans les actions de sabotage

Pertes civiles (avril-mai 1944)



Dates	Villes	Pertes civiles
18-19 avril 1944	Rouen	850
21 avril	La Chapelle (région parisienne)	641
26-27 mai	Amiens	385
	Région parisienne	240
	Lyon	600
	Saint-Etienne	870
	Nice	316
	Nîmes	260
	Marseille	1976
31 mai	Rouen	1000

et de harcèlement de l'ennemi et par de tels actes, forcera des Allemands aux abois à prendre des mesures meurtrières et barbares pour sauvegarder à tout prix leurs lignes de communication. L'état-major allié reconnaîtra l'importance stratégique de ces entraves. Si certains sites sont écrasés sous les bombes, d'autres au contraire restent intacts et demeurent opérationnels. Ces grandes différences se feront sentir dès les premières heures du débarquement, lorsque les Alliés trouveront sur les plages, notamment à Omaha beach, des objectifs aériens pourtant prioritaires mais en parfait état. Enfin, ces bombardements, qui se poursuivront après le Jour-J, mettent en lumière l'approximation des largages. Cela sera notamment le cas le 6 juin à Caen, où 400 civils périront sous les bombes de l'*US Air Force*. On estime à 50 000 le nombre de civils tués par les bombardements alliés durant toute la guerre. Au regard des moyens engagés dans ces campagnes de bombardements, les résultats sont particulièrement faibles et les pertes civiles bien trop importantes.

Les chefs alliés n'ont jamais ignoré les dommages qu'allaient causer ces actions sur les populations civiles. C'était cela la guerre, et tel serait le prix à payer pour s'assurer la réussite d'*Overlord*. ■

Un B-24 *Liberator* américain est déchiqueté par la DCA allemande lors d'un raid sur la France en 1944.



© National Archives

Bombardements stratégiques alliés (avril-mai 1944)



13 avril	Série d'attaques tactiques des forces alliées contre les batteries côtières allemandes en Normandie.
15 avril	Les systèmes de transports allemands sont désignés comme objectifs prioritaires des bombardiers alliés.
21 avril	La RAF bombarde les gares de triage et les entrepôts ferroviaires de Juvisy, de Noisy-le-Sec et de Tergnier (4 000 tonnes de bombes).
3-4 mai	Raid nocturne de la RAF contre les dépôts militaires du camp de Mailly, les magasins aéronautiques de Montdidier et un dépôt de munitions à Châteaudun.
7 mai	Raid de la 9 ^e force aérienne américaine contre la gare de triage de Charleville-Mézières.
9 mai	Raids alliés massifs en préparation au débarquement : bombardement allié sur l'usine SRO d'Annecy. Bombardement sur Le Havre qui permet de détruire la batterie de 380 du Grand Clos. La 8 ^e force aérienne américaine bombarde les aérodromes de Laon, Thionville, Saint-Dizier, Orléans, Avord, Juvincourt, Bourges et Florennes en Belgique.
11 mai	Raids de la 9 ^e force aérienne américaine contre les aéroports du secteur de Caen.
21 mai	Opération <i>Chattanooga</i> : attaques systématiques contre les trains en Allemagne et en France.



La Résistance intérieure

Un engagement total

Par **Boris LAURENT**

L'assaut allié sur les côtes normandes et provençales va bénéficier d'un formidable travail de sape et de renseignement mené par la Résistance française. Bien que mal armés, en sous-effectifs et attirant de surcroît la méfiance de leurs alliés, les réseaux français vont s'engager dans des actions tous azimuts.

Entre discorde et union

Malgré quatre années d'occupation et l'invasion de la zone Sud par les Allemands, les maquis français sont minoritaires. Peu de Français prennent le risque de s'engager dans la clandestinité et de supporter les risques mortels qu'une telle insoumission leur fait courir. Constamment harcelés par l'ennemi, infiltrés par ses services de renseignement, dénoncés par les collaborateurs, les mouvements de la Résistance sont atterrés lorsque Churchill fait reporter le débarquement à plusieurs reprises. Ces déceptions répétées ne sont pas pour autant un frein au mouvement et le chemin parcouru par la Résistance française est exceptionnel.

Mais l'unité reste à faire. Le 3 juin 1942, le Comité national français (instance qui tient lieu de gouvernement de la France libre) crée la France combattante qui regroupe « l'ensemble des ressortissants français où qu'ils soient, et des territoires français qui s'unissent pour collaborer avec les Nations Unies dans la guerre contre les ennemis communs » (décret du général de Gaulle).

La cohésion de la Résistance française n'est pas évidente. Mêlant gaullistes, communistes et « ni-ni » (ni communistes et ni gaullistes), les rangs

« Pour les fils de France [...] le devoir simple et sacré est de combattre par tous les moyens [...] il s'agit de détruire l'ennemi ».

Charles de Gaulle

de l'insurrection sont également grossis par des nouveaux arrivants suscitant la méfiance des anciennes formations résistantes. En effet, les « vichysto-résistants » (terme cher à Jean-Pierre Azéma) intègrent l'Organisation de la Résistance Armée (ORA) formée au printemps 1943 suite à l'invasion de la zone Sud.

La politique de plus en plus collaborationniste de Vichy gonfle finalement les rangs du maquis et des mesures impopulaires comme le Service du Travail Obligatoire poussent les jeunes Français à entrer dans la clandestinité et à prendre les armes, que ce soit au sein de l'Armée secrète ou des FTP.

La volonté de représentativité et de cohésion s'exprime le 27 mai 1943 lorsque Jean Moulin, envoyé par de Gaulle, crée à Paris le conseil national de la Résistance. Il s'agit là d'un phénomène inédit dans l'Europe occupée, dont va bénéficier la France. La première réunion du CNR rassemble huit représentants des mouvements de résistance, six des partis politiques et deux pour les centrales syndicales. Pour Robert Chambeiron, collaborateur de Jean Moulin, cette réunion démontre aux Américains qu'ils ne peuvent plus douter de la légitimité de de Gaulle. Le CNR est au départ un organe consultatif mais au fur et à mesure que l'idée d'un débarquement se précise, son rôle est de plus en plus politique produisant une certaine cacophonie entre les différents partis sur les

Programme du Conseil National de la Résistance (préambule)

grands axes stratégiques. C'est après la capture et la mort de Jean Moulin qu'est créé un bureau exécutif, « sécurisé » et composé de cinq membres. Ce bureau du CNR, mené par Georges Bidault, charge le Comité d'Action Militaire (COMAC) le 13 mai 1944 de coordonner et d'organiser la chaîne de commandement des FFI, le tout étant relayé par différents comités éparpillés sur le territoire. De Gaulle avait tenté par son ordonnance du 10 mars 1944 de limiter les pouvoirs du COMAC, à ses yeux peu manœuvrable car trop lié aux mouvements de résistance et donc aux partis politiques, mais sa directive fut peu suivie par ses représentants qui préfèrent composer avec les mouvements de la résistance intérieure.

Le maquis est une forme de résistance armée. Les « maquisards » forment une « armée » très hétéroclite, grossissant leur rang avec de jeunes gens venus de tous les horizons. Sans formation militaire, ils optent pour des tactiques de guérillas dont le but est de harceler l'occupant tout en évitant la confrontation directe. Cette asymétrie du combat n'est pas sans poser de problèmes. L'image témoigne d'un armement hétérogène constitué de prises de guerre, d'armes légères (armes de poing) mais aussi de matériel parachuté par les Alliés. Obligés de se cacher, les maquisards ont des conditions de vie très difficiles.

« Cette mission de combat ne doit pas prendre fin à la Libération. Ce n'est, en effet, qu'en regroupant toutes ses forces autour des aspirations quasi unanimes de la Nation, que la France retrouvera son équilibre moral et social et redonnera au monde l'image de sa grandeur et la preuve de son unité.

Aussi les représentants des organisations de la Résistance, des centrales syndicales et des partis ou tendances politiques groupés au sein du CNR, délibérant en assemblée plénière le 15 mars 1944, ont-ils décidé de s'unir sur le programme suivant, qui comporte à la fois un plan d'action immédiate contre l'oppresser et les mesures destinées à instaurer, dès la Libération du territoire, un ordre social plus juste ».

Adopté dans la clandestinité le 15 mars 1944

Le CNR ne s'arrête pas à des objectifs militaires. Un programme politique est élaboré le 15 mars 1944 via une « Charte » montrant fermement aux Alliés anglo-saxons la volonté de faire respecter la souveraineté française à l'issue du débarquement. Ce programme d'action de la Résistance a pour leitmotiv le rétablissement des libertés démocratiques fondamentales, garantes d'une « véritable démocratie

Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES





3-4 avril	Sabotage de la ligne à haute tension de 150 000 volts reliant Saint-Étienne à Roanne. Les radars allemands sont hors service jusqu'au 13 avril.
6 avril	Sabotage de l'usine de roulements à billes Timken, près de Paris. La production est stoppée.
18 avril	La résistance savoyarde détruit des pylônes et coupe des aiguillages entre Aiguebelle, Épierre et Saint-Rémy.
24-26 avril	Bataille du plateau du Vercors. Les maquisards repoussent plusieurs attaques menées par la Milice française et les troupes allemandes (janvier-avril). Le maquis sera anéanti en juillet par les soldats allemands et les miliciens français. L'opération a engagé en tout 15 000 soldats allemands et suppléants français et 4 000 maquisards français. Plus de 600 résistants sont tués, 201 civils sont exécutés en représailles et 41 autres sont déportés. 573 maisons sont détruites.
13 mai	Sabotage l'usine Lorraine-Dietrich, produisant des canons auto-propulsés dans les Pyrénées.
17 mai	Sabotage des pylônes de lignes à haute tension près de Vienne.
22 mai	Sabotage l'usine hydroélectrique de Bussy.
23 mai	La radio de Paris annonce que le réseau de chemin de fer est totalement désorganisé.
26 mai	Sabotage d'une usine hydroélectrique qui ravitaille l'arsenal de Tulle.
30 mai	Sabotage des équipements de la houillère Decazeville.
31 mai	Sabotage réussi de l'arbre moteur des laminoirs de l'usine Duralumin de Rive-de-Gier dans la Loire.
5 juin	Le maquis breton reçoit l'ordre de commencer les sabotages sur une grande échelle.
6 juin	Exécution des plans de sabotage prévus pour retarder l'arrivée des renforts allemands sur le front de Normandie. Dans l'Ain 52 locomotives sont détruites.

économique et sociale » pour la France, et entre directement en conflit avec les projets américains qui doivent faire de la France un territoire momentanément occupé.

La manœuvre politique menée par Jean Moulin tendait également à placer les mouvements de la résistance sous l'obédience de la France libre, c'est-à-dire de Gaulle. Après lui, le CNR se donne un président issu de la Résistance mais libre des décisions d'Alger. Mais tout en marquant sa différence, le CNR se veut loyal vis-à-vis du CFLN compte tenu du nombre de résistants qui se proclament gaullistes.

Ainsi à l'approche du Jour-J, une double mouvement s'opère : à Alger, des chefs historiques de la Résistance sont intégrés au sein du CFLN, tels d'Astier de la

Viguerie ou Frenay, témoignant ainsi leur allégeance à de Gaulle. Le CFLN veut garder le contrôle d'un après-débarquement et place ainsi les FFI sous le commandement du général Koenig, les soustrayant de facto au Comité d'Action Militaire.

L'impossibilité pour les responsables de la Résistance de s'unifier au sein d'un même parti joue en faveur du CFLN et de de Gaulle. En effet, si les trois grands mouvements de la zone Sud (Combat, Libération-Sud et Franc-Tireur) intègrent en janvier 1944 Défense de la France, Résistance et Lorraine au sein d'un « mouvement de libération nationale », les mouvements de la zone Nord préfèrent garder leur indépendance et leur autonomie. En outre, beaucoup de résistants se méfient des partis politiques. Au final,

la France du refus reste marquée à la veille du Jour-J par les clivages politiques et les divergences croissantes quant aux orientations politico-militaires à intégrer à la problématique du débarquement.

Une unité de la Wehrmacht constate les dégâts résultant d'une opération de sabotage. Plusieurs types d'actions sont prévus afin de désorganiser les Allemands à la veille du débarquement. Le Plan bleu donne l'ordre aux résistants de sectionner les lignes électrifiées pour déstabiliser l'occupant. La multiplication de ces actes dans des endroits reculés, comme ici en rase campagne, disperse les forces ennemies.





Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES

Ces quatre maquisards préparent leur prochaine opération. Ils ont un avantage de taille face à leurs adversaires : la géographie qu'ils maîtrisent parfaitement. Mais au départ, les formations hétérogènes et mal organisées se lancent dans la bataille de manière désordonnée. Ce n'est qu'à partir de 1943 qu'elles sont capables de monter des opérations plus « militaires » en concertation avec la France libre et les Alliés anglo-saxons.

son propre camp. A Londres et à Alger, Britanniques et Américains redoutent qu'un soulèvement trop important ne ramène des renforts de l'Est comme cela avait été le cas lors du débarquement en Italie. Ce n'est qu'après l'intervention de groupes de pression anglais, couplée à l'indéfectible volonté de de Gaulle de remettre la France dans la guerre, que les Alliés se rangent à l'idée d'un soulèvement et d'actions de type guérilla. Pour autant, la question de l'articulation entre la libération et le soulèvement reste sans réponse. Le programme monté par Londres et Alger prévoit une série d'actions menées par les délégués militaires des régions nommés par le CFLN depuis Alger. L'historien François Marcot souligne que pour beaucoup de résistants (surtout au sein de l'ORA), la guerre de libération doit être menée par des militaires, les civils étant cantonnés aux actions de ravitaillement ou de renseignement.

Mais la Résistance manque d'armes, même si Churchill favorise les parachutages dès janvier 1944 grâce aux missions Jedburghs. A cela s'ajoute enfin la piètre opinion qu'ont les Américains de la valeur militaire des résistants, considérés comme un futur obstacle dans la gestion d'après-guerre. Les ultimes tentatives de Roosevelt pour éliminer politiquement de Gaulle échouent grâce à l'opposition du comité de

Comment lutter ?

A la veille du Jour-J, la Résistance française est dans l'expectative. Le Débarquement donnera-t-il le signal de l'insurrection ?

Le programme du CNR privilégie sans ambiguïté l'action immédiate. « Née de la volonté ardente des Français de refuser la défaite, la Résistance n'a d'autre raison que la lutte quotidienne sans cesse intensifiée ».

Nonobstant cette farouche volonté d'en découdre avec un occupant qui n'a que trop saccagé la nation, la Résistance est face à un obstacle de taille au sein de

Pour lutter contre la Résistance et le maquis souvent insaisissables, l'occupant utilise des suppléants français. Ici, la tristement célèbre Milice vient d'interpeller dans une action musclée plusieurs membres d'un réseau. La Milice est un des aspects les plus durs et les plus abjectes de la collaboration. Elle s'illustre par sa brutalité, son aveuglement et sa soumission inconditionnelle à l'occupant nazi et à ses méthodes barbares.



Les Jedburghs : l'élite des paras

Dans l'histoire du débarquement et des parachutistes de la France libre, les Jedburghs restent une formation méconnue. C'est en 1943 que le commandement suprême interallié crée les missions Jedburghs composées chacune de cent Français, cent Britanniques et autant d'Américains. Les Jedburghs opèrent en équipes de trois officiers dont un radio. Parachutés de nuit en France, ils doivent rallier les maquis, évaluer leurs besoins en équipements, les armer et les entraîner. Leurs actions ont pour but la neutralisation et la liquidation de l'ennemi dans ses repères les mieux protégés.

En août 1943, le commandant Saint-Jacques, l'un des fondateurs du BCRA (Bureau Central du Renseignement et d'Action), réunit les cent Français et leur annonce leur mission : *« Vous serez les premiers à combattre sur le sol français, mais vous paierez cher ce privilège car 75 d'entre vous mourront au combat dans quelques semaines. Ceux qui survivront n'auront aucun droit particulier, ni prime, ni décoration, ni galon, ni gloire. Quant à ceux qui seront tués, ils le seront dans l'anonymat, la solitude. Ils connaîtront la mort lente, infamante, sous la torture, l'épouvante et jamais personne ne saura ni où, ni quand, ni comment. »*

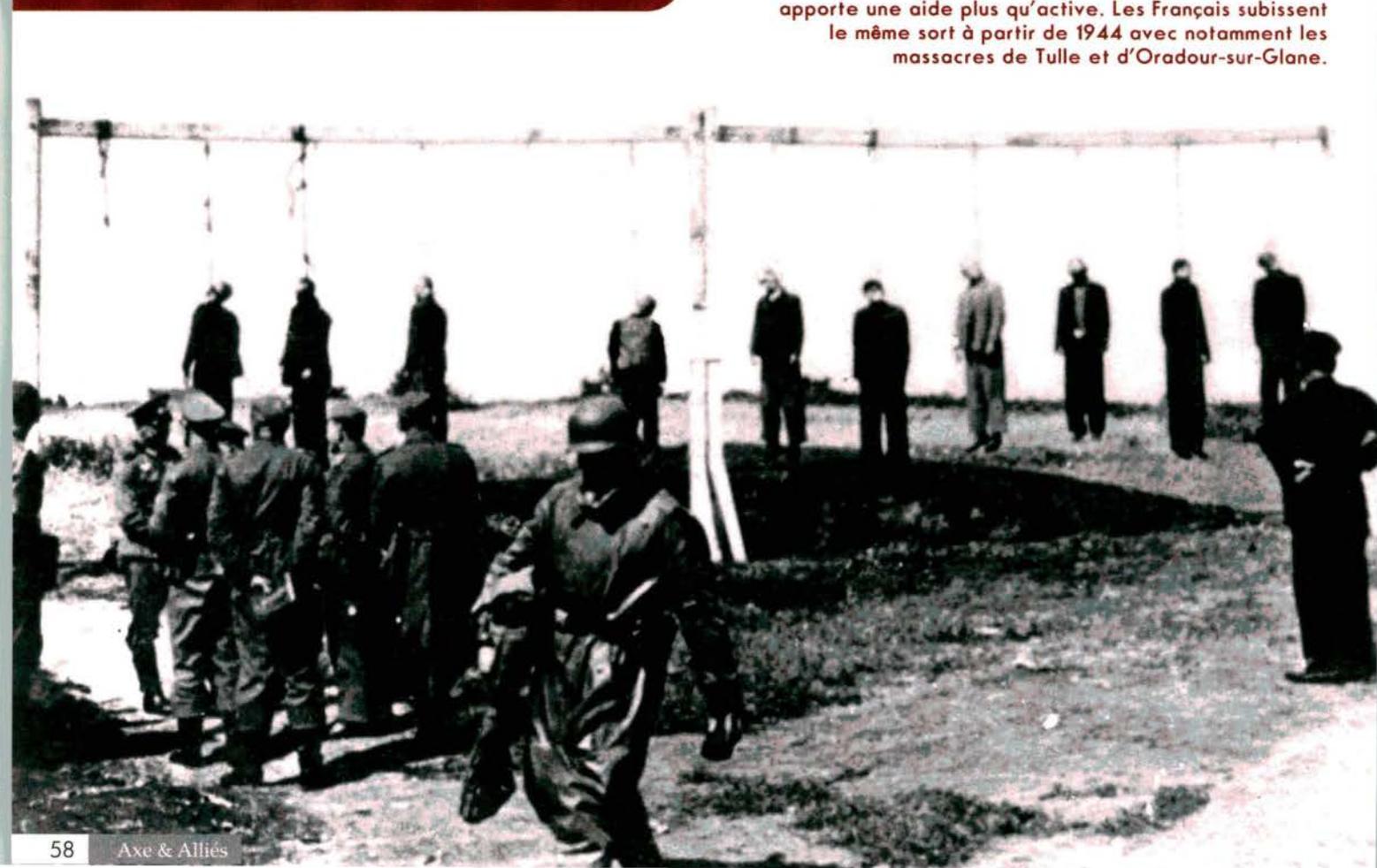
La formation des Jedburghs est l'une des plus poussées des unités d'élite alliées. A un rythme particulièrement dur, les « Jed » pratiquent tous les types de combats et maîtrisent toutes les spécialités : combat rapproché, sabotage, saut en parachute, maîtrise de l'outil radio...

Des maquisards se préparent à « accueillir » une colonne allemande. Impatients de libérer le territoire national, les Résistants n'attendent pas les directives alliées pour se lancer dans des actions tous azimuts. Dès lors, le moindre chemin devient un piège mortel pour les Allemands. Incapables de lutter efficacement contre cette guérilla audacieuse, l'occupant va se livrer à des actes de barbarie qui déshonoreront son uniforme.



Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES

Front de l'Est 1942. C'est en Russie que les Allemands pratiquent l'exécution sommaire et le massacre de masse contre les populations civiles dans des actions appelées « anti-partisanes ». Le but est de terroriser la population civile afin qu'elle stoppe son aide aux maquis. Si les SS s'illustrent dans ce genre d'opérations très « spéciales », la Wehrmacht participe aux opérations de bouclages et apporte une aide plus qu'active. Les Français subissent le même sort à partir de 1944 avec notamment les massacres de Tulle et d'Oradour-sur-Glane.



Ces résistants viennent de détruire une colonne allemande et posent fièrement pour la photo. Le bocage est un terrain idéal pour tendre des embuscades et surprendre l'ennemi car il handicape les unités blindées ou motorisées. Les Allemands reprendront cette technique de combat pour harceler à leur tour les unités alliées engagées dans la bataille de Normandie.



Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES



Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES

Ce Panzer vient d'être abandonné par son équipage qui a préféré rompre le combat. Peu maniable sur un terrain boisé ou constitué de haies (comme le bocage normand), le char devient une proie facile. S'il n'est pas détruit, il peut être en revanche immobilisé et donc perdre sa capacité de combat. Le 5 juin 1944 à 21h15, 210 messages sont lancés pour un passage à l'action. La Résistance française va alors se déchaîner contre les Allemands.

guerre britannique et de l'état-major américain qui s'inclinent devant la reconnaissance quasi-unanime que de Gaulle reçoit de la Résistance française.

Veillée d'arme

Ce n'est qu'à partir de 1943 que la Résistance est vraiment capable de mettre en application les plans militaires en concertation avec la France libre et les Alliés. Plusieurs plans sont prévus : le Plan vert doit paralyser les voies ferrées ; le Plan violet doit couper les lignes grandes distances dans la perspective de renforts allemands en provenance de l'Est ; le Plan bleu doit sectionner les lignes électrifiées ; le Plan « tortue » doit ralentir la progression de la Wehrmacht.

Les nombreux appels des Alliés à l'action poussent beaucoup de résistants à se découvrir et l'annonce d'un débarquement tant de fois repoussé représente l'espoir de la libération.

Les Gaulliens avaient eu l'idée de mettre en place une vaste région libérée par les seules forces françaises dans le Massif central juste après le débarquement en Provence, sous le contrôle du CFLN. Cette idée avait germé suite aux plans américains qui prévoyaient l'occupation pure et simple de la France pour une durée indéterminée. Sans attendre plus longtemps, des résistants lancent des actions contre l'ennemi. En Auvergne, les attaques débutent dès le 20 mai 1944 vers le mont Mouchet. Mais à partir de juin, les maquis

harcèlent l'occupant partout en France. L'asymétrie du combat ne désespère pas pour autant les Résistants qui jouent du terrain et évitent les attaques frontales. Les drames de Tulle puis d'Oradour-sur-Glane témoigneront des risques pris par les Résistants qui par leurs actes souvent héroïques exposeront les populations civiles qui connaîtront à leur tour la barbarie d'un occupant aux abois. Face à un rapport de force trop inégal, Koenig demandera le 10 juin à ce que les maquis « freinent au maximum les actions de guérilla ». Mais les conseils de prudence pèseront peu face à l'enthousiasme de la Résistance qui se jettera corps et âmes dans l'ultime bataille pour libérer le territoire national.

Les 1^{er} et 2 juin 1944, la BBC lance 160 « messages personnels valant instruction d'alerte ». Or à la grande surprise de Koenig, délégué militaire du CFLN en Grande-Bretagne et commandant des FFI, ces messages donnent l'ordre de lancer des actions tous azimuts contrairement aux plans initiaux du CFLN. L'ordre, émis par les services secrets britanniques (SOE) et approuvé par Eisenhower, doit jeter le doute dans l'esprit des Allemands sur le lieu de débarquement et semer la panique. Le 5 juin à 21h15, 210 messages sont lancés pour un passage à l'action. De Gaulle n'est mis au courant que la veille d'*Overlord* mais réagit immédiatement. Le 6, il fait passer son message : « Pour les fils de France [...] le devoir simple et sacré est de combattre par tous les moyens [...] il s'agit de détruire l'ennemi. Cette bataille, la France va la mener avec



La « forteresse Europe »

La stratégie allemande à la veille du Jour-J

Par **Christophe PRIME**

En ce début d'année 1944, les rêves de grandeur de Hitler s'évanouissent avec le recul de ses armées sur les fronts russe, balkanique et italien. Un nouveau front est sur le point de s'ouvrir sur les côtes occidentales de l'Europe. Depuis 1942, l'armée allemande attend de pied ferme le débarquement anglo-américain. Pour beaucoup de nazis convaincus, la survie du III^e Reich va dépendre de l'issue de cette nouvelle bataille. Malgré les défaites et les pertes, l'Allemagne n'en reste pas moins un adversaire redoutable capable de vaincre à tout moment.

L'Allemagne sur la défensive

Sur mer comme dans les airs, les Alliés règnent désormais en maîtres incontestés. Depuis le printemps 1943, Dönitz assiste à la faillite de la tactique de la meute. Devenus gibiers, les *U-Boote* sont traqués de jour comme de nuit par les groupes de destroyers et les bombardiers à long rayon d'action du *Coastal Command*, de plus en plus nombreux. Réfugiés à Cherbourg et au Havre, les flottilles de *Schnelle-Boote* (vedettes rapides lance-torpilles) se risquent de temps à autres pour tenter quelques coups de main. Grâce à

« Si vous pensez qu'ils arriveront par beau temps, en empruntant l'itinéraire le plus court [...] vous vous trompez [...]. Les Alliés débarqueront par un temps épouvantable en choisissant l'itinéraire le plus long... Le débarquement aura lieu ici, en Normandie. »

Rommel (avril 1944)

l'intensification des convois, le corps expéditionnaire américain a pu être transféré en Grande-Bretagne et le 6 juin, les *U-Boote* ne pourront rien contre le formidable barrage *Asdic* mis en place par les Alliés pour protéger l'Armada.

Dönitz ne s'avoue pourtant pas vaincu. L'efficacité des sous-marins est améliorée grâce à de nouvelles innovations techniques tel que le *schnorchel* ou la torpille acoustique, *Saunkönig*, mais ses tentatives pour relancer la guerre sous-marine en Atlantique Nord se soldent par de sanglants échecs, les Alliés trouvant les répliques adéquates.

De son côté, la *Luftwaffe*, garante de l'intégrité de l'espace aérien du Reich, doit maintenir un grand nombre d'escadrilles de chasse sur son sol.

Le *Generalfeldmarshall* Erwin Rommel, héros malheureux des campagnes d'Afrique du Nord, est nommé par Hitler inspecteur général des côtes de la mer du Nord et de l'Atlantique au mois de novembre 1943. Lorsqu'il prend ses fonctions, Rommel est très inquiet de la situation défensive du Reich à l'Ouest. Il visite les fortifications du mur et constate les grandes insuffisances du système défensif allemand sur la façade atlantique. Il doit notamment compenser les lacunes de la Luftwaffe et de la Panzerwaffe par un système de fortifications et de batteries côtières très dense, capable de repousser un assaut sur les plages.



La Wehrmacht recule

Au printemps 1944, la Wehrmacht se bat à un contre six sur le front de l'Est. Si les divisions allemandes font preuve de grandes qualités défensives et remportent de précieux succès, le temps fait son œuvre et les coups de boutoirs répétés de l'Armée rouge obligent Manstein et Schörner à évacuer l'Ukraine et les Carpates. Le groupe d'armées Nord est parvenu à se maintenir sur le Dniepr supérieur. En Italie, la prise de Cassino, le 17 mai 1944, a précipité l'effondrement de la ligne *Gustav* et ouvert la route de l'Italie centrale aux Alliés qui libèrent la Ville éternelle le 4 juin 1944.

Un V-2 (*Vergeltungswaffe* ou arme de représailles). Ici, un modèle au musée de Peenemünde en Allemagne. Pour Hitler, il s'agit de « l'arme miracle » qui décidera du sort de la guerre et renversera la balance en sa faveur. Mis en service tardivement (mars 1944), sa première mission est de bombarder l'Angleterre. Ses bases de lancement situées essentiellement aux Pays-Bas sont la cible des bombardements stratégiques alliés. Les Alliés récupéreront la technologie des V-2 qui servira à la conquête de l'espace.



Plus de 20000 canons et 1 million de soldats sont réquisitionnés dans la *Flak* pour s'opposer aux incursions des bombardiers alliés. Göring rapatrie une grande partie des groupes de chasse stationnés en Europe de l'ouest. Si 800 chasseurs sont présents sur les aérodromes français au milieu de l'année 1943, un an plus tard, la *Luftflotte 3* n'aligne plus que 110 appareils éparpillés sur tout le territoire. Si des deux côtés, les pertes en hommes et en matériel sont énormes, la suprématie aérienne appartient désormais aux Alliés.

Hitler entend pourtant renverser le cours de la guerre avec l'entrée en service de nouvelles armes révolutionnaires. Relayé par la propagande de Goebbels, cet espoir entretient l'illusion de la victoire.

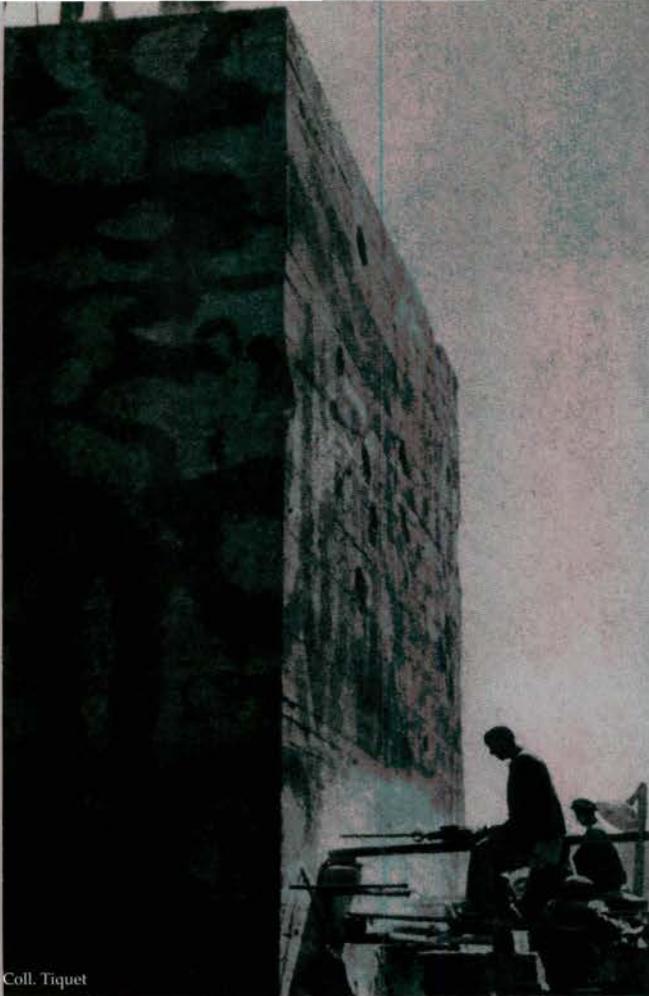
Le U-Boot type XXI, les fusées V1, V2, les avions à réaction *Messerschmitt Me 262* et *Arado 234 Blitz* vont arriver trop tard pour influencer sur le cours de la bataille.

L'Atlantikwall, mythe ou réalité?

Les Allemands sont pleinement conscients qu'un débarquement allié à l'Ouest peut décider de l'issue de la guerre, et c'est la raison pour laquelle ils ne sont pas restés inactifs. L'entrée en guerre des Etats-Unis a amené Hitler à s'inquiéter de l'état des défenses des côtes occidentales de l'Europe. Dans la directive n° 40 du 23 mars 1942, il ordonne la construction d'un *limes* de béton et d'acier courant du Cap Nord à la frontière espagnole, afin de rendre impossible toute tentative de débarquement.

L'autre arme « miracle » du Reich est l'avion à réaction *Messerschmitt Me 262 Schwalbe* (hirondelle). Là encore, c'est sa mise en service tardive qui empêche les Allemands de reprendre l'initiative dans les airs bien que sa technologie soit très en avance sur celle des Alliés. Il servira l'Allemagne jusqu'en avril 1945, date de sa dernière mission.



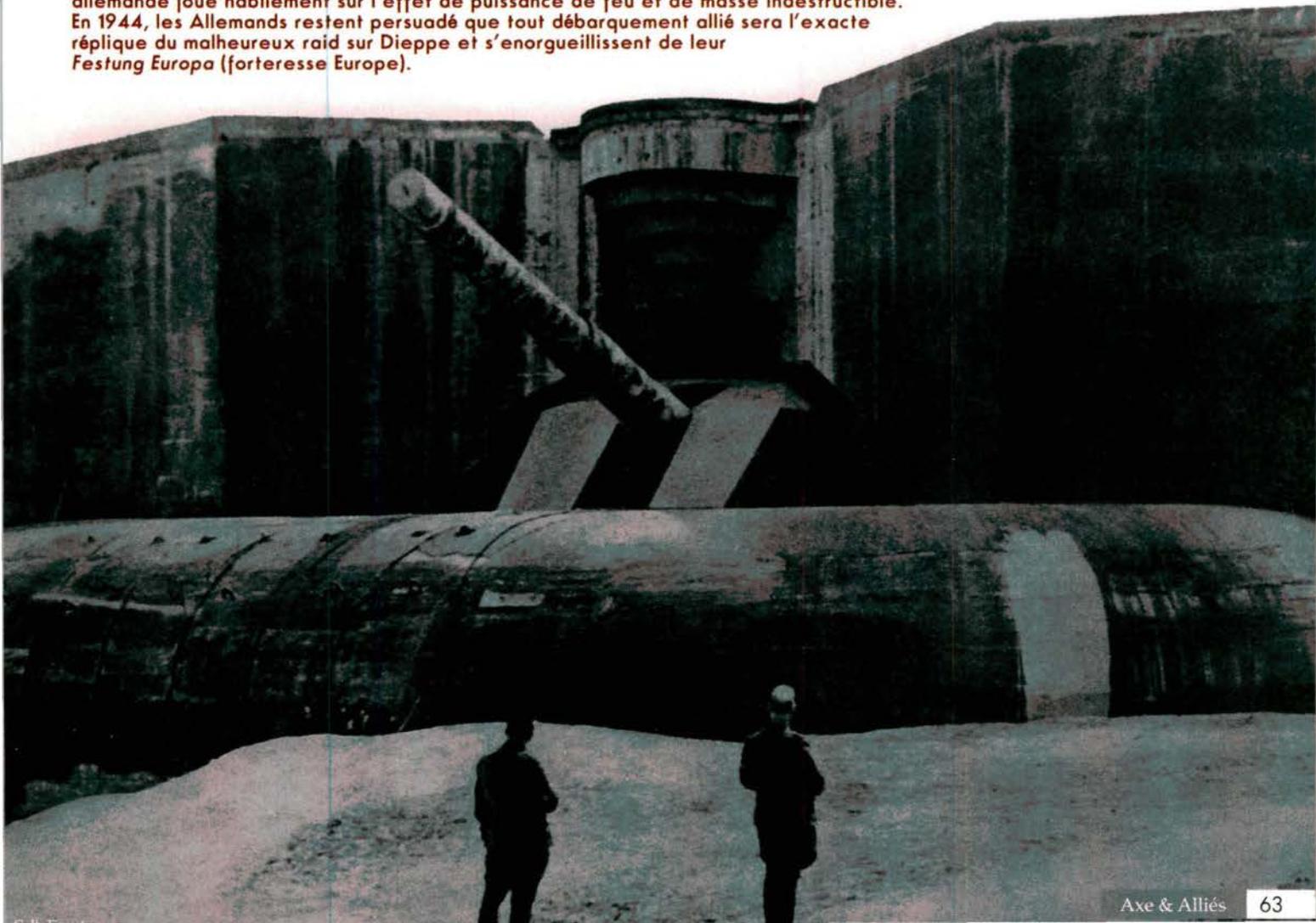


Coll. Tiquet

Des ouvriers de l'organisation Todt sur un chantier de l'Atlantique. La main d'œuvre est essentiellement étrangère et compte à peu près 1,5 million d'hommes en 1944. La plupart de ces travailleurs forcés sont « recrutés » via le Service du Travail Obligatoire mis en place un peu partout en Europe et notamment en France dès 1942.

Dès lors, d'importants moyens sont mis à la disposition de l'Organisation *Todt* chargée d'édifier l'*Atlantikwall*. La main-d'œuvre et les entreprises des pays occupés sont réquisitionnées de gré ou de force pour construire les fortifications devant s'étirer sur plus de 6 000 kilomètres. Dans un premier temps, les travaux se concentrent sur les ports, les bases sous-marines et les côtes du Pas-de-Calais en raison de leur proximité de la grande-Bretagne. L'échec du raid anglo-canadien sur Dieppe au mois d'août 1942 semble donner raison aux Allemands. Si les services de la propagande allemande n'ont de cesse de s'enorgueillir de la puissance de la *Festung Europa* (forteresse Europe) en montrant les impressionnantes batteries du Cap Gris-Nez et les inexpugnables bases sous-marines de l'Atlantique, la réalité est bien différente. Entre les grands ports, la densité des défenses reste très inégale, voire inexistante.

Image très impressionnante d'une batterie sur la façade atlantique. Les deux soldats allemands donnent une bonne indication de l'échelle de l'ouvrage. La propagande allemande joue habilement sur l'effet de puissance de feu et de masse indestructible. En 1944, les Allemands restent persuadés que tout débarquement allié sera l'exacte réplique du malheureux raid sur Dieppe et s'enorgueillissent de leur *Festung Europa* (forteresse Europe).



Des servants d'une mitrailleuse MG-34 en position lourde sur trépied s'entraînent à une manœuvre visant à repousser un assaut venu de la mer. Rommel fait placer des points d'appui en bordure de mer et accentue l'entraînement des fantassins dont les capacités de combat sont très médiocres. Son travail de préparation et d'anticipation est cependant trop tardif et il ne parvient pas à rattraper le retard pris dans le domaine défensif.

Les deux hommes clefs du système défensif allemand à l'Ouest : von Rundstedt (à gauche) et Rommel. Les deux maréchaux se livrent une véritable « Panzerkontroverse » sur l'emploi des blindés même s'ils sont d'accord pour affirmer que le mur est un coup de bluff. Rundstedt veut mener des contre-attaques à l'intérieur des terres. Pour Rommel au contraire, il est clair que la décision se fera sur les plages.

Hitler a donc nommé l'énergique *Generalfeldmarshall* Rommel inspecteur général des côtes de la Mer du Nord et de l'Atlantique en novembre 1943, avant de lui confier le commandement tactique du *Heeresgruppe B*. Multipliant les inspections de l'embouchure de la Loire à l'Escaut, Rommel constate les nombreuses insuffisances du système défensif.



Collection Cegesoma-Bruxelles © CHGIS

La Panzerkontroverse

Comme de nombreux officiers, le *Generalfeldmarshall* von Rundstedt commandant le front Ouest reste sceptique sur l'efficacité réelle des défenses statiques du Mur de l'Atlantique, qu'il considère comme un « *monumental bluff* ».

Partisan de la guerre de mouvement, il entend s'appuyer sur les blindés pour anéantir les futures têtes de pont. Il compte donc maintenir les divisions blindées loin du littoral pour être en mesure de lancer une contre-attaque massive à l'intérieur des terres. Rommel partage son point de vue sur l'efficacité des fortifications, mais sa stratégie sur l'emploi des chars est différente. Dans sa pensée comme dans celle d'Hitler, la plage doit être le front principal et l'ennemi doit y être anéanti dans les premières 24 heures. Seul un engagement rapide des divisions blindées et motorisées peut permettre de repousser l'ennemi. Par conséquent, celles-ci doivent être postées à proximité immédiate des côtes, mais son supérieur refuse catégoriquement de se départir de sa réserve stratégique.

Cette *Panzerkontroverse* est arbitrée par Hitler qui décide sans véritablement trancher : trois divisions seront stationnées près des côtes, le reste prendra position en arrière.

Faute de blindés et d'avions, et n'ayant à sa disposition que des divisions d'infanterie de valeur inégale, Rommel porte ses efforts sur la fortification du littoral. Sous son impulsion et grâce à de substantiels renforts, le rivage subit une véritable métamorphose. En quelques mois, des centaines de milliers de mines et plus de 500 000 obstacles sont disséminés sur l'estran, constituant autant de pièges mortels pour les embarcations de débarquement. Des points d'appui sont établis en bordure de mer. Mitrailleuses lourdes, canons antichars, mortiers, abris et soutes à munitions sont placés sous abri. Champs de mines, réseaux de barbelés, fossés et murs antichars complètent le dispositif côtier. Adoptant le point de vue de la Marine, Rommel fait placer les pièces d'artillerie lourde à fleur de côte dans des casemates à l'épreuve des bombes d'avions et des obus de marine. Dans l'arrière-pays, où de nouveaux points d'appui sont créés, les basses terres sont inondées tandis que les zones dégagées sont couvertes de pieux de bois afin d'empêcher l'atterrissage des planeurs. Il apporte un soin particulier à parfaire l'entraînement offensif des troupes.

Néanmoins, Rommel ne parvient pas à combler le retard pris, les bombardements alliés incessants perturbant l'avancement des travaux. Le béton, l'acier, le bois et les mines sont en quantité très insuffisante,

Outre les nids de mitrailleuses et les batteries côtières, Rommel fait installer directement sur les plages des barres en bois dont le rôle est d'éventrer les éventuelles barges de débarquement. Comme le montre cette image, le sable est creusé à l'aide d'une lance à incendie. Beaucoup de ces pieux sont également pourvus d'une mine à leur sommet.



Coll. Fiquet

L'utilisation de pièces d'artillerie d'origine française, russe, tchèque ou allemande de tous calibres entraînent de graves problèmes d'approvisionnement en munitions. De nombreuses batteries d'artillerie sont encore dénuées de casemates.

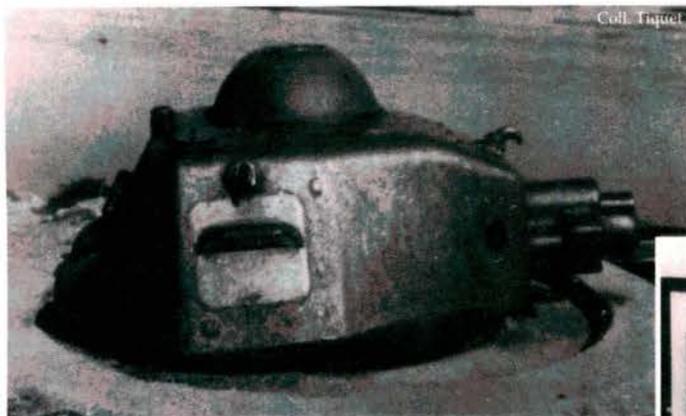
Cet oeuvre pharaonique qu'est l'Atlantikwall comporte donc des zones de faiblesse. Au total, sur les 15000 ouvrages initialement prévus, seuls 9300 sont terminés au printemps 1944. Si le secteur situé au nord de la Seine - lieu présumé du débarquement - est relativement bien garni, le dispositif défensif des côtes normandes et bretonnes manque cruellement de densité, à l'exception des grands ports et des bases sous-marines. Dans le secteur du Calvados, les positions fortifiées sont espacées de 1200 mètres en moyenne, contre 750 mètres au nord du Havre.

Les effectifs sont passés de 1372000 en novembre 1943 à 1873000 en juin 1944. Il est vrai qu'entre novembre 1943 et mai 1944, le nombre des divisions d'infanterie stationnées à l'ouest — 59 au total — a fortement augmenté mais il ne doit pas faire illusion. La plupart sont des divisions statiques (*Bodenständige Divisionen*) de faible valeur. Elles sont composées de trois régiments à trois bataillons, mais au printemps

Les fameux « hérissons tchèques ». Ces tétraèdres sont placés en bordure de mer de façon à rester immergés deux heures avant et deux après la marée haute. Placés en complément des pieux de bois, leur rôle est de gêner la manoeuvre des péniches de débarquement.

1944, elles ont presque toutes perdu un régiment. Ces divisions essentiellement hippomobiles ont une mobilité restreinte. L'emploi d'un grand nombre d'armes automatiques et l'augmentation de la dotation en artillerie leur permet de conserver une puissance de feu égale appréciable si on la compare à celle des divisions d'infanterie alliées. Les autres divisions reviennent de Russie pour être réorganisées ou sont en cours d'instruction. En plus de leur entraînement, les hommes participent à la mise en place des défenses du rivage.





Les Allemands développent l'art du recyclage et du réemploi. Afin de renforcer les défenses défaillantes du mur de l'Atlantique, ils utilisent notamment des tourelles de chars français comme le montre cette tourelle de Renault R-35 armée d'un canon de 37 mm.

Ces soldats allemands semblent profiter d'un moment de détente devant une maison normande. Il s'agit en réalité d'un blockhaus camouflé en simple bâtiment. Les Allemands ont poussé le souci du détail en simulant des carreaux cassés sur l'une des façades afin de ne pas éveiller les soupçons de l'aviation alliée qui multiplie les vols de reconnaissance.



Soixante-douze bataillons formés de soldats originaires d'Europe de l'Est, recrutés dans les camps de prisonniers, et enrôlés dans la *Wehrmacht* (*Ost-Truppen*) sont mis à la disposition de l'*OB West*. La combativité de ces unités composées d'hommes ayant choisi de porter l'uniforme allemand par idéologie ou par simple opportunisme est très aléatoire, tout comme celle des unités comptant dans leurs rangs des blessés en convalescence, des adolescents et des hommes âgés provenant de la levée des bans de l'arrière-garde.

En général, les effectifs théoriques sont rarement atteints. Les 716. et 352. *Infanterie Divisionen* en charge de la défense du littoral du Calvados comptent respectivement 7770 et 10350 hommes, alors qu'une seule division d'infanterie américaine en compte 14200. La dotation en armement et en véhicules est également très lacunaire.

Un autre problème se pose au sommet de la hiérarchie. En effet, la chaîne de commandement militaire allemande souffre de graves dysfonctionnements causés par un certain manque de rationalisation. Ainsi, Rommel et Blaskowitz (commandant du *Heeresgruppe G*) n'ont pas autorité sur l'ensemble des forces présentes dans leurs secteurs ; les unités de la *Luftwaffe* et de la *Kriegsmarine* restant sous les ordres directs de Göring et de Dönitz. Ces trois chaînes de commandement n'agissent pas de concert et mènent les opérations à leur guise. Hitler assume le rôle de commandant des forces armées du III^e Reich et intervient à tous les niveaux opérationnels. Cette grande confusion va affecter la coordination des opérations de défense.

Le commandement allemand abusé

En l'absence de renseignements fiables, le haut-commandement allemand s'en remet à la logique. Tout porte à croire que les Alliés vont débarquer sur les côtes du nord de la France, car les ports y sont nombreux et l'établissement d'une solide tête de pont pourrait leur permettre d'atteindre la Belgique et la Ruhr, poumon industriel de l'Allemagne. Pour certains officiers, la Normandie est une autre option envisageable du fait de la faiblesse des défenses et de la présence de grands ports. Hitler lui-même évoque cette possibilité, mais si tel était le cas, il ne pourrait s'agir que d'une simple opération de diversion.

La remarquable campagne de désinformation orchestrée par les Alliés contribue à maintenir les Allemands dans l'erreur. Ces derniers ne savent ni où, ni quand l'ennemi va frapper.

Éléments de la 21. Panzer-Division stationnée près de Caen. Cette formation effectue son baptême du feu en Afrique Nord sous les ordres de Rommel et y gagne sa réputation d'unité redoutable. Elle est reconstituée en juillet 1943 et obtient de nouveau la désignation de 21. Panzer-Division. Particulièrement combative, elle s'illustrera sur le secteur *Sword* des plages, dévolu aux Britanniques, et durant la terrible bataille de Caen.





Ces quatre soldats s'entraînent dans un « tobrouk », abri ouvert sur sa partie supérieure qui s'étale de manière irrégulière le long du littoral atlantique. En règle générale, les « tobrouks » sont équipés de mitrailleuses MG-42 ou MG-34 comme le montre la photo. Grâce à la position trépied de sa MG, le tireur peut ajuster son tir avec une lunette de visée. Un deuxième soldat porte les bandes de cartouches de 7,62 mm autour du cou lui permettant d'approvisionner plus rapidement la MG en cas de rupture brutale du combat.

Le 5 juin, tout laisse penser que la nuit va être calme. En effet, contrairement au service météorologique de la RAF du *Group Captain Stagg*, les experts allemands de la *Luftflotte 3* ne prévoient aucune amélioration du temps. La *Kriegsmarine* renonce à faire sortir les flottilles de *Schnellboote* des ports du Havre et de Cherbourg. Rassurés par ces prévisions, plusieurs officiers généraux se sont absentés. Le commandant du *I. SS. Panzerkorps* Sepp Dietrich est en Belgique, et Rommel s'est rendu en Allemagne pour rencontrer Hitler à Berchtesgaden avant de rejoindre son épouse pour fêter son anniversaire en famille. Quant au *General der Artillerie Dollman*, il a convié tous ses officiers généraux à un *Kriegspiel* au Mans, tandis que le *General der Artillerie Marcks*, le chef du *84. Armeekorps*, fête son 53^e anniversaire à Saint-Lô.

Comme d'habitude, les opérateurs radios interceptent les messages de la BBC émis à destination des mouvements de résistance française, mais cette fois, l'un d'entre eux attire l'attention de l'*Oberst Hellmuth Meyer*, chef du contre-espionnage au QG de la *15. Armee* situé près de Tourcoing. Deux vers d'un poème de Verlaine (*Les sanglots longs des violons de l'automne / bercent mon cœur d'une langueur monotone*) annoncent un débarquement imminent. Il prévient le *General von Salmuth* qui fait mettre ses troupes en état d'alerte maximal, informe le *Heeresgruppe B* (La Roche-Guyon) et von Rundstedt (Saint-Germain-en-Laye). Persuadé que l'attaque majeure ne peut se produire que dans le Pas-de-Calais, la *7. Armee* de Dollmann ne reçoit pas l'information.

Peu après minuit, les divisions aéroportées britanniques (*6th AB*) et américaines (*82nd* et *101st AB*) sont à pied d'œuvre au nord-est de Caen et au centre de la péninsule du Cotentin. Des mannequins équipés de feux d'artifices à retardement (*Ruppert*) sont largués dans la Manche, au sud de Caen, entre Dieppe et le Havre, abusant les troupes allemandes. Les bombardements et les actions des résistants contre les réseaux téléphoniques ajoutent à la confusion. Ce n'est qu'à 1h30 que la *7. Armee* est mise en état d'alerte. Quoiqu'il en soit, le commandement tergiverse et continue de penser qu'il ne s'agit pas

d'une opération d'envergure. Cependant, à 2h10, l'*Admiral Hennecke* en poste à Cherbourg prévient le chef d'état-major de Rommel, Hans Speidel, que des bruits de moteurs sont perceptibles à l'est de la presqu'île du Cotentin. De son propre chef, celui-ci répond au QG de la *7. Armee* qu'il ne s'agit pas d'une opération importante. Quelques vedettes lance-torpilles quittent Cherbourg, mais rebroussement chemin à cause du mauvais temps. Sur les 90 stations radar et de radio disséminées le long du littoral de la Manche, entre Cherbourg et le Havre, une vingtaine n'ont pas été détruites par l'aviation alliée. Afin de les rendre inopérantes, des navires et des bombardiers sont munis de puissants systèmes de brouillage. Les Alliés ont volontairement épargné les installations de détection ennemies situées au nord de la Seine. Deux flottes fantômes dotées d'astucieux leurres croisent au large du cap d'Antifer et du Pas-de-Calais. Ils saturent les écrans des opérateurs radars, faisant ainsi croire au commandement allemand qu'une flotte d'invasion s'approche des côtes du nord de la France.

Heure après heure, les informations parviennent à Berlin. La bataille pour la libération pour l'Europe occidentale allait donc commencer en Normandie, mais personne n'osa réveiller Hitler pour lui annoncer la nouvelle. ■

Ce bunker est un poste de direction de tir. Construit sur plusieurs niveaux, ces postes abritent des instruments électroniques et optiques, comme le télémètre, nécessaires pour orienter convenablement les tirs des canons situés dans les batteries côtières. L'ouverture semi concentrique permet une visibilité maximale sur la plage et l'étroitesse de l'ouverture protège les occupants des tirs ennemis.





Signal

Un monument de la propagande nazie

Par **Sébastien SAUR**

Assistant de conservation au Fort de Mutzig
(forteresse allemande, 1893-1916, Alsace)

Histoire d'une publication

Après la conquête de la Pologne, les services de propagande de la Wehrmacht mettent à profit l'accalmie de la Drôle de Guerre pour créer un nouveau magazine destiné à devenir le principal instrument de communication de l'armée allemande dans les pays occupés et neutres.

Le nouveau magazine prendra pour modèle le prestigieux magazine américain *Life*, né en 1936 et qui a connu depuis une notoriété mondiale grâce à une formule nouvelle basée sur des articles de fond accompagnés de nombreuses photographies. Comme il sera distribué dans de nombreux pays, il lui faut un titre simple à traduire dans de nombreuses langues : *Signal* est né. Sa publication, bimensuelle, sera confiée à la *Deutscher Verlag*, à Berlin, anciennement *Ullstein Verlag*, empire de presse « aryansé » en 1937, qui bénéficie d'un large crédit auprès des lecteurs internationaux, puisqu'elle publie déjà le célèbre *Berliner Illustrierte Zeitung*.

Le 15 avril 1940, la célèbre couverture à titre et bande rouges fait pour la première fois son apparition dans les kiosques à journaux. Pour l'instant, la nouvelle publication est limitée à 136 000 exemplaires distribués dans quatre langues : allemand (pour la Suisse germanophone et les troupes de la Wehrmacht), français (pour la Suisse francophone),

qui a jamais ouvert un livre illustré consacré à la Seconde Guerre mondiale a sûrement été frappé par la présence presque incontournable de photographies d'excellente qualité, souvent en couleur, des armées de l'Axe. Un grand nombre de ces documents provient d'une source unique : le magazine *Signal*.

Toutes les images de cet article sont © Collection de l'auteur

italien (pour l'Italie et la Suisse italophone, anglais (pour les Etats-Unis).

Très rapidement, les conquêtes du Reich vont étendre la zone de diffusion du magazine. Les chiffres atteints par la publication donnent le vertige : au plus fort de sa diffusion, en mai 1943, *Signal* est vendu à 2 426 000 exemplaires. Le nombre total de numéros vendus durant les cinq années d'existence du magazine est estimé à 160 000 000 d'exemplaires. En Europe, il sera distribué dans 36 000 points de vente, répartis dans 20 000 villes.

Les défaites successives du Reich et la perspective inéluctable de son écroulement ne ralentissent pas la production du magazine, qui bénéficie encore début 1945, malgré la pénurie de papier et d'encre, des meilleurs approvisionnements, grâce au soutien actif du ministre de la propagande Joseph Goebbels. Même la destruction de l'immeuble de la *Deutscher Verlag* lors d'un bombardement n'aura pas raison du

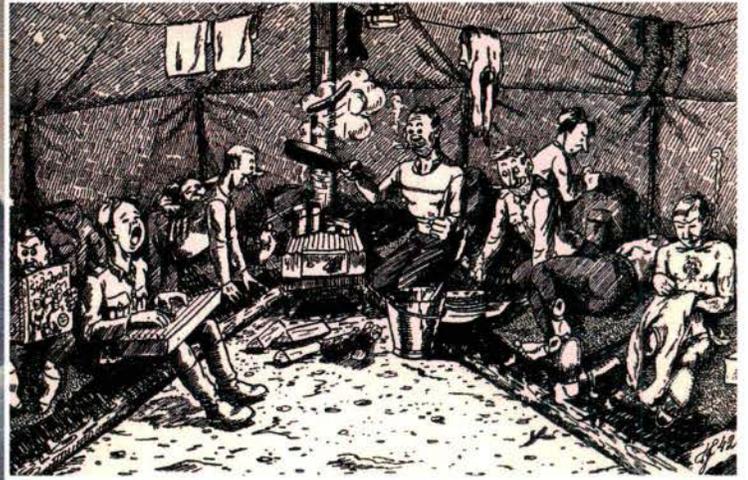
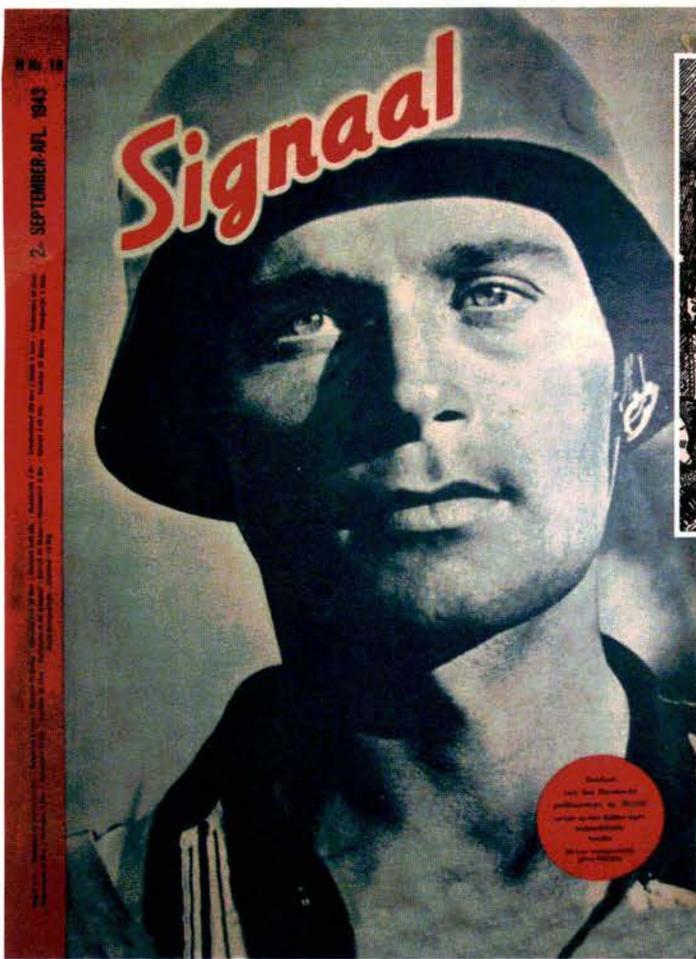
Signal

Signal est la revue de propagande par excellence et se veut la vitrine du III^e Reich auprès des populations occupées. Le concept de la revue est basé d'abord sur une large iconographie soigneusement sélectionnée pour mettre en valeur, sinon glorifier, le régime. Tous les thèmes doivent être traités. La couverture est composée d'une image pleine page qui insiste souvent sur les réussites militaires allemandes. Le titre a été choisi pour faciliter sa lecture en plusieurs langues. Copié sur le magazine *Life*, *Signal* va surclasser son homologue américain, notamment pour la qualité de ses reportages photos.



Dans quelques semaines il sera dans vos bureaux
Une revue pleine de propagande
d'un cœur de combattant
de tout pays
de tout pays

№ 13
1^{er} NUMERO JUILLET 1943



Sur cette carte postale finlandaise de 1942, on remarque un soldat lisant le premier numéro de *Signal* de l'année (sur la gauche). Le dessin insiste sur les côtés positifs de front avec des thèmes chers aux autorités allemandes : camaraderie, esprit de corps ou encore moment de détente du soldat, qui tranche avec la dure réalité des combats.

Un exemplaire de *Signal* en Hollandais. Le magazine est le même pour tous les pays occupés par l'Allemagne. Cet aspect « commun » doit unir les populations sous une même bannière. Bien que le titre hollandais soit légèrement différent du Français, il se prononce de la même manière. La photo représente un jeune soldat de la Wehrmacht et insiste sur le côté « propre » de la guerre.

magazine : en mars 1945, le dernier numéro de *Signal* sortira à l'aéroport de Berlin, grâce à des rotatives à main.

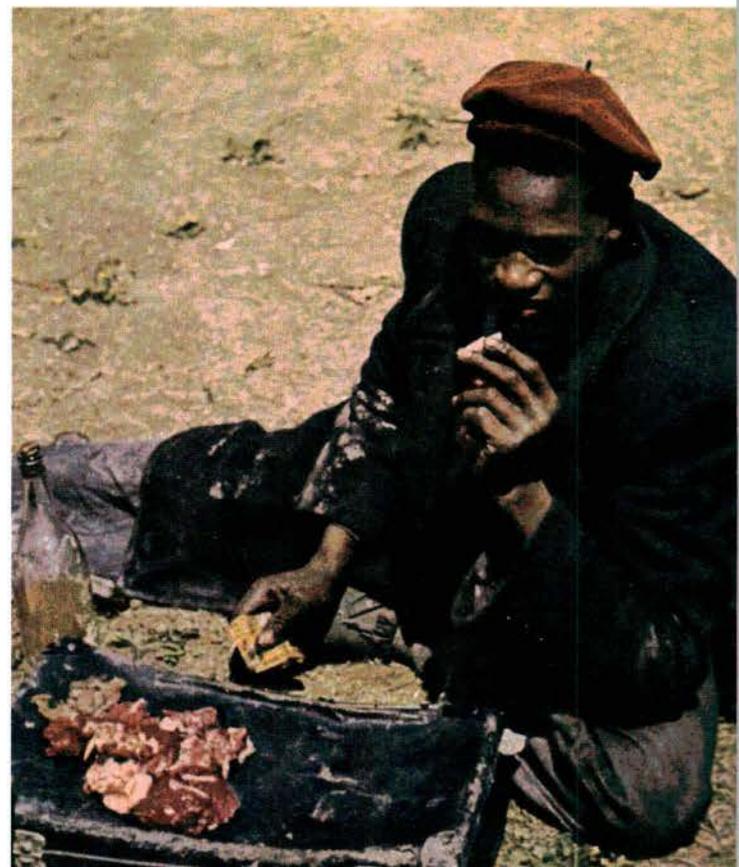
Une vocation internationale

Le trait le plus frappant du magazine est sa vocation internationale. Chaque numéro est traduit dans une multitude de langues, afin qu'il puisse être lu dans tous les pays occupés et alliés de l'Allemagne, ainsi que dans les pays neutres. *Signal* paraîtra ainsi en vingt-cinq éditions différentes, totalisant trente langues. Leur évocation montre à elle seule l'étendue de l'influence du magazine : allemand, anglais, français, italien, danois, hollandais, norvégien, espagnol, hongrois, bulgare, suédois, croate, roumain, arabe, persan, portugais, turc, grec, finnois, serbe, slovaque, russe, polonais, estonien, letton, géorgien, tatar, tatar de Crimée, arménien, azéri. Des études concernant des éditions en ukrainien et en japonais ont été effectuées, mais n'ont jamais eu de suite.

La diffusion du magazine se fait de façon différente selon les lieux. A la publication dans les kiosques à journaux de l'Europe occupée et neutre, s'ajoute la distribution par la valise diplomatique dans les ambassades des pays hostiles à l'Axe ou forcés de prendre leurs distances avec lui, comme en Espagne

Après la campagne de France, *Signal* présente les soldats coloniaux prisonniers comme des sauvages, pourtant « défenseurs de la culture française ». La mise en scène insiste sur le côté décadent de l'armée française, cause de son échec.

après 1943. Certaines populations n'ont pas accès à la publication : ainsi le magazine n'est pas destiné à la population civile allemande. On peut supposer que le ton adopté par le magazine tranchait trop avec des publications nazies remplies de haine antisémite et raciste telle que *Der Stürmer* ou le *Völkischer Beobachter*. Seuls les soldats de la Wehrmacht y auront accès. Ailleurs, comme en Union Soviétique occupée,



Le mystère Signal 6/45

Le bombardement des immeubles de la *Deutscher Verlag* en février 1945, qui détruit la totalité des bâtiments, semble devoir mettre un point final à la publication de *Signal*. Cependant, les restes des rotatives sont récupérés dans les décombres, et transformés en machines manuelles. L'ensemble est installé à l'aéroport de Tempelhof. Ainsi est publié l'ultime numéro de *Signal*, le cinquième de l'année, désigné par les historiens par le code 5/45.

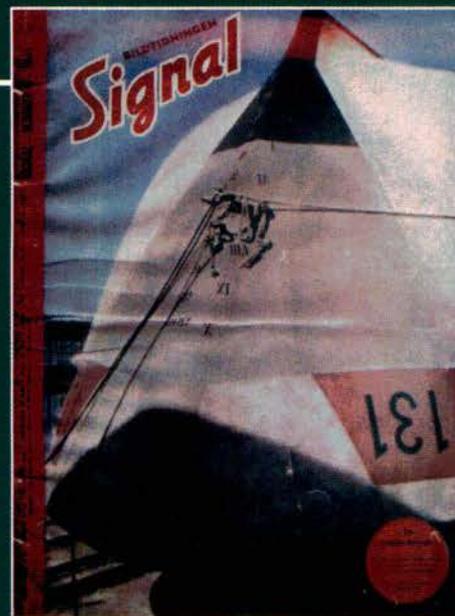
L'équipe de la rédaction, qui ne craint rien plus que de tomber entre les mains des Soviétiques, embarque, avec femmes et enfants, dans un train qui les emmène vers l'Ouest. Ils seront finalement capturés par les Américains dans la région de Bamberg.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là : dans les années 70, apparaît en Hollande un numéro 6/45, rédigé en suédois ! La légende prend alors corps : après la fin de la publication de *Signal* à Berlin, la rédaction scandinave de *Signal*, basée en Norvège, aurait décidé de continuer la publication, au moins pour la Suède, pays neutre. Un seul numéro serait sorti, début mai, mais voyant la tournure des événements, la rédaction aurait décidé de détruire toutes les épreuves du magazine, renonçant à sa publication. Un seul d'entre eux aurait survécu, prouvant ainsi l'existence de ce numéro.

Cependant la réalité de cette histoire est depuis sujette à caution : la seule preuve de l'existence de ce numéro est un jeu de mauvaises photocopies en noir et blanc,

qui circulent parmi les collectionneurs. Il est aussi possible de trouver des copies en couleur de la couverture et de la quatrième de couverture de ce numéro. Une étude comparative de ces copies a mis en lumière l'unicité du numéro présenté. D'autre part, la qualité des pages intérieures et la qualité apparente de la rédaction des articles pencheraient en faveur de l'authenticité, étant donné la difficulté que représenterait un tel travail pour un faussaire.

Depuis l'apparition de ce numéro, il semble avoir été vendu plusieurs fois, dont la dernière en France, pour un prix équivalent à 7500 €, ce qui donne une idée de la valeur de ce numéro sur le marché juteux de la collection. Cependant il ne s'agit toujours que de rumeurs, même les contacts directs étant difficiles : les détenteurs du numéro ont jusqu'ici toujours voulu garder l'anonymat le plus total. Les spécialistes sont donc réduits à attendre une hypothétique apparition de ce numéro lors d'une vente aux enchères ou d'une exposition pour pouvoir se prononcer sur son authenticité et l'étudier plus en détail...



la publication était distribuée aux soldats de l'Est engagés aux côtés de la Wehrmacht.

Cette vocation internationale va forcer *Signal* à adopter un ton « modéré », afin de ne pas risquer de heurter de front les mentalités de ses lecteurs, très diverses étant donné l'étendue de la zone de diffusion. Ainsi, jusqu'en 1943, les mentions d'antisémitisme dans le magazine sont rares. Visiblement, les rédacteurs ont eu peur de choquer des populations qui avant la guerre n'étaient pas soumises à la même propagande antisémite que ne l'étaient les Allemands depuis l'avènement de Hitler en 1933. La première partie de la publication sera donc marquée par le racisme, au sens étymologique du terme : photographies de soldats noirs et nord-africains sous uniformes français en 1940, présentés ironiquement comme les « défenseurs de la culture française » ; mise en avant de la beauté de la « race aryenne ». Mais là encore, le magazine se garde bien de forcer le trait. Il s'agit de modérer le propos, afin de se faire accepter par un lecteur considéré au départ comme méfiant, voire hostile à l'Allemagne, particulièrement dans les pays occupés.

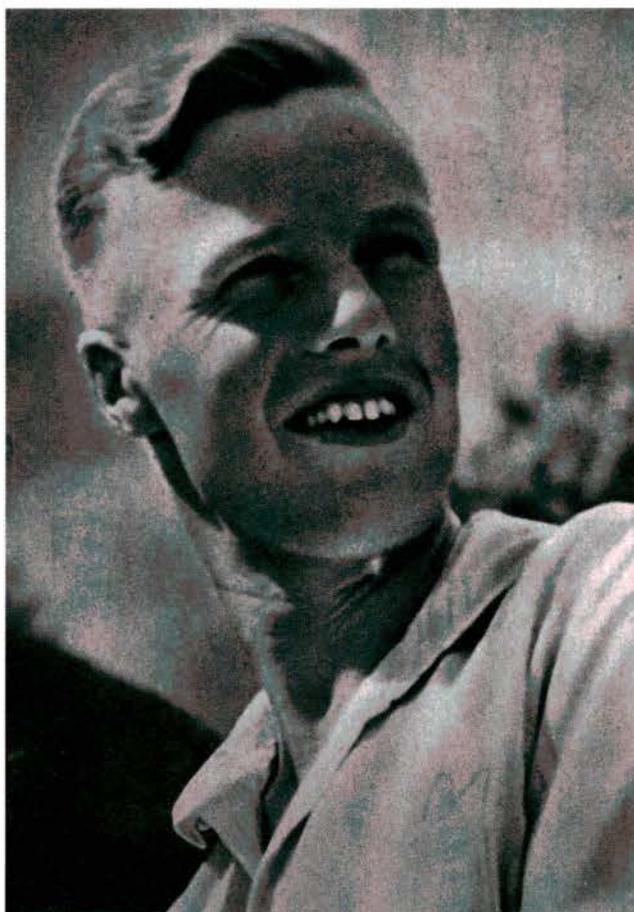
Avec les premières défaites, l'antisémitisme commence à prendre la place du racisme dans les

colonnes du magazine. Sa notoriété et son lectorat assurés, la perspective de la défaite se faisant sentir, les rédacteurs laissent de plus en plus libre cours à leur haine des Juifs. A la fin de la guerre, certains articles n'ont plus grand-chose à envier aux pires publications nazies.

La guerre, sujet principal du magazine

L'immense majorité des articles et des photographies publiées dans *Signal* est due au travail de combattants très particuliers, à la fois soldats et journalistes, les PK. Ces hommes, regroupés en compagnies de propagande, ou *Propaganda Kompanien*, d'où leur nom, portent, en plus de leur fusil, un appareil photo et du matériel d'écriture : leur double formation de soldat et de spécialiste de la propagande leur permet d'être aussi redoutable avec l'un comme avec l'autre. La démocratisation de l'appareil photographique 24x36 *Leica* leur permet d'illustrer leurs articles de photographies d'une qualité rare, parfois prises en plein combat, ce qui permet au lecteur de se trouver « sur le front » sans quitter son fauteuil. L'utilisation

L'idéal humain selon *Signal*. La revue relaye parfaitement le discours officiel. Les nazis mettent l'accent sur la jeunesse et la beauté. Pour les théoriciens du nazisme, les cheveux blonds et les yeux bleus sont deux critères fondamentaux de la « pureté de la race aryenne ». Bien que se voulant moderne, le national-socialisme reprend des thèmes « réactionnaires » dans la représentation de sa pensée, comme le montre cette image d'une jeune femme habillée selon la mode de la bourgeoisie.



étendue de la photographie permet aussi de faire croire à une grande objectivité du magazine, selon le vieil adage « les images ne mentent pas ».

Jusqu'à Stalingrad, la guerre est présentée essentiellement selon deux axes : la puissance de l'armée et des armements allemands et la vulgarisation stratégique.

Dans cette première période de la guerre, les rapides victoires remportées les unes après les autres offrent un terrain particulièrement favorable à la propagande militaire allemande. *Signal* s'attache à faire ressortir la puissance de l'armée allemande en tant qu'instrument de guerre. Il s'agit de glorifier le groupe, en ne s'arrêtant que rarement sur les individualités. Ainsi les reportages se concentrent-ils le plus souvent sur des opérations militaires « vues de l'intérieur », comme la traversée du Rhin sur des canots pneumatiques en 1940 ou la destruction d'un aéroport soviétique en

L'arme fatale du PK (Propaganda Kompanien ou compagnies de propagande) : son appareil photo, dont les mérites sont vantés cette publicité. Là encore, l'idéal racial est défendu par l'image de l'enfant blond aux yeux et à la peau claire, symbole de la pureté. Tous les moyens sont bons pour les nazis afin de diffuser leur idéologie.



1941. Les photos, prises par un PK présent au sein du groupe d'assaut, sont le plus souvent accompagnées d'un article explicitant l'action.

Dans le même temps, la puissance des armements allemands est mise en exergue. Les photographes usent de toutes les techniques à leur disposition pour les faire paraître plus puissants qu'ils ne sont en réalité. Ainsi la célèbre photographie d'un Pz IV prise en contre-plongée, faisant ainsi croire à une taille gigantesque qu'il n'a pas en réalité.

Parallèlement aux reportages photographiques sur les combats, qu'ils se déroulent au sol, dans les airs ou sur mer, des articles de fond explicitent les choix stratégiques du Reich. Il s'agit ici de justifier la guerre, en repoussant la responsabilité du déclenchement des hostilités sur un « ennemi épouvantail », qui restera le même durant toute la guerre : l'Angleterre. Même après le début de l'invasion de l'Union Soviétique,



Les Allemands mettent au point des techniques nouvelles et novatrices en matière de photo. Ici, un appareil est embarqué à bord d'un véhicule blindé et remplace une mitrailleuse sur la tourelle. Les photos ainsi prises auront bien plus d'impact car elles seront prises dans le « feu de l'action ». *Signal* se démarque des autres magazines par son côté « pris sur le vif », toujours présent sur le front et en première ligne.



Photo saisissante d'une attaque allemande sur une position fortifiée ennemie. C'est en tout cas ce que croient les lecteurs assidus de *Signal*. Il s'agit d'une reconstitution de l'attaque de la casemate de la Verrerie dans les Vosges du Nord « rejouée » pour les besoins de la propagande. Les Soviétiques reprendront cette méthode notamment lors de l'encerclement de Stalingrad.

l'ennemi principal restera l'Angleterre, qui sera alors accusée de menacer l'Europe par son alliance avec Staline. Des cartes des opérations militaires, illustrant les articles, permettent au lecteur de comprendre facilement le propos.

Après la défaite de Stalingrad, *Signal* commence une rapide mutation : si l'aspect militaire reste prépondérant, les images de combats deviennent de plus en plus rares, et laissent la place à des articles à visée politique.

Les combats se cantonnent désormais à des opérations d'envergure limitée, mais dans lesquels le soldat individuel devient l'objet de toutes les attentions. On met en avant de petites histoires héroïques, comme par exemple un sniper resté seul dans sa tranchée pendant des jours, retrouvé mort, à court de nourriture et de munitions, représenté sur un dessin glorifiant son action. Ailleurs, c'est un canon antichar qui réussit, presque à lui seul, à arrêter une marée de chars T34, le tout sous l'oeil du photographe, qui ne manque pas de montrer les photographies du combat dans le magazine !

L'absence de victoires de grande envergure, qui laisse présager une fin de guerre défavorable au Reich, pousse les rédacteurs de *Signal* à privilégier désormais les articles politiques. A mesure que la fin de la guerre se fait plus proche, l'accent est mis sur une prétendue collusion des Alliés en vue de la destruction de l'Europe. Dans ce contexte, apparaît le spectre de la « juiverie internationale », censée vouloir envahir le monde. L'influence des idées nazies se fait ainsi fortement sentir à partir de la fin 1943, et devient évidente après le débarquement de Normandie.

Signal se démarque par son audace et son sens de l'image. Voici l'une des plus impressionnantes photographies parues dans *Signal* : un bombardement sur Stalingrad, pris depuis un *Stuka* en train de piquer.



Célèbre photo d'un chef de char posant fièrement sur son Panzer. La couleur rajoutée de l'impact à cette image. La photographie permet, par des illusions d'optique, de faire paraître un blindé plus imposant qu'il n'est en réalité. Une particularité qu'utilisent au maximum les photographes de *Signal*.





L'imagination est une bien meilleure propagande que toutes les photographies de puissants blindés, comme le montre cette intéressante photographie. Cette image des marques de chenilles des Panzer laissées sur le sol insiste sur le caractère puissant et offensif de la Wehrmacht qui mène la guerre-éclair.

Un rappel des pertes soviétiques dans les grands encerclements de l'été 1941. Jusqu'au début 1942 ces cartes sont à peu près justes. Mais le terrible hiver 1941-1942 et la contre-attaque soviétique stoppent la progression de la Wehrmacht. Les cartes se font alors plus rares et moins pertinentes faute de victoires.

inattendu montre même comment certaines jeunes filles allemande sont envoyées en centre de remise en forme, afin de les fortifier : « pour gagner 1,34 kg », proclame le titre ! Il s'agit de former des femmes capables de travailler aux difficiles travaux en usine, mais surtout de donner à l'Allemagne un nombre impressionnant d'enfants.

L'art de vivre dans l'Allemagne nazie ne peut se concevoir sans des références à l'Art, sujet cher à Hitler. Un nombre important d'articles se consacre donc à ce sujet. *Signal* trouve ici un terrain tout indiqué pour une propagande insidieuse. A travers les statues des artistes officiels du régime, tel le célèbre Arno Brecker, sont magnifiées la force et la grandeur de la « race aryenne ». Les artistes plus anciens sont

Un magazine militaire, mais pas seulement...

Comme l'a très bien écrit un auteur, « *Signal est la vision que le Troisième Reich avait de lui-même* ». Mais il est aussi celle qu'il voulait donner de lui-même aux autres.

Le magazine insiste sur le bonheur supposé des habitants du Reich, en cachant bien entendu tous les aspects négatifs de la dictature. De nombreux articles vantent les mérites de l'organisation de l'Etat allemand, à l'aide de dessins pédagogiques. Des reportages dans les usines montrent des ouvriers heureux de travailler à la victoire finale, des articles montrent le bonheur des mariages de guerre, célébrés avant le départ du nouvel époux pour le front. Un reportage

Photo souvenir après la destruction d'un village russe : sinistre signe d'une démocratisation de l'usage de la photographie dans la guerre, qui ne s'est pas démentie dans les guerres suivantes, du Vietnam à l'Irak... *Signal* ne sombre pas pour autant dans l'horreur car il ne s'agit pas de montrer les exactions commises par les soldats allemands afin de ne pas choquer le lecteur.





Le dessin est présent et peut avoir autant d'impact qu'une photographie même en couleur. Ici, un jeune homme sauve une femme lors d'un bombardement. Signal insiste sur la cruauté des bombardements alliés qui frappent les civils. Après la bataille de Stalingrad, l'héroïsme individuel prend le pas sur les victoires collectives.

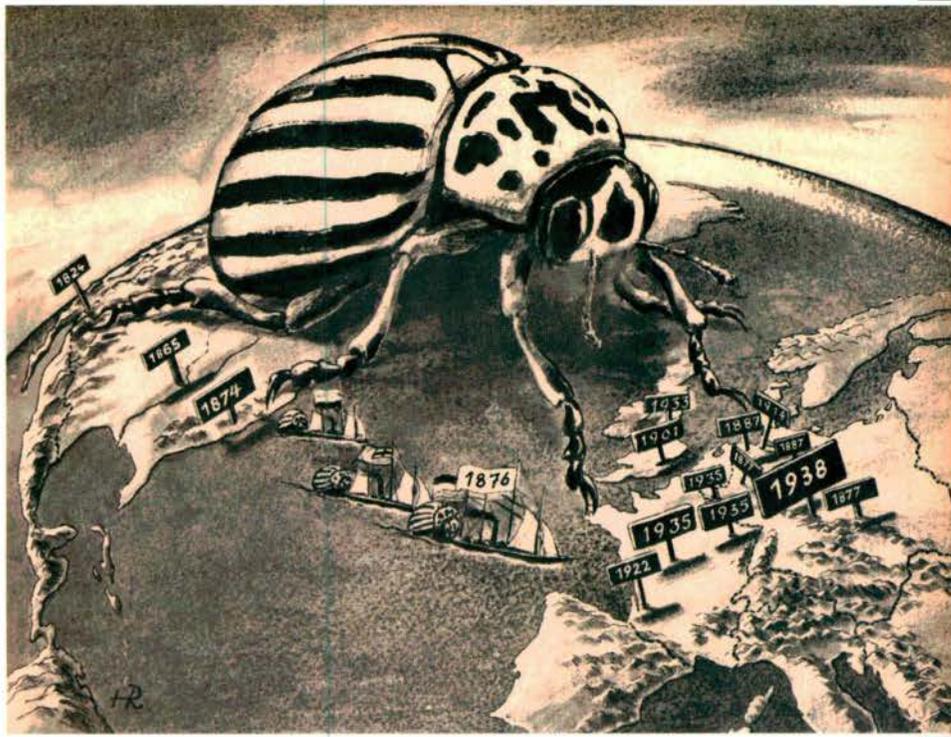
aussi mis à contribution : le retable d'Issenheim, de Mathias Grünewald, chef d'œuvre de l'art médiéval, a droit à une double page couleur. Ainsi les œuvres des artistes nazis sont-elles liées symboliquement à un passé artistique glorieux.

Un article très intéressant s'intéresse, au contraire, à « l'art dégénéré », voué aux gémonies par les idéologues nazis. Mais alors que l'article est censé démontrer que les œuvres des artistes contemporains sont des modèles de décadence culturelle, il n'en montre pas moins toute une série d'œuvres en principe interdites par le régime !

La mode n'est pas en reste : un grand nombre de numéros du magazine présentent la dernière mode en vogue en Allemagne ou à Paris. Mais comme le temps est au rationnement, l'achat de tissus est difficile. *Signal* présente donc à ces dames les trésors

Le cinéma est très présent dans *Signal*, surtout à travers les fameux *Heimatfilm* chers aux réalisateurs nazis. En témoigne cette scène alpine, tirée de l'une des multiples réalisations du genre. Ici encore, la « pureté » de cette jeune femme est parfaitement en phase avec celle des lieux.





La peur de l'ennemi, intérieur autant qu'extérieur, prend ici la forme du doryphore, ennemi juré de la pomme de terre. Le parasite représente les Américains. Les dessinateurs de la propagande allemande rivalisent d'ingéniosité pour démontrer le complot qui se trame contre les Allemands.

d'ingéniosité déployés par les industriels et artisans pour palier au manque de matière première : du bois pour remplacer la soie dont on fait les bas, des copeaux de bois pour les rubans décorant les chapeaux !

Enfin, *Signal* publie de nombreux articles de vulgarisation scientifique, toujours dans un but apparent d'éducation du lecteur. Mais le plus souvent il s'agit soit de montrer le génie des scientifiques allemands, soit de conjurer une menace, virus ou insectes. Dans un contexte de guerre extérieure et de persécutions raciales à l'intérieur, l'ennemi est partout : en lui donnant ainsi un visage symbolique, *Signal* persuade ses lecteurs que seule l'Allemagne est capable de les sauver de la destruction.

A l'issue de ce rapide exposé, on comprend mieux pourquoi *Signal* a bénéficié en son temps d'une telle audience. Outre la qualité du magazine, aussi bien formelle que rédactionnelle, la pluralité des sujets qu'il aborde en faisait une lecture toute indiquée pour un lecteur curieux de s'informer sur différents sujets d'actualité, sans en rester au pur aspect militaire. La richesse de *Signal* est telle qu'il n'a été possible ici que d'en donner une image très partielle. Seul un long travail de recherche historique permettrait de brosser un portrait complet de *Signal*, véritable monument de la propagande. ■

Bibliographie :

HANSON (Jeffrey) : *Signal, a study in German Propaganda of the Second World War*, Université du Massachusetts, 1978 (non publié).

MILLO (Stelio) : *Signal Dossier, Storia di una rivista europea*, Trieste, 1987.

SAUR, Sébastien : *Signal et l'Union Soviétique*, Anovi, Parçay-sur-Vienne, 2004.

Les débuts de Signal, in 2^e Guerre Mondiale n°3, août-septembre 2005.

Internet :

www.chez.com/luftwaffe2/index.htm

<http://uw3.de/signal.htm>

www.geocities.com/capitolhill/embassy/2517

Encore une fois, le célèbre magazine insiste sur les loisirs qui explosent littéralement durant la période. Les jeunes filles de *Signal* sont souvent des nageuses, nymphes offertes aux fantômes des soldats lecteurs du magazine. Le commentaire de la photographie est équivoque, étant donné la politique nataliste du Reich...



LE LABYRINTHE DE PAN

un film de Guillermo del Toro

“ La violence fait partie de l'être humain et possède de multiples visages. Le fascisme en est l'un des pires, car il est très contemporain de notre monde ; nous continuons d'en vivre les effets aujourd'hui encore... Sa philosophie pourrait se résumer à : Soit tu es avec nous, soit tu es contre nous...” Guillermo del Toro

L'Espagne en 1944 est un décor de cauchemar. Le franquisme s'est installé avec l'aide de Mussolini et d'Hitler, et s'est consolidé grâce à la politique de non-intervention adoptée par les gouvernements anglais et français. La Guerre Civile est finie depuis plus de quatre ans. Une partie des combattants ont pris le Maquis, et organisé des réseaux de résistance, afin de faciliter le passage de leurs camarades vers la France, comme le réseau O'Leary.

Du demi-million de combattants républicains qui fuirent leur pays au lendemain de la prise de Madrid par les Nationalistes, certains furent capturés, internés dans des camps, puis livrés par le gouvernement Daladier à Franco pour être fusillés. D'autres tentèrent de s'organiser afin de créer un gouvernement en exil, rejoignent la Résistance française et combattirent dans les Maquis du Sud-Ouest, ou participèrent à la libération de Paris dans la 2^e DB de

Leclerc, après que de Gaulle leur ait promis de faire tomber le régime de Franco.

Durant l'été 44, reprenant un peu d'espoir face au recul des forces de l'Axe, et malgré de violentes dissensions politiques qui empêchent les différents groupes de s'unir efficacement, environ 4 000 Républicains se rassemblent dans les Pyrénées afin de tenter une offensive militaire, mais à 1 contre 10, l'opération « Reconquista de España » se soldera par un échec.

Cauchemar à tous les étages

C'est dans cette ambiance désespérée que se situe le nouveau film de Guillermo del Toro. Ce réalisateur mexicain avait déjà tourné en Espagne le magnifique film *L'échine du diable*, qui lui aussi mettait en scène un enfant face à la violence du franquisme. Mais si *L'échine du diable* se déroulait dans une campagne désertique, *Le labyrinthe de Pan* se situe dans les forêts humides du



nord du pays, riches en mégalithes et pétroglyphes inquiétants, reflets des anciens cultes lunaires des Celtibères. L'enfant, Ophélia, accompagne sa mère enceinte, qui part rejoindre le général Vidal, franquiste tyrannique et violent qu'elle a épousé après la mort du père d'Ophélia. La fillette, sensible et fragile, échappe à la violence de son beau-père et du monde qui l'entoure en se réfugiant dans le monde des fées dominé par Pan, qui lui assigne des missions, et lui offre des récompenses.

Le labyrinthe de Pan n'a pourtant rien d'un film pour enfant ou d'un conte de fées. La violence des images et du scénario l'interdit en effet au jeune public. Si le temps du film se partage entre le monde réel et le monde des fées, les monstres inquiétants qui peuplent ce dernier apparaissent chacun comme une transposition du monde réel : le crapaud qui se vomit lui-même évoque l'accouchement sanglant de la mère, un démon blafard et pédophage siège près d'un tas de chaussures d'enfants qui évoque les camps de la mort... Pan lui-même, incarnation de la Peur (la



panique des champs de bataille antiques), s'il fixe les règles, devra à ce titre être lui aussi affronté par l'enfant, incarnant ici l'innocence massacrée. Mais le véritable monstre du film reste le bien réel Vidal, traqueur de maquisards, bourreau et meurtrier sadique dont la seule préoccupation est l'héritier mâle qu'il désire à tout prix, projection de lui-même dans l'avenir et par là-même seul être qui trouve grâce à ses yeux. Comme l'escalier antique qui lui donne accès au monde des fées, c'est une autre spirale, celle de la violence, qui ramènera toujours

Ophélia à la réalité tragique de la guerre et de la mort.

On le voit, *Le labyrinthe de Pan* est avant tout un film anti-fasciste, où l'action est métaphorique. L'enfant, malgré sa pureté, ne peut échapper à la prise de responsabilité en se réfugiant dans l'espoir d'une hypothétique fuite vers un monde meilleur. Il lui faudra d'abord vaincre la peur, mécanique primale du fascisme, et agir, à son niveau, en prenant position et en se dressant contre la tyrannie, quitte à y perdre la vie. ■

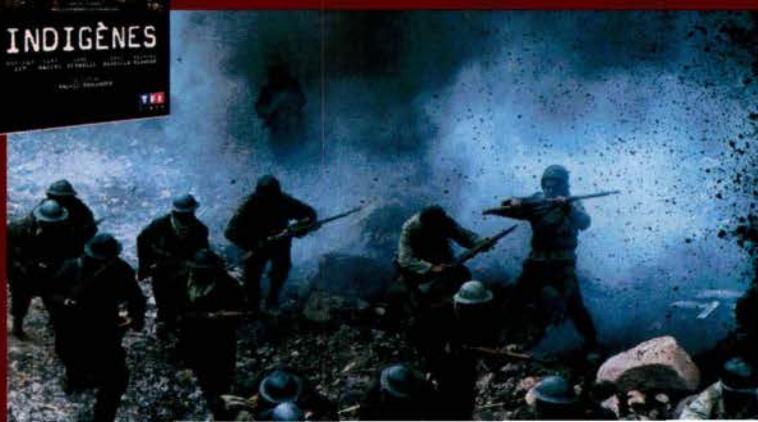
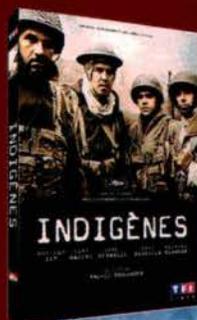
Sortie DVD : *Indigènes*

Dans les manuels d'histoire et dans la mémoire collective, la Libération de la France et de l'Europe semble n'être que le fait du débarquement de juin 1944 en Normandie, de l'action des résistants et de l'offensive soviétique sur le front de l'Est. C'est oublier l'offensive par le Sud et l'Italie, qui va permettre l'ouverture d'un second front avant le débarquement en Normandie. Au cours de l'été 1943, 233 000 " Nord-Africains ", mobilisés ou volontaires, sont venus renforcer les troupes de la France combattante. Ils vont participer, aux côtés des Alliés anglo-américains, à la Libération de la France, après les durs combats de Tunisie, de Sicile, d'Italie, de

Corse et le débarquement allié en Provence de l'été 1944.

Après 60 ans d'absence de reconnaissance, *Indigènes* rend hommage au rôle des combattants nord-africains de la Deuxième Guerre mondiale. Dans un rythme lent, déroutant, *Indigènes* suit le parcours depuis l'Afrique du Nord jusque dans les Ardennes d'une poignée de soldats, dévoilant

peu à peu leurs motivations, leurs espoirs, leurs sentiments vis à vis de la France, et le visage que prit pour eux la mort. *Indigènes* a été couronné par un prix d'interprétation très mérité à Cannes pour Jamel Debbouze, Samy Naceri, Sami Bouajila, Roschdy Zem et Bernard Blancan. ■



Armée secrète

L'AS est une organisation qui regroupe les résistants issus des groupes Combat, Libération Sud et Franc-Tireur. Géographiquement, l'Armée secrète agit essentiellement dans le sud-est de la France (Isère, Lyonnais et Loire). En 1944, elle rejoint l'ORA et les FTP pour former les FFI (Forces Françaises de l'Intérieur placées sous le commandement du général Koenig).

CFLN

Comité Français de Libération Nationale. Créé en 1943, le CFLN est la fusion du Comité National Français de Londres sous la direction du général de Gaulle et du Commandement Civil et Militaire d'Alger commandé par Giraud. C'est de Gaulle qui dicte les conditions de fusion à Giraud avec notamment la constitution d'un gouvernement français capable de défendre les intérêts de la France au sein des Alliés. Malgré de nombreux désaccords entre ses « chefs » et l'interférence des Alliés soucieux de le contrôler, le CFLN s'émancipent grâce à l'action de de Gaulle qui y injecte des éléments dévoués. Le 3 juin 1944, le CFLN se transforme en Gouvernement provisoire de la République française.

CNR

Conseil National de la Résistance. Organe créé en 1943 qui dirige et coordonne les différents mouvements de la résistance intérieure française, de la presse, des syndicats et des membres des partis politiques hostiles à Vichy. Le premier président du CNR est Jean Moulin, envoyé par Londres en tant que délégué du général de Gaulle afin d'unifier les différents mouvements de résistance nés

après la défaite de 1940 et souvent cloisonnés, sans lien les uns avec les autres et donc moins efficaces. Le 27 mai 1943 se tient la première réunion du CNR.

COMAC

Comité d'actions militaires. Organe créé le 1^{er} février 1944 pour diriger les FFI. Il est composé des mouvements résistants de la zone Sud, de la zone Nord et du Front national (mouvements résistant d'obédience communiste). D'autre part le CNR, les FFI et le CFLN sont également représentés faisant de cet organe un outil très hétéroclite. Les premières tensions sont à imputées au Front national qui ne souhaite pas intégrer dans le COMAC les membres de l'ORA jugés trop attentistes. Le 13 mai 1944, le CNR décide que le COMAC relève dorénavant de son autorité. Il est fortement concurrencé par d'autres organes qui revendiquent la direction des unités armées de la Résistance comme les FFI dirigées par le général Koenig.

FTP

Franc Tireur et Partisan. Nom du mouvement de résistance armée créé en France à la fin de 1941 par la direction du parti communiste français. Les FTP sont créés suite au déclenchement de l'opération *Barbarossa* qui brise de facto le pacte de non agression germano-soviétique. En accord avec l'Internationale communiste, le PCF dirigé par Jaques Duclos met sur pied une organisation armée. Intégrer aux décisions du Parti, il est convenu que 10 % des effectifs du PCF sont reversés dans les FTP. Très autonome, ce mouvement dispose de son propre service de renseignement (Service B) et de ses propres maquis.

En outre, les FTP-MOI (France Tireur et Partisans - Main d'œuvre Immigrée) créés en 1941 sont placés sous le commandement de Duclos. Le 29 décembre 1943 les FTP fusionnent avec l'Armée secrète. C'est la naissance des FFI.

STO

Service du Travail Obligatoire instauré le 16 février 1943. A la demande de l'occupant nazi, la France réquisitionne de force des milliers de travailleurs français qui sont envoyés dans le Reich pour participer à l'effort de guerre allemand. 600 à 650 000 personnes sont ainsi expédiées en Allemagne de 1942 à 1944. Selon la Fédération nationale des victimes et rescapés des camps nazis du travail forcé, 60 000 seraient mortes en Allemagne.

SOE

Special Operations Executive. Services secrets britanniques créés le 6 juin 1940 à l'instigation de Churchill. Sa mission est de soutenir les mouvements de résistance dans les pays occupés. Pour de Gaulle et Churchill, la résistance est l'affaire de l'armée. Mais après la débâcle de Dunkerque, le premier britannique comprend que l'armée régulière est trop exsangue pour reprendre pied sur le continent. Le SOE est un « service action » et se différencie des services de renseignement (*Intelligence Service*). Sous la direction de Sir Hugh Dalton, le SOE a pour mission selon les propres termes de Churchill de « mettre le feu à l'Europe » (*Set Europe ablaze*). Afin de mieux coordonner les opérations sur le terrain, la France dispose de sa propre branche du SOE, la Section F.

Hitler, le chef de guerre

- *Le « caporal de Bohème »*
- *Les intuitions du chef*
- *Hitler et ses généraux : défiance et soumissions*
- *Gloire et déclin du mythe*



Et aussi : ■ L'architecture nationale-socialiste

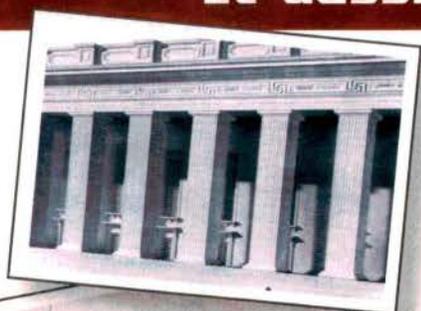
Lorsque l'on évoque l'architecture et la construction sous le III^e Reich, on ne peut s'empêcher de penser à Albert Speer, qui devint « l'architecte du Führer » et qui devait fonder la nouvelle capitale d'un empire millénaire : Germania.

■ La ligne de démarcation

Le 17 juin 1940, le maréchal Pétain appelle à la cessation des hostilités. Pour beaucoup de Français, l'espoir d'un retour à une vie quotidienne « normale » renaît. Mais la liberté de circuler n'existe presque plus. Les Français apprennent à vivre avec la *Demarkationslinie*.

■ Kharkov 1942

Printemps 1942. L'armée d'Hitler s'enlise en URSS, Sébastopol tient toujours tête à von Manstein et Leningrad semble imprenable. C'est à Kharkov que le sort des armes peut se jouer en faveur de Staline. Et pourtant... en infériorité numérique et mal équipée l'armée allemande va enfoncer les lignes soviétiques. Comment une telle victoire a-t-elle été possible ?



NOUVEAU

LE III. Pz. KORPS À KOURSK

de Didier LODIEU

Cet ouvrage présente une étude très précise, focalisée sur une partie du front de la bataille de la célèbre bataille de Koursk, avec entre autres :

★ les témoignages des vétérans des 6^e, 7^e et 19^e Panzerdivisionen

★ Le récit inédit du major von Rosen et de ses camarades de la s.Pz.Abt 503 sur les divers combats de son unité

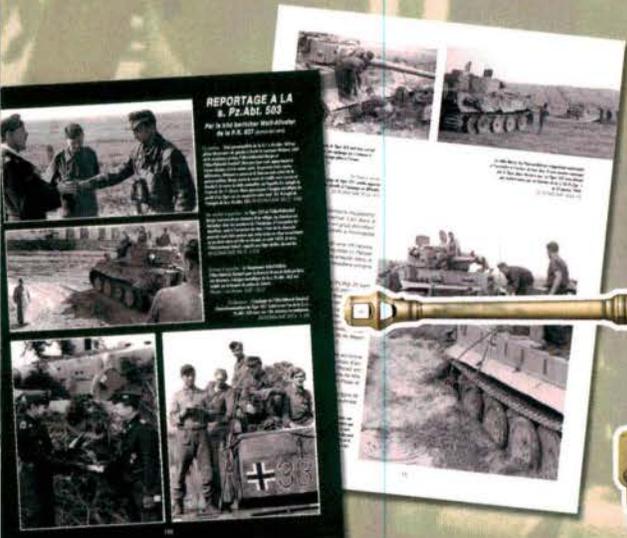
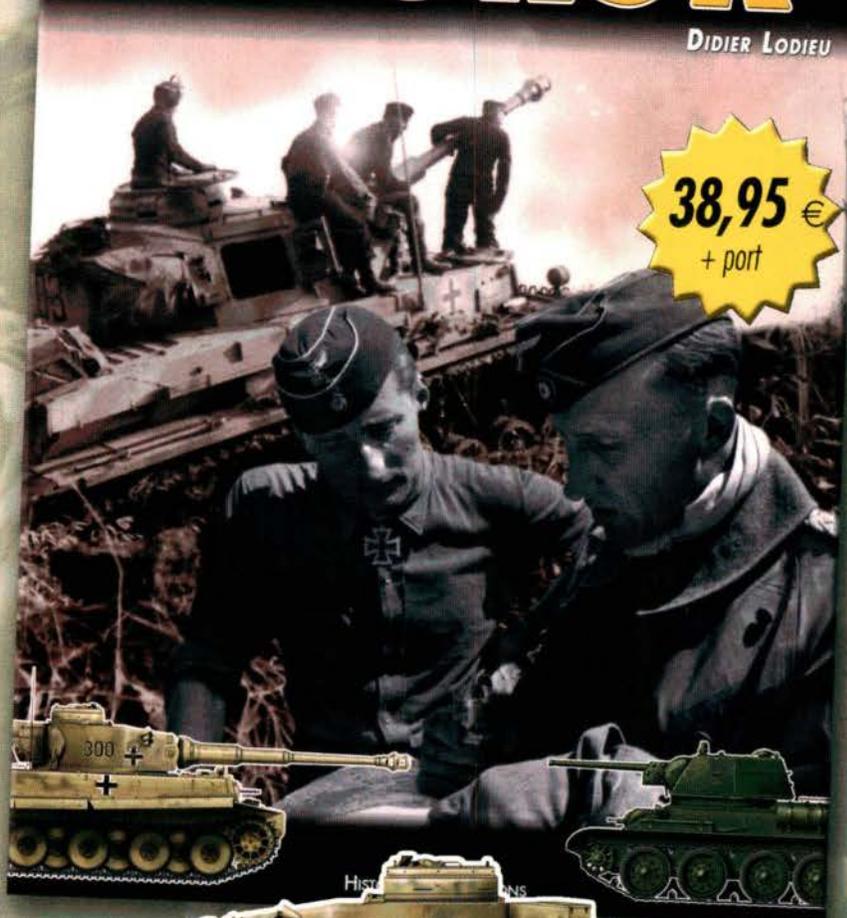
★ les portraits de la majorité des officiers
Les faits exposés sont d'une exactitude irréprochable, contrôlés par les journaux de marche des unités composant le III.Pz. Korps et surtout illustrés par les photographies de deux reporters de guerre présents sur les lieux.

Un titanesque travail de recherche pour une page d'histoire spectaculaire.

Le III^e Panzer Korps à KOURSK

Didier LODIEU

38,95 €
+ port



Format 230 x 310, 144 pages, 284 photographies
24 profils, cartes et schémas tactiques en couleurs.
English version also available

LE III.Pz. Korps à

KOURSK



BON DE COMMANDE à compléter et à retourner avec votre règlement à :
Histoire & Collections, 5 avenue de la République, 75541 Paris Cedex 11 - France

Je commande Le III.Pz. Korps à Koursk : **38,95 € (+ port)**
 Uniformes et équipement de l'USMC : **39,95 € (+ port)**

N° Indigo 0 820 888 911
Foreign calls : +33 140 211 796

AXA 02	2. Port	1 ex	2 ex	3 ex	4 ex
	France	5 €	8 €	12 €	18 €
	DOM-TOM & Europe	8 €	12 €	15 €	18 €
	USA & Canada	15 €	18 €		
	Autres pays				
	Other countries	18 €			

* nous consulter / please call at us
E-mail: vpc@histecoll.com

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code postal _____ ville _____
Pays _____ TÉL. _____
E-mail* _____

TOTAL GÉNÉRAL €

Ci-joint mon règlement par Chèque bancaire Mandat CB
à l'ordre d'Histoire & Collections

expirant en _____ Clé _____
mois année (3 derniers chiffres au dos de votre CB)

Signature _____

* Important pour être tenu informé de nos promotions



Les Français au quotidien 1939 - 1949

Eric Alary

Bénédicte Vergez-Chaignon

Gilles Gauvin

Les Français au quotidien, 1939 - 1949

Éditions Perrin, 2006

850 pages

29 €



PERRIN

Pour la première fois, à l'aide de sources en parties inédites, d'une cartographie renouvelée, d'une iconographie et d'annexes neuves, une histoire de la vie quotidienne des Français est reconstituée sur la décennie entière 1939-1949, de la mobilisation générale à la fin du rationnement.

La vie de millions d'anonymes choqués par la défaite, l'Occupation, puis marqués par les libérations et la longue attente des lendemains meilleurs.

La première histoire systématique de tous les Français, ceux de la métropole et ceux de l'empire colonial - les premiers obnubilés par le redressement et la modernisation, les seconds tiraillés entre misère au quotidien et rêves de liberté.